

Questions de politique

Pierre Bourdieu

Citer ce document / Cite this document :

Bourdieu Pierre. Questions de politique. In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 16, septembre 1977. Questions de politique. pp. 55-89;

doi : 10.3406/arss.1977.2568

http://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1977_num_16_1_2568

Document généré le 17/03/2016

Résumé

Le constat, établi depuis longtemps par la science politique, de la variation des abstentions politiques (ou des non-réponses aux questions d'opinion) en fonction du sexe, de l'âge, du niveau d'instruction, de la profession, du lieu de résidence et de la tendance politique conduit à poser la question des conditions sociales de possibilité de la production d'une réponse à une question politique, c'est-à-dire la question de la compétence minimale qui est nécessaire pour que les individus reconnaissent leur opinion dans l'ensemble des opinions déjà formulées qui leur sont offertes sur le marché des opinions. De l'analyse des réponses spontanées à une enquête par correspondance sur le système d'enseignement, d'une enquête sur la politique et d'un ensemble important de questions posées par différents instituts de sondage, il ressort que la probabilité d'avoir une opinion dépend du sentiment d'être statutairement fondé à avoir (ou non) une opinion, sentiment qui est fonction de la capacité (variable notamment selon le niveau scolaire) et de la nécessité socialement reconnue d'avoir (ou non) une opinion, la propension à répondre aux questions politiques par exemple dépendant de la compétence statutaire et du sentiment, socialement autorisé et encouragé, d'être fondé à s'occuper de politique. Deux manières à peu près inconciliables de concevoir la division du travail politique tendent ainsi à s'instaurer : d'une part ceux qui, n'ayant pas les moyens réels d'exercer les droits formels reconnus au citoyen abstrait, admettent que la politique n'est pas leur affaire ; d'autre part ceux qui, ayant le monopole de la compétence, se sentent en droit de prétendre à une « opinion personnelle » ou à une opinion autorisée.

Il ne suffit pas cependant de rappeler les conditions sociales de la constitution de la revendication de « l'opinion personnelle » (et de son exercice) et de voir que la délégation totale à des porte-parole constitue la solution sans doute la plus réaliste pour ceux qui sont les plus démunis et qui sont statutairement incompetents. La dénonciation des inégalités de compétence statutaire masque en effet la question plus fondamentale du mode de production de la réponse. On peut distinguer trois modes de production très différents : l'ethos de classe, principe générateur non constitué comme tel sous forme d'une axiomatique éthique ou politique ; l'axiomatique politique systématique, choix élaboré consciemment à partir de principes explicitement politiques (autogestion des opinions politiques) ; la délégation à un parti politique (opinion politique par procuration). Parce que la probabilité d'accéder à ce qu'on peut appeler l'opinion personnelle bien fondée est d'autant plus faible que l'on occupe une position plus défavorisée, les agents, réduits à l'état d'individus isolés sont d'autant plus vulnérables à l'effet d'allodoxia -et donc à l'effet de détournement du sens de la réponse-qu'ils sont plus démunis économiquement et culturellement.

Contre la mystique populiste qui prête au prolétariat une conscience adéquate de sa condition et contre le désenchantement pessimiste qui réduit la classe ouvrière à l'aspiration à la condition bourgeoise, il faut rappeler que l'habitus de classe est en ce cas une docte ignorance, l'action de manipulation ne s'exerçant que dans certaines limites. Si, en matière de politique, les relations entre la position dans l'espace social et les opinions politiques sont moins simples et directes qu'ailleurs, c'est que, en ce domaine, le poids de la trajectoire sociale est très important (expérience de l'ascension ou du déclin) ; mais c'est aussi que la contamination de la politique par la morale n'épargne pas les classes populaires qui sont dépossédées des instruments de production des opinions politiques. Ces préalables critiques conduisent à poser en des termes tout à fait nouveaux la question des rapports entre les appareils politiques et la base, c'est-à-dire entre la logique tout à fait spécifique du champ de production idéologique (lieu de production de cette réalité ambiguë que sont les idées-forces) et la logique du champ des classes sociales.

Zusammenfassung

Fragen der Politik

Die seit langer Zeit durch die politische Wissenschaft bewiesene Feststellung der Variationen der politischen Stimmenthaltungen (oder das nicht-Antworten auf Meinungsfragen) die von Geschlecht, vom Lebensalter, vom Niveau der Erziehung, vom Beruf, vom Wohnungsort und von den politischen Tendenzen abhängen, führte zur Formulierung der Frage der sozialen Gegebenheiten der Möglichkeit der Produktion einer Antwort auf eine politische Frage, das heisst die Frage der minimalen Kompetenz, die erforderlich ist, damit die Individuen ihre Meinung innerhalb des Komplexes der schon formulierten Meinungen, die ihnen auf dem Markt der Meinungen angeboten werden, erkennen können. Die

eine Umfrage über die Politik, und ein wichtiges Ensemble der von verschiedenen Meinungsumfrageinstituten gestellten Fragen zeigten, dass die Möglichkeit, eine Meinung zu haben von dem Gefühl abhängt, ob man durch Statuten bestimmt ist, eine (oder keine) Meinung zu haben, ein Gefühl das abhängig ist von der Kapazität (die entsprechend dem Schulniveau veränderlich ist) und von der gesellschaftlich anerkannten Notwendigkeit eine (oder keine) Meinung zu haben, die auf politische Fragen zu antworten hängt zum Beispiel von der statutenmässigen Kompetenz und der des Gefühls ab, gesellschaftlich erlaubt und unterstützt, Gründe zu haben, sich mit Politik zu beschäftigen. Zwei fast unvereinbare Möglichkeiten tendieren sich dementsprechend über die Gliederung der politischen Arbeit zu formulieren : einerseits jene, die keine realistischen Mittel vorzunehmen, die dem abstrakten Bürger anerkannten formalen Rechte geltend zu machen, zugeben, dass die Politik nicht ihre Sache ist, andererseits jene die das Monopol der Kompetenz habend sich das Recht zusprechen eine «persön-liche Meinung» oder eine autorisierte Meinung zu haben. Es genügt jedoch nicht, an die gesellschaftlichen Gegebenheiten der Konstitution des Anspruches auf die «persönliche Meinung» (und seine Ausübung) zu erinnern und zu sehen, dass die totale Vollmacht-übergabe an die Führsprecher zweifellos die realistischste Lösung bildet für die Ärmsten und statutenmässig Ungleichmässiggebleichen. Die Erklärung der Ungleichmässigkeiten der Statutenmässigen Kompetenz verdeckt in Wirklichkeit die grundlegende Frage nach der Art der Produktion der Antwort. Man kann drei Arten und Weisen sehr verschiedener Produktionen erkennen : den Ethos der Klasse, verallgemeinernde Prinzip, das nicht als solches angegeben wird in der Form einer ethischen oder politischen Axiomatisierung, bewusst geformte Wahl aufgrund ausdrücklich politischer Prinzipien (Selbstkontrolle der politische Meinung), die Vollmachtiübergabe an eine politische Partei (politische Meinung durch Bevollmächtigung). Denn die Wahrscheinlichkeit, zu etwas, was man eine gutfundierte politische Meinung nennen kann, zu gelangen, ist um so geringer, je tiefer man sich in einer benachteiligten Lage befindet, die Agierenden, die zu einem isolierten individuellen Zustand reduziert sind, sind umso empfindlicher gegenüber dem Effekt der Allodoxia -und also auch gegenüber dem Effekt des Ablenkens des Erwiderungssinnes- je ärmer sie sind in ökonomischer und wirtschaftlicher Beziehung. Gegen die Mystik der Volkspartei die dem Proletariat ein adäquates Bewusstsein gibt, und gegen die pessimistische Enttäuschung, die die Arbeiterklasse zum Streben nach dem bürgerlichen Stand reduziert, muss man anführen ; dass der Habitus der Klasse in diesem Fall eine Lehre der Unwissenheit ist, eine Aktion der Manipulation, die nur innerhalb bestimmter Grenzen ausgeübt werden kann. Wenn auf politischem Gebiet die Beziehungen zwischen der Position im gesellschaftlichen Raum und den politischen Meinungen weniger einfach und direkt sind, als anderswo, so liegt es daran, dass auf diesem Gebiet das Gewicht der gesellschaftlichen Richtlinien sehr wichtig ist (Erfahrung des Auf- und Abstieg) aber auch daran, dass die Moral nicht die Masse verschont, der die Mittel der Produktion politischer Meinungen fehlt. Diese vorausgegangenen Kritiken führen dahin, in ganz neue Form die Frage nach den Zusammenhang zwischen den politischen Apparaten und der Masse zu stellen, das heisst zwischen der ganz spezifischen Logik des Feldes der ideologischen Produktion (Ort der Produktion dieser vieldeutigen Realität, welche die Macht-Ideen sind) und der Logik des Feldes der gesellschaftlichen Klassen.

Abstract

Questions on the Political

It has been known to political scientists for some time that the phenomena of electoral apathy or of failure to respond to questions on political opinion polls tend to vary in terms of sex, age, level of education, profession, place of residence and political preference. This aspect of political behavior here inspires a reflection regarding the social conditions of possibility of the production of an individual response to inquiries about politics. It is the problem, in other words, of the minimal competence needed by individuals to be able to identify their own views with those included in the complete set of preformulated opinions available to them on the «opinion market». Analyses of a mail survey on the educational system, of a survey on politics and of questionnaires compiled by public opinion pollings institutes has shown that the probability that an individual will or will not have an opinion depends on their sense of whether or not they are entitled by their social status to do so or not. This feeling in turn stems from the capacity (varying with level of education) and the socially recognized need to have (or not to have) an opinion. The propensity to respond to political questions thus depends on one's status as well as one's feeling that one is invested with the ability -socially authorized and encouraged - to concern oneself with politics. Two practically irreconcilable conceptions of the «division of political labor» tend to be established. On the one hand, there is the notion of individuals who, lacking the real means of exercising the formal rights they possess as citizens in the abstract, admit that politics is «none of their business» ; on the other hand, that of persons who, by virtue of their monopoly of competence, feel the right to advocate a «personal opinion» or an authoritative opinion.

It is not enough to describe the social conditions determining the way in which a person lays a claim to a «personal opinion» (and expresses it) and to recognize that the total delegation of individual authority to spokesmen doubtless constitutes the most realistic solution for those who are the most deprived and whose status renders them incompetent. Denouncing the inequalities of legal competence masks effectively the more fundamental question, which is the mode of production of the response. One can distinguish three very different modes of production : class ethos, the non-constituted generating principle, such as those presented in the form of ethical or political axiomatics ; a systematic political axiomatic, a choice consciously made from clearly political principles (autogestion of political opinions) and the delegation of one's right to response to a political party (political opinion by proxy). In as much as the probability of actually laying claim to exercising one's right to what we may call a «well-founded personal opinion» is all the slighter, the more underprivileged one's position, the agents tend to find themselves reduced to the state of isolated individuals, and are all more vulnerable to the effet of allodoxia -and therefore to the distorting of the significance of their response- the more economically and politically deprived they are.

Contrary to the populist mystique, which endows the proletariat with an adequate consciousness of its condition and to the pessimistic disillusionment which reduces the working class to a state of perpetual aspiration to bourgeois status, it should be recalled that the class habitus is, in this case, one of informed ignorance, for the action of manipulation is only exercised within certain limits. If in political matters the relations between position in the social space and political opinions are less simple and direct than elsewhere, it is because in this area, the significance of the social trajectory is very great (experience of social ascension or decline). But, it is also because the moral contamination of politics does not spare the lower classes who find themselves dispossessed of the instruments of production of political opinion.

These preceding critical remarks lead us to postulate entirely new terms to describe the relationship between political apparatus and the base, i.e. between the logic entirely specific to the field of ideological production (the place of production of that ambiguous reality made up of ideas forces) and the logic of the field of social classes.

questions de politique

pierre bourdieu

Il n'est sans doute pas de manière plus radicale de poser le problème de la politique que de porter sur ce terrain la question que posent Marx et Engels lorsque, à partir d'une analyse de la concentration de la capacité de production artistique entre les mains de quelques individus et de la dépossession corrélative (ou même consécutive) des masses, ils imaginent une société (communiste) où «il n'y a pas de peintres mais tout au plus des hommes qui, entre autres, font aussi de la peinture» (1) et qu'ils évoquent, plus précisément, un état du développement des forces productives où la réduction générale du temps de travail (corrélative d'une diminution globale et d'une répartition égale) permettrait de laisser «à tous suffisamment de temps libre pour prendre part aux affaires générales de la société, -théoriques autant que pratiques» (2). L'utopie, en ce domaine comme ailleurs, trouve sa justification scientifique (et, sans doute, politique) dans la démolition des évidences qu'elle opère et qui contraint à porter au jour les présupposés de l'ordre ordinaire, ordinairement admis comme allant de soi. En effet, bien que son apparente générosité l'oppose diamétralement aux dénonciations élitistes du suffrage universel auxquelles les intellectuels

et les artistes d'un autre temps sacrifiaient volontiers, la complaisance populiste qui accorde au peuple la connaissance infuse de la politique ne contribue pas moins à consacrer, en la dissimulant au lieu de l'énoncer (ou de la dénoncer), la «concentration en quelques individus» de la capacité de production du discours sur le monde social et, par là, de la capacité d'action *consciente* sur ce monde. Le paradoxe utopique brise la doxa : en imaginant un monde social où «tout homme en qui sommeille un Raphaël» de la peinture ou de la politique pourrait s'accomplir, il oblige à apercevoir que la concentration des instruments (incorporés ou objectivés) de production est à peine moindre en matière de politique qu'en matière d'art et empêche d'oublier tous les Raphaëls que tiennent en sommeil, mieux que tous les opiums idéologiques, les mécanismes responsables de ce monopole.

Ne prêterait-on au peuple idéalisé qu'une connaissance toute *pratique* sinon du monde social en tant que tel, du moins de sa position et de ses intérêts dans ce monde, il resterait à examiner si et comment ce *sens politique* peut s'exprimer dans un discours conforme à la vérité qu'il enferme à l'état pratique et devenir ainsi le principe d'une action *consciente* (3) et, par le pouvoir de mobilisation qu'enferme l'explicitation, réellement *collective* ; ou, pour rester plus près de la réalité, s'il est vraiment cette sorte de flair infailible que l'on en fait parfois et qui permettrait au moins de repérer les produits les plus appropriés, les plus conformes aux intérêts propres, sur le *marché* des discours produits et offerts par les détenteurs des instruments de production d'opinions légitimes.

La science politique a depuis longtemps enregistré le fait qu'une part importante des personnes interrogées «s'abstenaient» de répondre aux questions sur la politique et que ces «non-réponses» variaient de manière significative en fonction du sexe, de l'âge, du niveau d'instruction, de la profession, du lieu de résidence et de la tendance politique, mais sans en tirer aucune conséquence, et en se contentant de déplorer (avec des larmes de cro-

* Ce texte est une version revue et augmentée du compte-rendu de deux séminaires tenus à l'Ecole des hautes études en sciences sociales les 13 janvier et 24 mars 1977. Il s'appuie sur le dépouillement d'une enquête réalisée par l'Association pour l'expansion de la recherche scientifique avec le concours de l'ensemble de la presse française, sur un ensemble d'entretiens systématiques à propos de la politique et sur l'analyse secondaire, réalisée au sein d'un groupe de travail auquel ont participé Luc Boltanski, Yvette Delsaut et Monique de Saint-Martin, de la quasi-totalité des données statistiques issues des sondages effectués depuis 1968 par différents organismes spécialisés que Marie-Christine Rivière a rendues accessibles et manipulables en les rassemblant et en les archivant de manière systématique (que soient ici remerciés l'IFOP et la SOFRES qui nous ont ouvert généreusement l'accès aux données disponibles, parfois inédites ; et André Lichnerowicz, Jean-Louis Crémieux-Brilhac et Bertrand Girod de l'Ain qui nous ont confié l'analyse de l'enquête réalisée par la presse).

1—K. Marx et F. Engels, *L'idéologie allemande*, Paris, Editions sociales, 1968, pp. 433-434.

2—F. Engels, *Anti-Dühring*, Paris, Editions sociales, 1950, p. 214.

3—Si l'on accepte l'équation que pose Marx dans *L'idéologie allemande* (op. cit., p. 59), «le langage est la conscience réelle, pratique».

codile) cette «abstention» coupable au nom de l'idéologie libérale de la participation électorale (4). En fait, ce constat contraint à poser la question des conditions sociales de possibilité de la production d'une réponse à une question politique, c'est-à-dire de la compétence *minimale* qui est nécessaire pour produire la réponse minimale consistant à reconnaître *son* opinion dans un ensemble d'au moins deux (oui ou non) opinions déjà formulées qui sont offertes au choix des consommateurs sur le marché de l'opinion. C'est bien d'un marché qu'il s'agit en effet, comme le veut l'idéologie libérale du laisser-faire, mais qui ne repose pas plus que le marché des biens économiques sur la «liberté naturelle» des consommateurs, sur la coïncidence automatique des intérêts privés et des intérêts collectifs : le marché des opinions n'est pas gouverné d'en haut par la «main invisible» capable de porter «l'intérêt particulier éclairé» (*enlightened self-interest*) à agir toujours dans le sens de l'intérêt général, d'abord parce que l'intérêt qui guide les choix politiques comme les choix économiques est loin d'être toujours et totalement éclairé et que la plupart des agents n'ont pas les moyens d'atteindre les fins mêmes qu'ils poursuivent (5).

Le fait de produire une réponse à un questionnaire sur la politique, comme le fait de voter ou, à un autre niveau de participation, de lire un journal d'opinion ou d'adhérer à un parti, est un cas particulier de rencontre entre une offre et une demande : d'un côté le *champ de production idéologique*, univers relativement autonome, où s'élaborent, dans la concurrence et le conflit, les instruments de pensée du monde social objectivement disponibles à un moment donné du temps, définissant du même coup le *champ du pensable politiquement* ou, si l'on veut, la *problématique légitime* (6) (par une censure beaucoup plus fondamentale que celle que peuvent exercer ceux qui dominent le champ de production en interdisant aux autres l'accès aux instruments de diffusion) ; de l'autre, des agents occupant des positions différentes dans le champ des rapports de classes et définis par une *compétence politique spécifique* plus ou moins grande, c'est-à-dire par une capacité plus ou moins grande de reconnaître la question politique comme politique et de la traiter comme telle en y répondant politiquement, c'est-à-dire à partir de principes proprement politiques (et non éthiques par exemple), capacité qui est inséparable d'un sentiment plus ou moins vif d'être *compétent* au sens plein du mot,

c'est-à-dire socialement reconnu comme habilité, légitimé à s'occuper des affaires politiques, à donner son opinion à leur propos ou même à en modifier le cours : on peut en effet supposer que la compétence au sens de capacité technique (culture politique) varie comme la compétence au sens de capacité socialement reconnue, d'attribut et d'attribution statutaires -dont l'inverse est à la fois impuissance et exclusion objective («ce n'est pas mon affaire») et subjective («ça ne m'intéresse pas») (7).

Les chances d'avoir une opinion

C'est cette hypothèse qu'il faut d'abord vérifier en examinant comment varie réellement la propension à répondre à des questions portant sur la politique. On observe ainsi que la probabilité de produire une réponse varie de manière au moins aussi significative et significative que la probabilité conditionnelle de produire telle ou telle opinion particulière selon les propriétés des répondants et selon les propriétés de la question ou, plus exactement, selon la relation entre les propriétés de la question et les propriétés du répondant : plus grande pour un homme que pour une femme, elle est d'autant plus forte que l'on est plus jeune, que l'on habite une ville plus peuplée (et surtout Paris), que l'on possède un capital scolaire (mesuré au diplôme) et un capital économique (mesuré aux revenus) plus importants et que l'on occupe une position sociale plus élevée ; les variations liées à ces variables sont d'autant plus marquées que les problèmes posés sont plus éloignés de l'expérience, plus abstraits et coupés des réalités ordinaires, dans le contenu de l'expression (et aussi, mais secondairement, plus récemment apparus dans le champ de production idéologique) et qu'ils appellent avec plus d'insistance une réponse engendrée à partir de principes proprement politiques (ce qui se marque dans la syntaxe et le lexique même de la question). Tout se passe comme si les agents les plus «légitimes», c'est-à-dire les plus compétents au double sens, étaient et se sentaient d'autant plus légitimés, c'est-à-dire à la fois inclinés et appelés à opiner que le problème posé est plus «légitime».

On observe ainsi que ceux qui ne peuvent répondre à la question de leur appartenance ou leur préférence politique (en désignant le parti dont ils se sentent le plus proches) sont les plus enclins à laisser aussi sans réponse les autres questions ; et cela d'autant plus que la question posée se situe plus clairement dans le registre de la politique professionnelle. Ainsi, les enquêtés classés dans le «Marais» par la SOFRES ne répondent pas beaucoup moins souvent (81 %) que ceux qui se disent proches de l'extrême-gauche (91 %), de la gau-

4—Il suffit de remarquer que ce «marais» se recrute pour la plus grande part dans ce que d'autres appellent le «peuple» ou les «masses» pour soupçonner la fonction qu'il remplit dans le fonctionnement de la «démocratie libérale» et la contribution qu'il apporte au maintien de l'ordre établi.

5—Sur la genèse historique de la philosophie de l'*invisible hand* et sur sa fonction dans la pensée économique et politique, on lira le très beau livre de Albert Hirschman, *The Passions and the Interests, Political Arguments for Capitalism before its Triumph*, Princeton N.J., Princeton University Press, 1977.

6—Comme, ailleurs, le champ de production artistique délimite à chaque moment le champ des positions artistiques possibles.

7—Cette relation très générale s'observe par exemple dans le domaine de la compétence artistique où l'exclusion subjective («ça ne m'intéresse pas» ou «ce n'est pas pour nous») n'est que l'effet d'une exclusion objective.

che (90 %), du centre (86 %), de la droite (93 %) ou de l'extrême-droite (92 %) lorsqu'on leur demande si la France devrait aider les «pays pauvres» ; par contre, lorsqu'on leur demande si elle devrait s'intéresser aux pays qui ont un «régime démocratique», les premiers répondent nettement moins souvent (51 %) que ceux qui se disent proches de l'extrême-gauche (76 %), de la gauche (67 %), du centre (75 %), de la droite (70 %) ou de l'extrême-droite (74 %). L'écart est encore plus important lorsqu'on demande dans la même enquête si «la France devrait augmenter, maintenir telle quelle, diminuer ou enfin supprimer son aide aux pays sous-développés» : 18 % de ceux qui sont classés dans le Marais ne répondent pas contre 7 % seulement à l'extrême-gauche, 6 % à gauche, 7 % au centre, 6 % à droite, 1 % à l'extrême-droite (8).

Pour valider complètement ces propositions fondées sur l'analyse secondaire des distributions des non-réponses et des réponses à des questions posées par différents instituts de sondage entre 1960 et 1976, il faudrait procéder à une enquête faisant varier systématiquement l'objet et la forme des questions posées, -depuis par exemple les problèmes de politique étrangère qui sont à la fois étrangers à l'expérience concrète et vécus comme inaccessibles à toute action politique concevable jusqu'aux problèmes les plus quotidiens, appelant les réponses éthiques de l'existence ordinaire, ou les plus directement enracinés dans l'expérience politique ou syndicale, comme tout ce qui touche aux salaires, aux relations de travail, aux syndicats, et depuis les formulations les plus abstraites de la «politologie» jusqu'aux interrogations concrètes qui sont parfois l'équivalent pratique des précédentes. On n'a pu, en effet, reconstruire cette sorte de questionnaire idéal qu'en juxtaposant des questions empruntées à des organismes différents. Or, le taux de non-réponses varie selon l'institut de sondage (la SOFRES semblant toujours obtenir, toutes choses égales par ailleurs, des taux de non-réponse inférieurs à ceux de l'IFOP) et selon l'enquête (indépendamment du sujet), c'est-à-dire selon les consignes données aux enquêteurs et selon la propension de ceux-ci à les appliquer. Il varie aussi, pour un même sujet, selon la conjoncture (9). En outre, l'absence de réponse n'est pas toujours le produit d'une détermination négative et, à côté des non-réponses par défaut de compétence qui sont surtout analysées ici, il faut compter aussi les non-réponses électives, véritable *abstention* où s'exprime l'effet d'une discordance avec la réponse légitime qui, n'osant pas s'exprimer, se censure, d'un conflit éthique ou politique n'offrant pas d'autre issue que le silence. Cas particulièrement clair de censure, les agriculteurs et les petits patrons s'abstiennent dans une proportion importante (17,1 % et 15,8 % contre 4,1 % chez les employés et cadres moyens, 5,1 % chez les cadres supérieurs et les membres des professions libérales et 8 % chez les ouvriers) de répondre à une question sur la fraude fiscale («Pour les déclarations d'impôts, lorsque les trois attitudes suivantes sont possibles, quelle est celle qui vous paraît la plus normale ? Déclarer scrupuleusement ses revenus, déclarer ses revenus en faisant des omissions volontaires, essayer de soustraire le plus possible de revenus de sa déclaration ?» -IFOP, février 1969). Cas typique de conflit et de censure corrélatrice, les cadres supérieurs s'abstiennent avec une fréquence relativement élevée (22 %, comme les ouvriers, contre 19 %

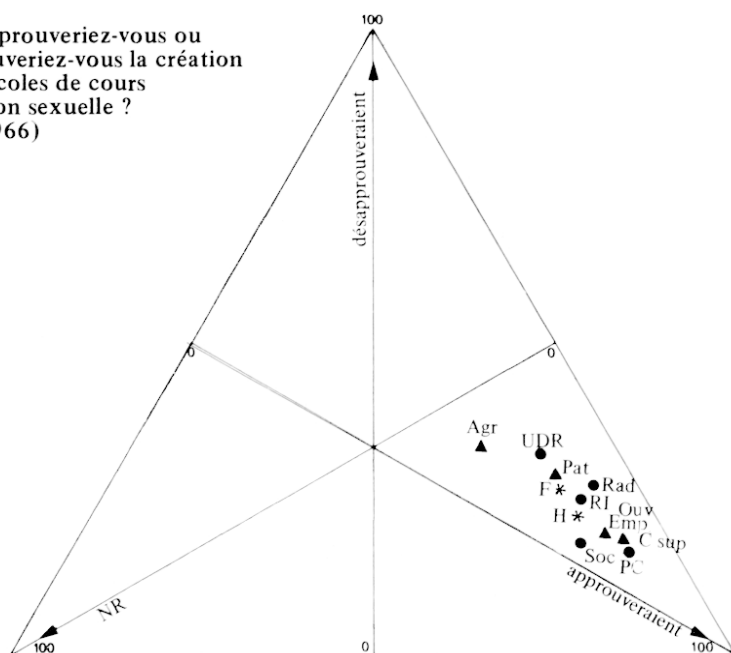
chez les employés et cadres moyens, 27 % chez les patrons et 41 % chez les agriculteurs) de répondre à une question sur le rôle des syndicats («Approuvez-vous ou désapprouvez-vous le rôle que jouent actuellement en France les syndicats de salariés ?», IFOP, avril 1969) ; et n'est-on pas en droit de lire l'ambiguïté, voire l'ambivalence de la relation qu'ils entretiennent avec les ouvriers et leurs organisations dans le taux d'abstention élevé des paysans qui ne peut être imputé seulement à l'incompétence puisque, dans la même enquête, ils répondent plus souvent à une question sur les mouvements étudiants qu'ils ne connaissent pas mieux (72 % contre 59 %). C'est un malaise de même forme que traduit la distribution typique des membres d'un groupe en trois classes à peu près égales, ceux qui échappent par l'abstention, ceux qui approuvent et ceux qui désapprouvent : placés devant une question posée par l'IFOP en 1968 sur les relations entre les Russes et les Tchèques («Pensez-vous que les accords de Moscou signés le 26 août dernier entre les Russes et les Tchécoslovaques sont satisfaisants ou pas satisfaisants pour les Tchèques ?») 37 % des enquêtés qui pensent voter pour le Parti communiste s'abstiennent de répondre, 19 % disent que ces accords sont satisfaisants et 44 % qu'ils ne le sont pas. Les enquêtés qui pensent voter pour les autres partis de droite ou de gauche répondent plus souvent que les premiers (18 % seulement de non-réponses au PSU, 22 % chez les centristes, 26 % chez les socialistes et radicaux, 27 % chez les UDR, 32 % chez les Républicains indépendants) et aussi beaucoup plus souvent que ces accords ne sont pas satisfaisants (80 % au PSU, 73 % chez les centristes, 70 % chez les socialistes et radicaux, 69 % à l'UDR, 64 % chez les Républicains indépendants) ; de même interrogés sur l'introduction de l'éducation sexuelle à l'école («Approuvez-vous ou désapprouvez-vous la création dans les écoles de cours d'éducation sexuelle ?» -IFOP, 1966), 19 % des agriculteurs s'abstiennent de répondre (contre 11 % des patrons de l'industrie et du commerce, 9 % des ouvriers, employés, cadres moyens, 7 % des cadres supérieurs et membres des professions libérales), 33 % déclarent (et cela malgré l'effet d'imposition de légitimité sans doute très fort en ce cas, qu'ils désapprouveraient ces cours et 48 % qu'ils les approuveraient (tandis que 74 % des cadres supérieurs et membres des professions libérales se déclarent favorables à ces cours de même que 72 % des ouvriers, employés, cadres moyens et 60 % des patrons de l'industrie et du commerce).

Il reste que l'on peut se faire une idée assez précise de l'effet propre de la relation entre la compétence (au double sens) du répondant et l'objet et la forme de la question en examinant comment les écarts entre les taux de non-réponse -par exemple pour les hommes et les femmes- varient dans une seule et même enquête (menée en février 1971 par la SOFRES sur «la France, l'Algérie et le Tiers-Monde»), c'est-à-dire dans un cas où toutes choses peuvent être considérées comme égales par ailleurs. On constate d'abord que les femmes qui répondent presque aussi souvent que les hommes lorsqu'on demande si «la France fait un effort suffisant ou insuffisant pour permettre aux travailleurs étrangers de se loger» (85 % dans les deux cas), «pour leur donner une formation» (70 % contre 75 %), «pour les accueillir avec hospitalité» (80 % contre 83 %), «pour leur donner des salaires convenables» (77 % contre 83 %), autant de problèmes qui se prêtent à une lecture éthique et pour lesquels, selon la morale traditionnelle, la femme a compétence, sont beaucoup moins inclinées à répondre que les hommes lorsqu'elles sont affrontées à un problème plus proprement politique : c'est ainsi que 75 % d'entre elles seulement (contre 92 % des hommes) répondent à une question sur «la poursuite de la politique de coopération avec l'Algérie», problème, la question même le dit, de politique

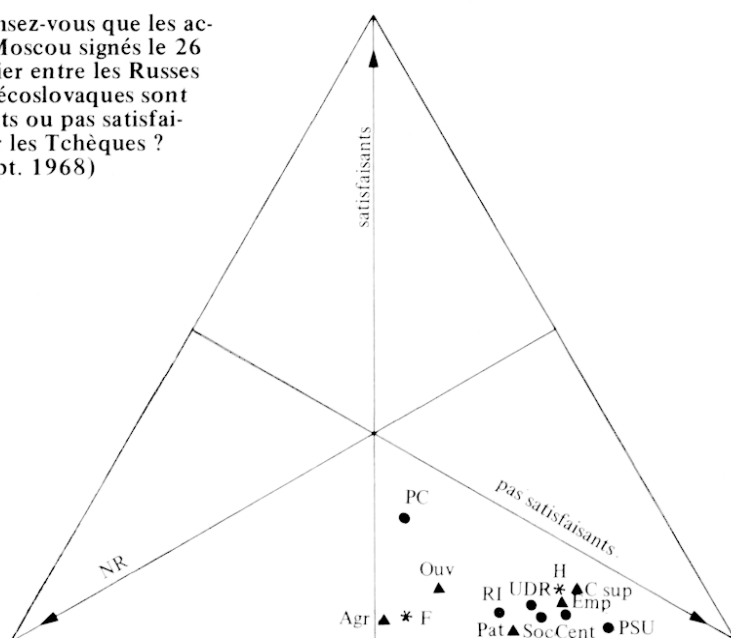
8-SOFRES, *La France, l'Algérie et le Tiers Monde*, février 1971).

9-Il n'est pas possible, en l'état actuel de la recherche, de saisir la logique des variations qui s'observent dans les taux de non-réponse à des questions identiques posées par le même organisme à des moments différents (une série d'enquêtes réalisées par l'IFOP sur l'énergie nucléaire en 1974, 1975, 1976, 1977). Tout semble indiquer en tout cas que ces variations restent inférieures aux variations des différentes opinions exprimées.

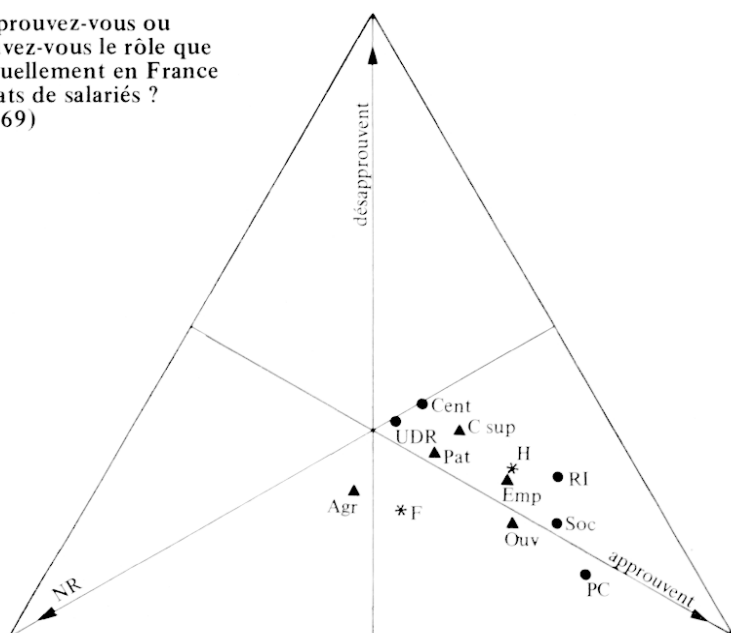
Cas 1. Approuveriez-vous ou désapprouveriez-vous la création dans les écoles de cours d'éducation sexuelle ? (IFOP, 1966)



Cas 2. Pensez-vous que les accords de Moscou signés le 26 août dernier entre les Russes et les Tchécoslovaques sont satisfaisants ou pas satisfaisants pour les Tchèques ? (IFOP, sept. 1968)



Cas 3. Approuvez-vous ou désapprouvez-vous le rôle que jouent actuellement en France les syndicats de salariés ? (IFOP, 1969)



La représentation de la distribution des réponses (le plus souvent divisées en deux catégories) et des non-réponses selon telle ou telle variable (classe sociale, sexe, opinion politique déclarée, etc.) sous la forme d'un diagramme triangulaire rendant visible la structure des trois composantes de la relation que la catégorie considérée entretient avec un problème particulier, contraint à poser la question de la signification du point central et de la distance à ce point. Cas le plus fréquent, on trouve en ce point ou proches de ce point les catégories qui expriment leur indifférence au problème posé ou leur «incompétence» en se partageant en parts à peu près égales entre l'abstention, des réponses favorables et des réponses défavorables : c'est ainsi que à la question «vous paraît-il souhaitable ou pas que dans l'avenir les étudiants jouent un rôle dans le contrôle des examens universitaires ?» (IFOP, novembre 1969), les agriculteurs répondent qu'ils «jugent» cette éventualité souhaitable dans 39 % des cas et non souhaitables dans 31 % des cas et s'abstiennent par ailleurs de répondre dans 30 % des cas ; ou encore que à la question «Préférez-vous que les étudiants reçoivent une information politique plutôt sous forme d'émissions radio-diffusées ou plutôt sous forme de débats au sein des établissements ?» (IFOP, septembre 1968) les petits patrons répondent qu'ils préfèrent des émissions radio-diffusées dans 27 % des cas, des débats dans 35 % des cas et s'abstiennent de répondre dans 38 % des cas.

Dans les trois cas retenus ici, la position centrale semble occupée par des groupes que, pour des raisons différentes, la question posée jette dans l'embarras, voire dans le conflit. Bien que les données ne permettent pas d'en faire la preuve, on peut supposer que les trois catégories de réponses sont trois manières différentes de résoudre une contradiction ou un conflit ressenti par tous.

Cas 1. Interrogés sur l'éducation sexuelle, les agriculteurs à la différence des autres classes qui ont un taux relativement faible de non-réponses et qui se distinguent selon le degré auquel elles approuvent la création de cours d'éducation sexuelle, ont un taux relativement élevé de non-réponses et se disent plus souvent hostiles à l'idée proposée, se retrouvant ainsi près du centre.

Cas 2. Devant une question sur les rapports entre la Russie et la Tchécoslovaquie (à laquelle on ne peut répondre que par une analyse d'expert ou par un jugement de valeur), ce sont les enquêtés qui disent avoir l'intention de voter pour le Parti communiste aux prochaines élections qui sont les plus proches du Centre, plus proches même que les ouvriers, les agriculteurs et les femmes assez embarrassés aussi par cette question.

Cas 3. En présence d'une question sur le rôle des syndicats de salariés, ce sont les électeurs putatifs de l'UDR et du Centre qui sont les plus divisés et qui du même coup occupent les positions les plus proches du Centre (les cadres supérieurs, les petits patrons, les agriculteurs et les femmes étant aussi assez divisés par -ou devant- cette question).

pure, les affaires étrangères étant plus éloignées de l'expérience concrète que la politique intérieure, surtout lorsqu'elles sont abordées, comme ici, en dehors de toute référence éthique (« En ce qui concerne les relations franco-algériennes, estimez-vous souhaitable que la France poursuive une politique de coopération avec l'Algérie ? ») (10). Il suffit, en effet, que le problème abstrait de la coopération soit replacé sur le terrain de l'éthique, voire de la charité que la division traditionnelle du travail entre les sexes impartit aux femmes, spécialistes du cœur et de la sensibilité (« Parmi les différents groupes de pays sous-développés, la France devrait-elle selon vous s'intéresser particulièrement aux pays les plus pauvres ? »), pour que les femmes répondent dans la même proportion que les hommes (soit dans 88 % des cas). Mais que l'on réintroduise une interrogation plus spécifiquement politique ou politologique -et un vocabulaire abstrait qui évoque des réalités différentes pour des groupes différents- en demandant si la France devrait s'intéresser « aux pays qui ont un régime démocratique », et la part des femmes qui répondent diminue à nouveau très fortement, tombant à 59 % contre 74 % chez les hommes.

De manière plus générale, plus l'interrogation porte sur des problèmes qui touchent à l'existence quotidienne ou à la vie privée et qui sont du ressort de la morale domestique, comme tout ce qui concerne le logement, l'alimentation, l'éducation des enfants, la sexualité, etc., plus l'écart qui sépare les hommes des femmes et les moins instruits des plus instruits s'affaiblit, allant parfois jusqu'à s'annuler : ainsi, par exemple, à une question sur l'éducation des filles (11), les femmes répondent à peine moins que les hommes (93,9 % contre 96 %) et les moins instruits un peu plus que les plus instruits (94,5 % pour le niveau primaire et

10—On a là une manifestation paradigmatique des effets de la division du travail entre les sexes : les hommes se sentent d'autant plus fortement *sommés* de formuler une opinion -et pas seulement autorisés à le faire- que les femmes se sentent plus dispensées de le faire et plus *libres* de *déléguer* cette tâche et de choisir par procuration. Illustration de la charge -parfois intenable, comme on le voit clairement dans les situations d'enquête sur la culture- qu'implique pour les hommes, dominés par leur domination, la représentation établie de la division du travail entre les sexes qui est *d'autant plus reconnue et contraignante que l'on est situé plus bas dans les hiérarchies du capital économique et surtout culturel*. (On observe ainsi que, interrogées sur leurs intentions de vote en cas d'élections législatives, les femmes dans leur ensemble répondent moins souvent que les hommes, l'écart entre les sexes tendant à s'accroître quand on descend dans la hiérarchie sociale : la part des non-réponses est de 21 % pour les femmes et de 18 % pour les hommes chez les cadres supérieurs, de 22 % et 17 % chez les cadres moyens, 27 % et 17 % chez les employés, 32 % et 24 % chez les artisans et commerçants, 28 % et 18 % chez les ouvriers et 38 % et 26 % chez les agriculteurs -G. Michelat et M. Simon, Catégories socio-professionnelles en milieu ouvrier et comportement politique, *Revue française de science politique*, XXV, 2, avril 1975, pp. 291-316-. En fait, une analyse par fractions ferait sans doute apparaître qu'en matière de politique comme en matière d'esthétique, les différences entre les sexes tendent à diminuer à la fois quand on va des classes dominées aux classes dominantes et quand, dans la classe dominante et sans doute aussi dans la petite bourgeoisie, on va des fractions dominantes économiquement aux fractions dominées).

Les variations du taux de non-réponses selon le sexe
« Il y a actuellement en France de nombreux travailleurs étrangers ; ils occupent souvent les emplois pénibles. Pensez-vous que la France fait un effort suffisant, ou insuffisant pour... »

	suffisant	insuffisant	NR
leur permettre de se loger			
homme	30	54	16
femme	27	57	16
leur donner une formation			
homme	34	41	25
femme	31	39	30
les accueillir avec hospitalité			
homme	47	36	17
femme	40	40	20
leur donner des salaires convenables			
homme	44	39	17
femme	37	40	23

« En ce qui concerne les relations franco-algériennes, estimez-vous souhaitable que la France poursuive une politique de coopération avec l'Algérie ? »

	oui	non	NR
homme	56	36	8
femme	47	28	25

« Parmi les différents groupes de pays sous-développés, la France devrait-elle, selon vous, s'intéresser particulièrement... »

	oui	non	NR
aux pays les plus pauvres			
homme	70	18	12
femme	74	14	12
à ses anciennes colonies			
homme	50	37	13
femme	41	39	20
aux pays dont la politique étrangère est proche de celle de la France			
homme	56	24	20
femme	48	20	32
aux pays qui ont un régime démocratique			
homme	40	34	26
femme	25	34	41

SOFRES, *La France, l'Algérie et le Tiers Monde*, février 1971. (les distributions par niveau d'instruction ne sont pas disponibles).

92,8 % pour le niveau supérieur); interrogées sur la cuisine, domaine socialement imparti à la femme, les femmes répondent même plus souvent, dans l'ensemble, que les hommes (98 % par exemple contre 94 % à une question sur les plats préférés) -si l'on excepte les questions sur les vins, dont la connaissance est un attribut masculin, et telle question où les problèmes culinaires sont portés sur le terrain de l'universel (« diriez-vous que les Français, d'une manière générale, mangent trop, normalement, pas assez ? »: hommes 98 %, femmes 96 %) (12).

11—Encore que l'écart constaté en faveur des hommes tienne sans doute au fait qu'il s'agit d'une question appelant explicitement la mise en oeuvre d'un *principe* : « Pensez-vous qu'il faut laisser les filles de 18 ans voir les films qu'elles veulent ? » (IFOP, mars 1971).

12—SOFRES, *Les habitudes de table des français*, déc. 1971.

On comprend, dans la même logique, que les ouvriers qui ont d'ordinaire un taux de non-réponse particulièrement élevé puissent se montrer les plus empressés à répondre à des questions sur le rôle du gouvernement dans les conflits entre le patronat et les travailleurs (la part des non-réponses passant de 13 % chez les ouvriers à 18 % chez les cadres et professions libérales, 19 % chez les employés et les cadres moyens, 25 % chez les artisans et commerçants et 31 % chez les agriculteurs) (13) ou sur les partis et les syndicats qui défendent le mieux les intérêts des salariés (36,4 % chez les ouvriers, 37,6 % chez les patrons, 38,9 % chez les employés et cadres moyens, 40,1 % chez les cadres supérieurs et professions libérales, 49 % chez les agriculteurs) (14). Au contraire, plus la question posée est proprement politique ou politologique, c'est-à-dire constituée comme telle sans référence directe à l'expérience ou aux intérêts propres du groupe considéré, tant dans son objet que dans son langage, plus s'accroît l'écart entre les hommes et les femmes ou entre les plus instruits et les moins instruits : c'est ainsi que dans telle question limite de l'IFOP sur la relation entre «le conflit» du Moyen Orient et la «guerre» du Vietnam (15), la part des non-réponses atteint 40 % chez les femmes contre 21,8 % chez les hommes et 40,6 % pour les enquêtés de niveau primaire contre 8,5 % pour les enquêtés de niveau supérieur ; ou que, dans telle autre question sur l'intérêt des accords de Moscou pour les Tchèques (16), les parts correspondantes sont de 44,6 % et 21,1 % et de 39,4 % et 11 %.

Compétence et incompétence statutaires

La probabilité de répondre se définit donc, en chaque cas, dans la relation entre une question (ou, plus généralement, une situation) et un agent défini par une compétence déterminée, capacité qui est à la mesure des chances d'exercer cette capacité ; et l'on comprendrait mieux «l'intérêt» ou «l'indifférence pour la politique» si l'on savait voir que la

propension à user d'un «pouvoir» politique (le pouvoir de voter, de «parler politique» ou de «faire de la politique») est à la mesure de la réalité de ce pouvoir ou, si l'on préfère, que l'indifférence n'est qu'une manifestation de l'impuissance (17).

Cette hypothèse est la seule qui permette de comprendre le fait, communément accepté comme allant de soi, que, comme la propension à répondre, l'intérêt déclaré pour la politique soit plus fort chez les hommes que chez les femmes et qu'il s'accroisse avec le niveau d'instruction, la position dans la hiérarchie sociale, l'âge et la taille de l'agglomération de résidence : selon une enquête de l'IFOP (*Sondages*, 1-2, 1969), la part de ceux qui disent s'intéresser beaucoup à la politique passe de 2 % parmi les gens de niveau primaire, à 13 % pour le niveau secondaire et 34 % pour le niveau supérieur ; selon Emeric Deutsch, Denis Lindon et Pierre Weill (*Les familles politiques aujourd'hui en France*, Paris, Ed. de Minuit, 1966, pp. 104-105), les taux correspondants sont de 6, 14 et 32 % (la proportion pour les hommes étant de 11 % et de 5 % pour les femmes). De même, l'intérêt déclaré pour les débats politiques («Face à face») et pour les émissions consacrées à des problèmes politiques, économiques et sociaux est plus fort chez les hommes que chez les femmes, à Paris que dans les petites villes, chez les plus instruits que chez les moins instruits : la part de ceux qui ont regardé «souvent» ou «de temps en temps» des débats «Face à face» passe de 43,3 % chez les sans diplômes, à 51,8 % chez les détenteurs du CEP, 55,5 % chez les détenteurs du brevet ou du CAP et enfin 65,7 % chez les détenteurs du baccalauréat ou d'un diplôme d'enseignement supérieur, la part de ceux qui ont regardé des émissions consacrées à des problèmes économiques et sociaux étant respectivement de 34,8 %, 47,8 %, 55,8 % et 65,7 % (Secrétariat d'Etat à la Culture, *Pratiques culturelles des Français*, Paris, 1974, T. II, pp. 28 et 29). Selon la même logique, les hommes disent plus souvent que les femmes s'intéresser beaucoup aux résultats des sondages d'opinion (26 % contre 22 %), les jeunes plus souvent que les plus âgés (26 % des moins de 49 ans contre 23 % des 50-64 ans et 19 % des 65 ans et au-delà), les cadres supérieurs et les membres des professions libérales plus souvent (32 %) que les cadres moyens et employés (28 %), les artisans et petits commerçants (27 %), les ouvriers (23 %), les agriculteurs et les salariés agricoles (17 %) (SOFRES, *Sondage sur les sondages d'opinion*, nov. 1975). C'est aussi parmi les cadres supérieurs et les membres des professions libérales que, d'après un autre sondage réalisé par la SOFRES en septembre 1976, se rencontre la part la plus forte d'individus qui se disent les plus disposés à parler autour d'eux du programme d'un parti, à participer à des manifestations, à adhérer à un parti ou à donner de l'argent à un parti «pour le triomphe de leurs idées».

Il faut rapprocher ces régularités de celles qui s'observent dans le recrutement et l'avancement du personnel politique. Tout concourt à attester en effet qu'on a des chances incomparablement plus grandes de participer activement à la politique et d'occuper des fonctions importantes dans un parti lors qu'on est un homme et qu'on dispose d'un capital scolaire plus important. On ne compte qu'1,8 % de femmes à la Chambre des députés et 2,5 % au Sénat. Dans tous les partis, la part des femmes est toujours beaucoup plus faible dans les états-majors que parmi les délégués locaux (18). Les femmes qui repré-

13—«Estimez-vous que, dans les conflits entre le patronat et les travailleurs, le Gouvernement soutient les revendications des travailleurs, soutient les intérêts du patronat, est neutre ?» (SOFRES, oct. 1970).

14—«Parmi les organisations syndicales et partis politiques suivants qui, selon vous, défend le mieux les intérêts des salariés à l'heure actuelle ? UDR, Centristes, PC, CFDT, CGT, PS, CGT-FO ?» (IFOP, 2 fév. 1970).

15—«Selon vous, y a-t-il un lien étroit ou non entre le conflit du Moyen-Orient et la guerre du Vietnam ?» (IFOP, 9 oct. 1967).

16—«Pensez-vous que les accords de Moscou signés le 26 août dernier entre les Russes et les Tchécoslovaques soient satisfaisants ou pas satisfaisants pour les Tchèques ?» (IFOP, sept. 1968). On observe des distributions de même forme (soit respectivement 43,4 % de non-réponses chez les femmes et 19,6 % chez les hommes et 38,9 % chez les moins instruits et 9,4 % chez les plus instruits) pour une question sur la politique étrangère : «Etes-vous satisfait ou mécontent de l'action du gouvernement dans les secteurs suivants : politique extérieure de la France ?» (IFOP, 1966).

17—Le lien entre l'indifférence et l'impuissance a été aperçu par différents observateurs, par exemple : D. Riesman and N. Glazer, «Criteria for Political Apathy», in A.W. Gouldner, ed. *Studies in Leadership*, New York, Russel and Russel, 1965, pp. 505-559 ; E. Kris and N. Leites, «Trends in twentieth Century Propaganda», in G. Roheim, ed., *Psychoanalysis and the Social Sciences*, New York, IUP, 1947 (spécialement p. 400).

18—On a utilisé principalement en ce qui concerne les militants en général, J. Lagroye, G. Lord, L. Monnier-Chazel, J. Palard, *Les militants politiques dans trois partis français*, PC, PS, UDR, Paris, Pedone, 1976 ; M. Kesselman,

taient 50 % de l'électorat potentiel du Parti socialiste d'après les intentions de vote ne constituaient plus que 15 % des délégués du Congrès du PS, qui s'est tenu à Nantes en juin 1977 et 30 % des effectifs des sections locales à Paris. On compte 31 % de femmes parmi les militants communistes présents aux conférences de section de la Fédération de Paris, 29 % parmi les délégués exerçant des responsabilités dans le Parti, 26 % parmi les secrétaires de cellule de la même fédération.

De même, les ouvriers qui représentent 31 % des électeurs et 16 % des adhérents de l'UDR (17,6 % des adhérents en Gironde) constituent 2 % seulement des responsables et 1 % seulement des députés élus en 1968. Alors qu'ils représentent, d'après les intentions de vote, 36 % de l'électorat socialiste pour l'ensemble de la France (qui compte 40 % d'ouvriers) et 21,9 % des adhérents des sections en Gironde (département qui compte 34,2 % d'ouvriers), ils sont presque absents des sections locales à Paris (1,7 %) et ne représentent que 5 % des délégués du Congrès de Nantes et 0 % des députés en 1968. Plus représentés que dans la population active parmi les adhérents du PC (soit, par exemple, pour la Gironde, 53,8 % contre 34,2 % dans la population active) les ouvriers sont un peu moins représentés parmi les délégués exerçant des responsabilités ou les secrétaires de cellules (soit 17 % à Paris contre 26 % dans la population active parisienne) ou à la Chambre des députés (37 % en 1968 contre 40 % dans la population active française).

On note une forte sur-représentation des diplômés d'enseignement supérieur parmi les hommes politiques (bien que le militantisme offre une autre voie d'accès à ceux qui ont un niveau d'instruction faible) : en 1968, 67,5 % des députés avaient mené des études supérieures, 14 % des études secondaires. 54,6 % des délégués du Parti socialiste au Congrès national de Grenoble (juin 1973) ont fréquenté des établissements d'enseignement supérieur, 23,3 % ont un niveau d'instruction secondaire ; et tout semble indiquer que la possession d'un capital scolaire important tend de plus en plus à constituer une condition nécessaire pour être mandaté comme délégué au Parti socialiste : les deux tiers des députés qui ont adhéré au PS entre 1971 et 1973 ont fait des études supérieures contre 36,4 % seulement de ceux qui avaient adhéré avant 1968. L'accès pour les députés aux « fonctions dirigeantes » (Bureau de l'Assemblée nationale, des Commissions, etc.) dépend, soit du volume de capital scolaire (parmi les délégués socialistes, 64 % des « dirigeants » ont fait des études supérieures contre 31 % chez les « non-dirigeants »), soit, dans les partis où la grande majorité des députés ont fait des études supérieures, de l'espèce de capital scolaire détenu (les députés « dirigeants » du PDM ou de l'UDR ont fait plus souvent des études de droit, de lettres que les « non-dirigeants »).

Il serait donc naïf de voir dans la relation très étroite qui s'établit entre le capital scolaire et la propension à répondre aux problèmes les plus proprement politiques un effet simple et direct de la distribution inégale de la compétence spécifiquement politique, définie, au sens restreint, comme la possession des connaissances savantes et pratiques

nécessaires pour produire des actions et des jugements proprement politiques et surtout peut-être par la maîtrise du langage proprement politique dont tout permet de supposer qu'elle varie comme le capital scolaire (19).

Les variations du taux de non-réponses selon le niveau d'instruction

	primaire	secondaire	supérieur
Etre enseignant, c'est un bon métier	10,5	9,8	11,4
Les enseignants ont du mérite à faire leur métier dans les conditions actuelles	11,2	8,3	4,1
Beaucoup d'enseignants actuellement ne font pas consciencieusement leur travail	35,5	26,7	17,7
Les enseignants ne sont pas assez sévères avec les jeunes	21,6	16,9	8,3
Les enseignants en France ont trop de vacances	12,0	7,2	3,1
Les enseignants ne sont pas assez payés	46,4	25,9	19,2
Les enseignants font trop de politique	32,3	17,6	12,4
Les enseignants sont mal préparés à leur métier	47,9	24,5	12,5

(IFOP, mars 1970)

Les taux de non-réponses sont, dans l'ensemble, assez élevés, ce qui se comprend puisque l'interrogation porte sur le système d'enseignement, d'autant plus hors de prise qu'on est moins diplômé. Dans cette région intermédiaire entre le domestique et le politique que représente le système d'enseignement, on voit les taux de non-réponse (toujours plus élevés dans l'ensemble que dans les domaines sur lesquels on a prise et auxquels ressortit encore la première question) croître à mesure que l'interrogation s'éloigne de l'ordre de la morale (rappelé, dans les questions, par des mots éthiquement connotés : mérite, consciencieusement, sévères) pour aller vers la politique. La comparaison des distributions des deux dernières questions (et en particulier le fait que l'écart entre le taux de non-réponses des hommes et des femmes est plus fort pour l'avant-dernière, -18,5 % contre 32 % - que pour la dernière, 32,5 % contre 42 %) montre que, dans ce cas, la propension à répondre ou à s'abstenir ou, si l'on préfère, la compétence sociale peut avoir une influence statutaire à juger du système d'enseignement que confère le titre scolaire et la compétence statutaire à juger de la politique qui dépend aussi du sexe.

Invités à regrouper comme ils le souhaitent un ensemble de mouvements, groupements ou partis politiques, les enquêtés font, de façon générale, un nombre d'autant plus élevé de classes qu'ils occupent une position sociale plus élevée ou qu'ils ont un capital scolaire plus important : la plupart de ceux qui ont un niveau d'études inférieur au bac font au maximum quatre groupes, tandis que les plus diplômés en font cinq ou davantage ; un quart de ceux qui ont un diplôme supérieur à la licence ont constitué au moins neuf groupes (performance qui ne s'observe qu'ex-

Système de pouvoir et cultures politiques au sein des partis politiques français, *Revue française de sociologie*, XIII, oct-déc. 1972 ; sur les militants socialistes, R. Cayrol, Les militants du Parti socialiste, contribution à une sociologie, *Projet*, 88, sept-oct. 1974 ; H. Portelle, T. Dumias, Militants socialistes à Paris, *Projet*, 101, janv. 1976 ; *L'Unité*, 257, 1er-6 juillet 1977 et Qui sont les cadres du PS ?, *Le Point*, 249, 27 juin 1977 ; sur les militants communistes, F. Platone, F. Subileau, *Les militants communistes de la Fédération de Paris*, Paris, Fondation nationale des sciences politiques, 1975 ; enfin sur les députés R. Cayrol, J.C. Parodi, C. Ysmal, *Le député français*, Paris, A. Colin, 1973 et M. Dogan, « Les filières de la carrière politique », *Revue française de sociologie*, VIII, 4, 1967, pp. 468-492.

19 - Une des propriétés fondamentales de l'idéologie technocratique réside dans le fait qu'elle tend à autonomiser la dimension purement technique de la compétence et à en faire une condition d'accès à la politique, renforçant ainsi le sentiment d'incompétence et d'impuissance qui fonde la nécessité du recours aux experts ou cette autre manière de surestimer les autres classes qu'est la croyance dans la cryptocratie.

Un communisme du coeur

-Vous m'avez dit : «dans les services publics il ne faut pas limiter le droit de grève, je suis contre ça»...

-Parce que c'est la première liberté de l'homme ; moi, à mon point de vue c'est la seule solution qu'il a pour exprimer ses droits, enfin ses requêtes.

-On dit quelquefois : «il faut lutter contre le communisme».

-Absolument pas ! Parce que je suis militante moi-même et je trouve que la doctrine du communisme, c'est quelque chose de valable pour tout le monde.

-Vous m'avez dit aussi : «même si je n'étais pas militante, de toute façon pour moi, il y a des choses valables dans le communisme tel qu'il se présente».

-Oui, je suis d'accord là dessus. Je suis même arrivée à convertir ma mère qui était catholique. Parce que, quand même, voyez, dans le communisme, si on arrive à le mettre au point... Vous savez, pour les vieux, pour les malades, pour les enfants, pour l'éducation des enfants et tout ça, il n'y aurait pas de problèmes pour éduquer les enfants comme il y a maintenant vous savez.

-«On devrait supprimer l'aide aux écoles libres», êtes-vous d'accord avec cette opinion ?

-Moi, je pense que l'Ecole, ça devrait la même pour tout le monde, comme ça, y aurait moins de différence entre les enfants. Ils auraient peut-être pas la même mentalité, mais enfin, en tous les cas, y aurait pas de pression.

-«Il est dommage que la France ait perdu ses colonies», êtes-vous d'accord ?

-Absolument pas. Il est pas dommage. Vous savez, un peuple a le droit de vivre comme bon lui semble. Il n'a pas à supporter... L'autonomie d'un peuple, moi je trouve que c'est ce qu'il y a de plus important pour la population, pour tout.

-Vous pensez qu'un peuple a le droit d'être indépendant à un certain moment.

-Mais même, j'ai toujours été pour l'indépendance de tous les peuples. Vous savez, l'oppression, moi, je suis contre ; à tous points de vue.

-C'est une question de liberté...

-C'est une question de liberté. L'oppression, je suis contre, de toute manière. Vous savez, j'ai jamais été pour la guerre d'Algérie, même à l'époque de la guerre d'Algérie, vraiment, je n'aurais pas voulu que mes enfants y aillent. C'est tout.

-«Il faut s'efforcer de construire le socialisme», êtes-vous d'accord ?

-Moi, je pense que c'est la première chose à faire. Qu'on ait une petite sécurité quelconque, parce que, vous savez, ce qui nous manque, c'est la sécurité pour le moment. On vit d'une manière, vraiment, on le sent, de toutes parts ; moi je suis pour le socialisme et même je dis qu'il est plus que temps d'y faire quelque chose, je lutte pour ça, vous savez.

-Que pensez-vous de cette opinion : «l'ordre doit être maintenu à tout prix» ?

-Pas de toutes les manières. Evidemment l'ordre, c'est une chose nécessaire, mais enfin, il faut pas qu'il y ait d'oppression, ni d'un côté ni de l'autre.

ceptionnellement chez les titulaires du CEP ou du CAP et jamais chez les non-diplômés). L'aptitude à opérer des classements raffinés, la propension à faire des commentaires sur les classements opérés et surtout à attribuer des noms ou des qualificatifs aux classes constituées varie plus fortement encore selon la position sociale, le capital scolaire et l'origine sociale (cela plus fortement, semble-t-il, que n'importe quelle autre forme de compétence (20).

En fait, cette compétence technique dépend fondamentalement de la compétence sociale et du sentiment corrélatif d'être statutairement fondé et appelé à exercer cette capacité spécifique, donc à la détenir, cela par l'intermédiaire de la propension à l'acquiescer qui est fonction de la capacité et de la nécessité socialement reconnues de l'acquiescer. Autrement dit, pour comprendre la relation entre le capital scolaire et la propension à répondre aux questions politiques, il ne suffit pas de prendre en compte la capacité de comprendre le discours politique, de le reproduire, voire de le produire qui est garantie par le titre scolaire ; il faut faire intervenir aussi le sentiment (socialement autorisé et encouragé) d'être fondé à s'occuper de politique, d'être autorisé à parler politique, d'avoir autorité pour parler politiquement des choses politiques, en mettant en oeuvre une culture politique spécifique, c'est-à-dire des principes de classement et d'analyse explicitement politiques, au lieu de répondre coup par coup, à partir de principes éthiques (21). L'effet du titre scolaire n'est pas dans son principe

20—On s'appuie ici sur une analyse statistique sommaire des résultats d'une pré-enquête par entretiens approfondis (n = 130) menée par le Centre de sociologie européenne en 1970 dans la région parisienne auprès d'hommes et de femmes âgés de plus de 18 ans (la petitesse et l'imperfection de l'échantillon interdisent de voir dans les régularités ainsi constatées autre chose que des indications de tendance qui seront utilisés ici à titre illustratif plutôt que démonstratif et qui sont évidemment soumises à vérification). Dans un premier temps, on présentait aux enquêtés un ensemble de 15 cartons, chacun d'eux portant le nom d'un mouvement, groupement ou parti (Action française, Centre démocrate, Convention des institutions républicaines, Gauche prolétarienne, Gaullistes de gauche, Ligue communiste, Mouvement de la Tour du Pin, Occident, Parti communiste, Progrès et démocratie moderne, Parti socialiste unifié, Radicaux, Républicains indépendants, Socialistes, Union pour la défense de la république) et on leur demandait de regrouper les cartons comme ils le souhaitaient (sans les inviter expressément à faire des commentaires sur les regroupements opérés ou à donner un qualificatif ou un nom aux groupes constitués). Dans un second temps, on présentait un ensemble de 24 cartons, chaque carton portant le nom d'un homme politique ou d'un syndicaliste (Bergeron, Chaban-Delmas, Descamps, Duclos, Duhamel, Edgar Faure, Maurice Faure, Geismar, Giscard d'Estaing, Krivine, Lecanuet, Marchais, Mendès-France, Mitterrand, Mollet, Nicoud, Philippon, Poujade, Rocard, Savary, Seguy, Servan-Schreiber, Tixier-Vignancour, Wallon, le nom de Philippon ayant été introduit afin de mesurer la réaction devant un nom inconnu) et on demandait d'abord à quel groupe ou parti se rattachait chacun de ces individus, puis de constituer des groupes avec les cartons.

21—Au risque de paraître sacrilège, il faut remarquer que c'est au nom de la même foi dans la légitimité conférée par la compétence intellectuelle (ou, comme on disait beaucoup au temps du Front populaire, par «l'intelligence») que les intellectuels pouvaient, au siècle dernier, dénoncer les dangers du suffrage universel ou appeler de leurs vœux, avec Flaubert, le règne des mandarins et, aujourd'hui, se sentir à la fois légitimés et obligés *en vertu de leur essence* à produire et à professer leur opinion sur les grands problèmes du moment.

aussi différent qu'il le paraît de l'effet du statut sexuel : ce qui est en jeu, dans les deux cas, c'est autant un droit statutaire sur la politique qu'une simple culture politique, condition d'exercice de ce droit dont se dotent ceux qui se sentent en droit de l'exercer. La compétence technique est à la compétence sociale ce que la capacité de parler est au droit à la parole, à la fois une condition d'exercice et un effet. L'effet de marquage que produit l'imposition de propriétés telles que le statut scolaire ou l'identité sexuelle s'impose à l'individu marqué, ainsi sommé d'être à la hauteur de sa définition sociale, aussi bien qu'aux autres, qui attendent de lui qu'il réalise son essence (la traduction psycho-sociologique de cette relation étant particulièrement visible dans les relations à l'intérieur du couple). C'est ce qui fait que la compétence au sens de culture spécifique est avec la compétence au sens de propriété statutaire dans le rapport de l'existence à l'essence : seuls ceux à qui il appartient de la posséder peuvent réellement l'acquérir et seuls ceux qui sont habilités à la posséder se sentent en devoir de l'acquérir.

On peut voir un commencement de preuve de ces analyses dans le fait que les femmes, toutes choses étant égales par ailleurs (et en particulier le capital scolaire), se distinguent moins des hommes sur le terrain de la stricte compétence technique que *dans leur manière de l'affirmer*. Ainsi, à capital scolaire égal, les femmes reconnaissent comme politiques une part à peu près semblable des problèmes qui leur étaient proposées (22) : elles constituent à peu près le même nombre de classes à l'intérieur de l'univers des mouvements et partis politiques et attribuent presque aussi souvent des désignations à ces classes. Sans doute, pour une part, parce que la politique est leur affaire et que leurs investissements sont plus importants sur ce terrain, les hommes connaissent plus de noms d'hommes politiques que les femmes, savent plus souvent à quel groupe, parti ou mouvement, ils se rattachent, peuvent dire un peu plus souvent le nom et la tendance politique du député de leur circonscription. Mais c'est surtout lorsqu'il s'agit d'affirmer socialement cette compétence que la différence éclate : à niveau d'instruction égal, les femmes sont plus nombreuses que les hommes à dire des différents problèmes proposés qu'elles ne savent pas s'ils sont politiques ou non ; elles avouent plus souvent qu'elles ne savent pas qui est Philippon alors que les hommes sont plus enclins à dissimuler cette ignorance ; elles se contentent plus souvent d'indiquer une zone sur l'échelle politique alors que les hommes tendent à se situer en un point précis. Surtout, elles sont plus souvent prêtes à reconnaître que la politique est une affaire de spécialistes. Enfin, elles sont nettement plus nombreuses à se dire embarrassées au moment du vote pour choisir un candidat. Outre qu'elles ont plus tendance à déléguer à d'autres (et sans doute d'abord à leur mari) leur capacité de choix politique, les femmes semblent avoir de la politique une vision plus locale et aussi plus morale et sentimentale que les hommes : ainsi, à tous les niveaux, elles sont un peu plus nombreuses que les hommes à considérer que l'aide aux handicapés (et aussi la qualité de la télévision et la libération de la femme) sont des problèmes politiques ; et un peu moins nombreuses, au contraire, à juger qu'il en est ainsi du vote aux législatives ou aux municipales ou d'une collecte pour le Vietnam.

22—(Les enquêtés étaient invités à choisir dans une liste de 17 problèmes ceux qu'ils considéraient comme politiques). En ce qui concerne l'éducation sexuelle, les femmes qui ont fait des études secondaires ou supérieures sont plus nombreuses que les hommes qui ont fait les mêmes études à juger qu'il s'agit d'un problème politique (à l'inverse des femmes qui n'ont fait que des études primaires). On observe les mêmes tendances s'agissant de dire si la participation à un mouvement de planning familial constitue ou non une action politique.

Je trouve anormales certaines répressions, vous savez, telles qu'en mai 68. J'ai toujours été contre les forces de l'ordre à cette époque là et même, contre certaines choses qui se font encore en ce moment. Je suis contre ça, oui, je suis contre toutes les formes d'oppressions quelles qu'elles se présentent.

-Etes-vous pour une révolution ?

-Pas pour une révolution sanglante, parce que là je suis pas d'accord. Maintenant, on a quand même des libertés de s'exprimer, on devrait pouvoir y arriver, d'une autre manière que par la lutte à main armée. Je suis pas pour la lutte, pour la révolution sanglante, je suis pour la révolution, par exemple, en votant, je sais pas moi, en évoluant intellectuellement, en cherchant à comprendre ce qui se passe, et puis enfin en se documentant sur tous les problèmes. Moi, je crois que je peux arriver sans... Ah, non je suis pas pour la révolution. Ah, non, non, non.

-Vous me dites : «le parti dit qu'on peut y arriver d'une autre manière», expliquez-moi ?

-Ben c'est-à-dire, je sais pas moi, par les luttes quotidiennes, en informant les masses de ce qui les attend, de ce qu'ils pourraient bénéficier si, par exemple, le parti prenait le pouvoir ou si on arrivait à un pouvoir socialiste. On doit pouvoir convertir les gens comme ça, de cette manière là. Evidemment par exemple, si on est provoqué d'une manière quelconque, dans ce moment là, peut-être qu'on sera obligé d'arriver là, mais enfin, je pense que ça, ça doit pouvoir se faire autrement. Avec le temps évidemment, parce que vous savez, c'est pas du jour au lendemain. Mais avec le temps, ça doit pouvoir se faire autrement.

-C'est par des réformes que l'on pourra arriver à la justice sociale ?

-Ah, mais faudrait qu'elles soient profondes, alors là, faudrait vraiment qu'elles soient profondes, les réformes, parce que vous savez, la justice sociale, moi je crois qu'y a beaucoup à redire.

(Couturière, femme de tourneur, 42 ans, communiste)

Le pays légal

Les déplorations que suscitent chez les politologues soucieux de démocratie l'indifférence des «abstentionnistes démobilisés politiquement» et l'«apathie» du «marais», cachent donc que l'intérêt pour la politique dépend de la définition sociale de la compétence politique réelle, c'est-à-dire des chances socialement garanties de participer réellement à la politique par l'intermédiaire, entre autres facteurs, de l'intérêt subjectif pour la politique que la référence pratique à ces chances encourage ou décourage. La propension à prendre la parole, même de la manière la plus rudimentaire, celle qui consiste à produire un oui ou un non ou à apposer une croix devant une réponse préfabriquée, est strictement proportionnée au sentiment d'avoir le droit à la parole, d'avoir voix au chapitre, d'avoir autorité et crédit pour entrer légitimement dans la discussion politique. Rien ne le montre mieux que la composition de l'échantillon dit spontané des personnes qui ont répondu à une «consultation nationale» sur le système d'enseignement réalisée, avec le concours de la presse, après 1968 (23) : un tel échantillon spontané rassemble en effet tous ceux qui, en tant que *parties prenantes*, estiment avoir leur mot à dire, qui se sentent fondés à exprimer un *avis autorisé* et *faisant autorité*, à porter la parole performative d'un groupe de pression légitime, bref le *pays légal*. C'est pourquoi, bien qu'elle ne soit aucunement *représentative* de la distribution des opinions sur le système d'enseignement à l'intérieur de la population française, la distribution des opinions dans cette popu-

23—Cette enquête a été réalisée par la publication d'un questionnaire, à la demande de l'Association pour l'expansion de la recherche scientifique, dans un très grand nombre de quotidiens et hebdomadaires (*L'Alsace*, *L'Aurore*, *Le Bien public*, *Combat*, *La Croix*, *La Dépêche du Midi*, *Les Echos*, *L'Education nationale*, *L'Est républicain*, *L'Express*, *Le Figaro*, *France-Soir*, *Le Monde*, *Le Nouvel Observateur*, *La Nouvelle République du Centre-Ouest*, *Ouest-France*, *Paris-Jour*, *Paris-Presse*, *Pour l'enfant vers l'homme*, *Le Progrès de Lyon*, *Le Provençal*, *L'Union*, *La Voix du Nord*) entre le 1er et le 15 août 1969 (à l'exception du *Nouvel Observateur*, de *L'Education nationale* et de *Pour l'enfant vers l'homme* qui l'ont publié en septembre -pour les deux premiers-, en octobre -pour le dernier). (Le fait que *L'Humanité* et *Le Parisien libéré* n'aient pas publié le questionnaire contribue sans doute à accentuer la sous-représentation des classes populaires). Le questionnaire qui comportait 20 questions sur le déroulement de l'année scolaire, la situation de l'enseignement, les transformations du contenu, des méthodes de l'enseignement et de l'organisation universitaire, sur la formation, la sélection et la rémunération des enseignants, les relations entre les enseignants, les parents d'élèves et les élèves ou étudiants, les pouvoirs des différentes catégories d'agents, les fonctions imparties à l'école (préparation du métier, inculcation d'une formation morale, etc.), la politique dans les établissements scolaires, la prolongation de la scolarité obligatoire, l'aide à l'enseignement privé, etc. était précédé d'un texte plus ou moins long selon les différents organes de presse qui présentait l'enquête comme une «véritable consultation nationale» sur un «sujet capital» organisée «grâce à l'aide bénévole de la presse» par l'Association d'étude pour l'expansion de la recherche scientifique, «mouvement indépendant et sans but lucratif». Le dépouillement et l'exploitation statistique de l'enquête qui a suscité plus de 10 000 réponses ont été réalisés au Centre de sociologie européenne.

lation spontanément mobilisée est sans doute tout à fait représentative du rapport des forces idéologiques réellement agissantes sur le terrain de l'éducation ; plus précisément, l'analyse de la structure de l'échantillon spontané des répondants où les différents groupes sont représentés à proportion de leur prétention à agir sur le système d'enseignement qui dépend elle-même de leur pouvoir sur ce système, permet de caractériser dans ses propriétés et dans ses intérêts, le groupe de pression auto-légitimé qui n'a cessé de peser, à tous les niveaux du système, sur les orientations du système et, par là, de comprendre le devenir ultérieur du système : par exemple la «grande majorité» -langage en ce cas adéquat- des répondants souhaitait la survie des concours de recrutement, l'introduction de la sélection, le maintien des grandes écoles, le renforcement de l'enseignement tourné vers la culture générale et vers la préparation au métier, etc. (24). L'échantillon représentatif est-il si représentatif lorsque, comme ici, il produit un véritable artefact en faisant exister par l'interrogation des opinions qui ne se seraient pas exprimées autrement ou qui, exprimées autrement, c'est-à-dire par l'intermédiaire des porte-parole attitrés, auraient été toutes différentes, des opinions qui, en tout cas, avaient peu de chances de *s'exprimer spontanément*, de *se manifester*, la manifestation étant une des manières de donner force aux opinions *en manifestant le groupe qu'elles mobilisent*? L'opinion politique n'est pas un jugement pur et purement informatif capable de s'imposer par la force intrinsèque de sa vérité, mais une *idée-force*, enfermant une prétention d'autant plus grande à se réaliser, en passant à l'acte, que le groupe qu'elle mobilise par son efficacité proprement symbolique est plus nombreux et plus puissant : autrement dit, parce qu'elle enferme nécessairement un pouvoir de mobilisation et une prétention à l'existence, l'opinion politique est définie, autant que par son contenu informatif, par la force dont elle tient son existence en tant que force proprement politique, bien que ce soit elle qui, pour une part, fasse exister cette force mobilisant le groupe qui la détient à l'état potentiel.

Comme si l'on avait une propension à peser sur le destin de l'institution d'autant plus grande que l'on a plus de poids, on répond d'autant plus à une consultation sur le système d'enseignement que l'on se sent plus légitimé à parler à son propos et que l'on est plus directement intéressé à son fonctionnement (25). C'est ainsi que la probabilité de

24—Sur tous les points où l'on a pu faire la comparaison (c'est-à-dire pour toutes les questions mentionnées sauf celles qui portaient sur les grandes écoles et sur les concours de recrutement, et qui n'ont jamais été posées par un institut de sondage), les tendances sont plus fortes dans l'échantillon spontané que dans l'échantillon représentatif.

25—Il va de soi que ces capacités et ces dispositions sont liées à celles qui sont nécessaires pour entreprendre de répondre par écrit à un questionnaire et qui sont très fortement liées au capital scolaire, avec un effet propre des dispositions éthiques qui se manifeste clairement lorsque l'enquêté est invité à un véritable travail régulier et prolongé comme dans les enquêtes auprès d'un panel (c'est ainsi que le taux de réponses aux enquêtes du Centre d'études

répondre, qui est nettement plus forte pour les hommes que pour les femmes (ces dernières tendant en outre à s'exprimer en «parent d'élève» plutôt qu'en porte-parole autorisé des intérêts d'un groupe ou de l'intérêt général) et pour les Parisiens que pour les provinciaux est, pour une classe sociale déterminée, très proche de ses chances objectives de faire accéder ses enfants aux Grandes écoles (c'est-à-dire à peu près nulle pour les paysans et les ouvriers -soit de l'ordre de 0,09 et 0,05 pour 10 000-, de l'ordre de 0,7 pour 10 000 chez les artisans et commerçants, 0,9 chez les employés, 3 chez les cadres moyens, 19 chez les instituteurs, 5 chez les industriels et gros commerçants, 11 chez les cadres supérieurs, 22 chez les ingénieurs, 26 chez les membres des professions libérales, 110 chez les enseignants du secondaire et du supérieur -chiffres obtenus en rapportant la population masculine de chaque classe de répondants à la fraction correspondante de la population active); pour les élèves et les étudiants, qui répondent d'autant plus souvent qu'ils sont à un niveau plus élevé de leurs études et qu'ils sont inscrits dans une institution plus élevée (lycée plutôt que CES ou CET, grande école plutôt que faculté) ou qu'ils résident à Paris plutôt qu'en province, la probabilité d'apparition est étroitement liée à l'origine sociale (elle est 2 à 3 fois plus forte pour un fils d'industriel, cadre supérieur ou membre des professions libérales que pour un fils d'ouvrier quand il s'agit d'étudiants et 6 fois plus forte quand il s'agit d'élèves).

On observe exactement les mêmes tendances dans les réponses suscitées par différentes questions posées par des instituts de sondage à propos du système d'enseignement : de façon générale, la part des non-réponses est plus forte chez les femmes que chez les hommes (soit dans une enquête sur la loi d'orientation -IFOP, octobre 1968-, 29,7 % contre 25, 7 %, dans une enquête sur la sélection à l'entrée en faculté -IFOP, septembre 1968-, 16,9 % contre 11,2 %, mais 26 % dans les deux cas pour une question sur le report du latin en 4e -IFOP, septembre 1968); chez les moins instruits que chez les plus instruits (soit respectivement 32 % -primaire- contre 15 % -supérieur-, 19 % contre 6 %, 35 % contre 10 %); chez les Parisiens que chez les provinciaux, la part des répondants croissant aussi à mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie sociale. C'est dire que l'échantillon spontané est la *limite* vers laquelle tend la population des répondants d'une enquête auprès d'un échantillon représentatif ou, si l'on veut, que les réponses obtenues par une enquête auprès d'un échantillon représentatif constituent un échantillon spontané qui n'est pas perçu comme tel et qui est le produit de lois de construction tout à fait semblables dans leur principe à celles qui sont décrites ici.

Du fait que les représentants de chaque catégorie sont d'autant moins représentatifs du groupe dans son ensemble qu'ils appartiennent à une catégorie moins représentée et que le principe du biais est à peu près toujours la relation au système d'enseignement (90,7 % des industriels et gros commerçants ont un diplôme égal ou supérieur au baccalauréat contre 11,3 % seulement dans la population active, de même que 28,7 % des artisans et petits commerçants contre 2,8 % seulement dans la population active)(26),

des supports de publicité où l'enquêté doit inscrire chaque jour pendant un mois, quart d'heure par quart d'heure, les postes de radio écoutés, varie pour une part comme la bonne volonté culturelle qui se manifeste dans le zèle scolaire : il est en effet maximum chez les cadres moyens et les contremaîtres -et secondairement chez les ouvriers qualifiés- dont on sait qu'ils se caractérisent par des taux relativement forts de fréquentation des bibliothèques, de collections, etc.). Il faudrait, pour être complet, s'interroger aussi sur les effets propres de la sélection par le journal, et essayer de déterminer en quoi le fait que l'interrogation ait été adressée par l'intermédiaire du journal habituel et non par exemple par l'intermédiaire de l'établissement où sont inscrits les enfants, d'une association, d'un syndicat ou d'un parti a pu affecter la structure de la population des répondants (qu'il suffise d'indiquer que les abonnés ont par exemple manifesté une tendance à répondre plus forte que les lecteurs occasionnels).

26-Plus une fraction est éloignée du système d'enseigne-

Ce français qui nous tue

J'ai longtemps hésité avant de vous écrire. La raison, mon mauvais français. Et je me suis dit que seules les réponses aux questions ainsi que l'avis de nous tous vous intéressent (...).

Et maintenant, je dirai que notre français est beau. Mais hélas, difficile, compliqué, car si le niveau d'instruction en France est si bas, on le doit surtout à notre français. Ce français qui nous coule, qui nous tue. Tous nos examens, nos concours, ne sont pas réussis à cause de ce français qui barre la route, l'avenir, nos espoirs. C'est toujours les zéros en français qui nous ferment les portes de l'avenir (...).

(Femme de peintre en bâtiment, extrait d'une lettre adressée à l'AEERS en réponse au questionnaire publié dans la presse)

L'Association d'étude pour l'expansion de la recherche scientifique
consulte les Français

OU VA L'ENSEIGNEMENT

7289
28 AOUT 1968

Parents, professeurs, étudiants, lycéens
QU'EN PENSEZ-VOUS ?

Il s'agit
d'urgence,
de faire passer
la notion de
qualité sur
celle de quantité.
Une certaine
compétition, une
sécurité, s'impose
pour porter un
objectif sur
la question.

UNE année s'est écoulée après la grande secousse de mai et juin 1968 qui a ébranlé l'Université ; une année au cours de laquelle d'immenses transformations ont été tentées : dans le supérieur, la loi d'orientation a créé des « unités d'enseignement et de recherche » à la place des anciennes facultés, les a fait se regrouper dans de nouvelles universités bénéficiant d'une certaine autonomie. La réforme prévoyait notamment un enseignement pluridisciplinaire, l'exercice d'un contrôle continu des connaissances, des expériences pédagogiques nouvelles, etc.

Dans le secondaire, la transformation essentielle a résidé dans la création de conseils d'administration chargés de gérer le lycée ; y ont participé parents, enseignants, administrateurs, personnel et élèves. Parmi les autres réformes, l'instauration de foyers socio-culturels, la suppression du latin en sixième, l'allègement des programmes, la création d'un baccalauréat de technicien...

Les tentatives de transformation ont été, on le voit,

nombreuses, mais leur application — gênée par les extrémistes et par le manque de crédit — ne s'est pas toujours effectuée dans les meilleures conditions.

Qu'en est-il aujourd'hui ? Comment établir un véritable bilan de ce qui s'est fait ?

L'Association d'Etude pour l'Expansion de la Recherche Scientifique — organisatrice des colloques de Caen et d'Amiens sur la réforme des universités et la formation des enseignants et dont le président est M. André Lichnerowicz, professeur au Collège de France et membre de l'Institut — a décidé de mener une enquête nationale auprès des Français, par l'intermédiaire des journaux. Il ne s'agit pas là de réaliser un sondage d'opinion, mais de recueillir le maximum de témoignages sur ce que pensent les Français des réformes : y sont-ils favorables, les inquiètent-elles ?

Comment les Français apprécient-ils les changements qui ont eu lieu cette année dans les collèges, les lycées, les facultés ou les grandes écoles ? Et, d'une façon plus générale, que pensent-ils de la situation de

notre enseignement ? C'est une question nationale sur ce sujet capital qui à l'aide bénévole de la presse pour l'Expansion de la Recherche Scientifique.

Nous vous demandons de nous retourner ci-après et de bien vouloir être instituteur, professeur d'élève ou simplement parent. Si vous disposez de quelques minutes, nous vous remercions de mieux contribuer à cette enquête en plus, vos réflexions sur des questions de la question.

L'Association communiquera les résultats. Ensuite, elle publiera les différents points de vue. Envoyez vos réponses à l'Association de la Recherche Scientifique, d'Ulm, Paris (5e).

1. Cette année scolaire a-t-elle été, selon vous, plutôt satisfaisante ou plutôt insatisfaisante ?

Pourquoi ? A cause de

l'insécurité de la politique ou de son manque d'efficacité pour des études et à cause de la destruction et de la désorganisation de la structure de l'Université qui a entraîné une dégradation de la qualité de l'enseignement.

2. Si vous fallait la caractériser brièvement, d'

3. Etes-vous favorable ou défavorable aux nouvelles formes d'examen ?

(contrôle continu du travail de l'année). De multiples

Pourquoi ? L'enseignement est devenu plus complexe et plus exigeant. Les nouvelles formes d'examen sont plus adaptées à la situation actuelle de l'enseignement.

4. La valeur des diplômes décernés cette année vous paraît-elle satisfaisante ?

5. Estimez-vous que la situation scolaire et universitaire sera l'année prochaine meilleure ou pire ?

Pourquoi ?

elles - INCONGRUES - DÉGRADÉES ?

En quoi et pourquoi ?

Pourquoi, dans certains cas, la politique a favorisé les réformes, et dans d'autres, au contraire, les a entravées. Les parents ont été impliqués dans les décisions et ont pu influencer les réformes.

6. Les relations entre les enseignants vous paraissent-elles satisfaisantes ?

7. Les relations entre les enseignants et les élèves vous paraissent-elles satisfaisantes ?

8. La valeur des diplômes décernés cette année vous paraît-elle satisfaisante ?

13. Etes-vous favorable ou défavorable aux nouvelles formes d'examen ?

(contrôle continu du travail de l'année). De multiples

Pourquoi ? L'enseignement est devenu plus complexe et plus exigeant. Les nouvelles formes d'examen sont plus adaptées à la situation actuelle de l'enseignement.

14. La valeur des diplômes décernés cette année vous paraît-elle satisfaisante ?

15. Estimez-vous que la situation scolaire et universitaire sera l'année prochaine meilleure ou pire ?

Pourquoi ?

Extrait d'un questionnaire retourné à l'Association d'étude pour l'expansion de la recherche scientifique ; professeur agrégée de grammaire, Paris.

les différences entre les fractions (qui, à l'intérieur des classes moyennes et de la classe dominante, ont une représentation d'autant plus importante que leur capital culturel est plus important) sont réduites au minimum, c'est-à-dire que le degré d'accord sur les différents problèmes proposés est plus grand que dans la population mère (27). Si les ensei-

gnants sont aussi fortement sur-représentés, c'est qu'ils sont intéressés et légitimés à plusieurs titres. En fait, la hiérarchie des probabilités d'apparition montre que l'effet de la légitimité l'emporte sur l'effet de l'intérêt lié à la seule appartenance : en effet, la probabilité d'apparition des diffé-

ment, plus ceux qui ont répondu représentent la part de la fraction la plus intéressée au système d'enseignement, celle qui est en âge d'avoir des enfants au moment de l'enquête dans l'enseignement secondaire ou supérieur : ainsi 49,7 % des professeurs de l'échantillon spontané ont entre 35 et 54 ans contre 38,9 % dans la population active ; 69,7 % des membres des professions libérales ont entre 35 et 54 ans dans l'échantillon spontané contre 53,5 % dans la population active ; 77,1 % des industriels et gros commerçants contre 50,7 % seulement dans la population active.

27—Les parents d'élèves qui retournaient leurs questionnaires à la Fédération Cornec (et non à l'Association pour l'expansion de la recherche scientifique) se distinguent globalement des autres parents par un niveau social et scolaire plus bas et par un taux de féminisation plus élevé : ce qui donne à penser que la mobilisation préalable au sein d'un

organisme et le surcroît d'autorité que confère cette appartenance tendent à accroître la propension à intervenir politiquement, toutes choses étant égales par ailleurs. (Ainsi s'expliquerait peut-être que, dans le corps enseignant, les répondants spontanés et inorganisés présentent des caractéristiques très différentes des militants « pédagogiques » qui se recrutent plutôt parmi les femmes agrégées et les hommes certifiés. Cf. J.M. Chapoulié et D. Merlié, *Les déterminants sociaux et scolaires des pratiques professionnelles des enseignants du second degré et leurs transformations*, Paris, CSE, 1974, notamment pp. 120-124). Il est remarquable que les parents d'élèves de la Fédération Cornec, sous-sélectionnés sous le rapport du capital social et culturel, aient, bien que plus mobilisés, une propension généralement un peu plus faible à répondre aux différentes questions sauf (notamment) à la question sur l'aide à l'enseignement privé où ils ont un taux de réponses plus élevé.

rentes catégories d'enseignants s'accroît à mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie des institutions (soit de l'ordre de 19 pour 10 000 pour les instituteurs, à 34 pour les professeurs de CET, 60 pour les professeurs de CEG, 199 pour les professeurs de lycée, 224 pour les enseignants du supérieur) et croît aussi selon le grade, à l'intérieur de chaque institution (passant de 58 pour les maîtres rectoraux à 175 pour les certifiés et à 382 pour les agrégés et de 164 pour les assistants du supérieur à 204 pour les maîtres-assistants et 320 pour les professeurs et maîtres de conférences). Si les professeurs agrégés de l'enseignement secondaire, et surtout ceux qui enseignent les disciplines «classiques» (latin, grec, français, histoire, géographie) ont, de toutes les catégories, la propension à répondre la plus forte (les enseignants scientifiques ayant dans le secondaire comme dans le supérieur les probabilités les plus faibles de réponse), c'est que, plus légitimés par exemple que les instituteurs qui ne sont pas moins liés qu'eux au système, ils sont plus liés au système d'enseignement que les professeurs d'enseignement supérieur qui (à l'exception des professeurs des disciplines littéraires les plus traditionnelles, français, latin, grec, histoire, beaucoup plus inclinés à répondre que les professeurs des autres disciplines et des autres facultés) peuvent placer leurs investissements hors de l'institution et pas seulement dans la recherche. C'est peut-être aussi parce qu'ils se sont sentis plus que toutes les autres catégories, *mis en question par la crise* (le questionnaire comportant entre autres une question sur la suppression de l'agrégation, ils pouvaient se sentir très directement concernés) (28).

A la parole autorisée de la compétence statutaire, parole puissante, qui contribue à faire ce qu'elle dit, répond le silence de l'incompétence non moins statutaire qui, vécue comme incapacité technique, fait de la délégation à des spécialistes, cette dépossession reconnue, une nécessité techniquement inéluctable. Si la propension à déléguer à d'autres, reconnus pour leur compétence technique, la responsabilité des affaires politiques varie en raison inverse du capital scolaire possédé, c'est que le titre scolaire est tacitement tenu -par ses détenteurs mais aussi par les autres- pour un titre légitime à exercer l'autorité et que la part de ceux qui se refusent à déléguer à d'autres une compétence sociale qu'ils s'attribuent, croît quand croît le capital culturel qu'ils possèdent (et aussi quand on s'élève dans la hiérarchie sociale) (28 bis).

D'un côté, ceux qui admettent que la politique n'est pas leur affaire et qui, faute de posséder les moyens réels de les exercer, abdiquent les

Si j'étais davantage informée...

C'est-à-dire que je pourrais comprendre certainement mieux, et certaines choses quoi, si j'étais davantage informée. C'est tout. Je serais davantage informée, certainement que ça serait pas la même chose. Parce que je vais pas assez à des réunions et... Y a beaucoup d'autres moyens, vous avez les journaux, vous avez la télé là, «A armes égales» comme on disait. Ben, il faut suivre, c'est toujours pareil, il faut avoir le temps. C'est surtout ça, c'est le temps qui me manque. Ça, j'aurais le temps, j'aimerais beaucoup m'informer de tout ça, et puis être au courant de certaines choses et tout. Mais là, vraiment j'ai pas beaucoup le temps. J'aurais plus de temps, ben là j'm'en occuperais, j'essaierais de savoir certaines choses quoi, de suivre plus. C'est-à-dire qu'en étant plus informé, on peut déjà plus discuter avec certaines personnes. Quand on sait pas grand chose, on reste un peu à l'écart.

(Femme de ménage)

Naturellement, n'importe qui peut faire de la politique, c'est vrai. Mais enfin il faut quand même une certaine éducation pour faire de la politique. Faut d'abord aller à l'école, hein, pour apprendre bien des choses.

(Employée communale)

28—Le fait que les professeurs des disciplines autrefois dominantes dans l'enseignement secondaire, latin, grec, français, histoire, aient une propension particulièrement élevée à répondre (ils ont aussi écrit beaucoup de livres, d'articles après mai 1968) s'explique aussi par le fait que la redéfinition des contenus de la culture légitime et des manières légitimes de les transmettre, tout particulièrement dans l'enseignement secondaire, menace leur existence même en tant que producteurs (ou reproducteurs) de produits qui n'ont pas d'autre marché et de raison d'être que l'enseignement secondaire et les concours de recrutement qui y préparent.

28 bis—Toute interrogation des classes populaires sur la représentation du monde social (par exemple la division en classes) et sur la politique se heurte à la difficulté que suscite ce sentiment non d'indifférence mais d'indignité («Je ne vois pas pourquoi des gens comme vous viennent demander leur avis à des gars comme moi. Tout ça vous le savez mieux que moi»). D'un autre côté, dans l'horreur que suscite chez certains la sociologie entre pour beaucoup le fait qu'elle interroge le premier ou le dernier venu au lieu de donner la parole seulement aux porte-parole autorisés.

Une opinion très personnelle

Les partis ne m'intéressent pas. Je ne veux pas voter pour un parti, je vote pour un candidat. Un candidat sans étiquette serait mieux.

Je n'ai pas de définition exacte pour le socialisme ; c'est un mot trop employé actuellement, qui veut tout dire et qui ne veut rien dire, donc je ne peux pas vous expliquer comment il faut le construire, ou ne pas le construire étant donné que je ne sais plus ce que c'est maintenant. C'est trop galvaudé !

Personnellement, je ne pense pas que je pourrais m'inscrire à un parti. Je serais incapable d'avoir d'emblée les mêmes goûts. Mes origines jansénistes et mon grand-père libraire font que je suis ouvert à tout et que je ne peux pas me motiver pour une idée générale ; c'est-à-dire que j'accepte ce qu'il y a de bien pour moi au sein de plusieurs partis, je ne pense pas qu'il soit possible, étant donné que c'est l'opinion très personnelle qui compte, de trouver un parti qui puisse grouper certains éléments de plusieurs doctrines qui n'ont pas pour moi d'incompatibilité.

(Comptable)

droits formels qui leur sont reconnus ; de l'autre, ceux qui se sentent en droit de prétendre à l'« opinion personnelle » ou même à l'opinion autorisée, agissante, qui est le monopole des compétents : deux représentations opposées mais en fait complémentaires de la division du travail politique qui reproduisent cette division du travail.

La revendication de l'opinion personnelle

Nietzsche raille quelque part le culte scolaire du « tour personnel » et ce ne serait pas une petite entreprise que de décrire complètement l'ensemble des mécanismes institutionnels, et tout particulièrement intellectuels et scolaires, qui contribuent à encourager le culte et la culture de la « personne », cet ensemble de *propriétés personnelles*, exclusives, uniques, originales, comme les « idées personnelles », le « style personnel » et par dessus tout l'« opinion personnelle » et qui, au contraire, tendent à dévaluer, à dénigrer, à condamner tout ce qui est impersonnel (le « on »), commun, collectif, *emprunté*. On pourrait montrer que l'opposition entre le rare, le distingué, le choisi, l'unique, l'exclusif, le différent, l'irremplaçable (« je suis le plus irremplaçable des êtres... »), l'incomparable, l'original, et le commun, le vulgaire, le banal, le quelconque, l'ordinaire, le moyen, l'habituel, le trivial, avec toutes les formes apparentées, comme l'opposition entre le brillant et le terne, le fin et le grossier, le raffiné et le brut (e), l'élevé (ou le relevé) et le bas, est une des dimensions fondamentales (l'autre s'organisant autour de l'opposition entre l'aisé et le pauvre) du lexique de la morale et de l'esthétique bourgeoises. Ceux qui, entendant saisir la contribution que le système d'enseignement peut apporter à l'inculcation d'une vision du monde social, cherchent, comme tant d'études sur le contenu des manuels d'histoire, du côté des interventions idéologiques les plus directes et les plus visibles ou même, comme telle recherche de l'Ecole de Francfort, sur les éléments fondamentaux de l'image de l'histoire (*Geschichtsbild*), du côté de la philosophie élitiste de l'histoire qui est à l'oeuvre dans l'enseignement de cette discipline, laissent peut-être échapper l'essentiel (29) : en fait, l'institution scolaire dans son ensemble, depuis l'organisation strictement individualiste du travail qu'elle impose jusqu'aux schèmes classificatoires qu'elle met en oeuvre

29—L'analyse en question (dont je ne puis retrouver la référence exacte) a le mérite de se situer explicitement au niveau des schèmes de pensée plutôt que des simples contenus : elle montre en effet que, en mettant l'accent sur les sujets dominants (« grands hommes ») ou sur des entités collectives personnalisées, l'histoire scolaire véhicule une philosophie charismatique de l'histoire qui ne fait aucune place aux intérêts sociaux et aux conflits entre groupes antagonistes et qui appelle le jugement moral plutôt que la réflexion critique sur les processus historiques et leurs conditions sociales.

vre dans ses opérations de classement, et qui privilégient toujours l'unique au détriment du commun, en passant par les contenus mêmes qu'elle enseigne et la manière de les enseigner, tend à renforcer l'inclination à l'individualisme ou au personnelisme que les enfants de la petite ou de la grande bourgeoisie apportent dans le système. La littérature «où, comme disait Gide dans son *Journal*, rien ne vaut que ce qui est personnel» et la célébration dont elle fait l'objet dans le champ littéraire et dans le système d'enseignement sont évidemment au centre de ce culte du moi où la philosophie, souvent réduite à une affirmation hautaine de la distinction du penseur (que l'on pense à Heidegger et aux usages sociaux qui en sont faits), chante aussi sa partie. Ignorer le renforcement que la propension adolescente à l'égotisme reçoit en permanence de l'institution, c'est s'interdire de comprendre ce qui fait la spécificité des adolescences bourgeoises. Tout permet d'augurer que la psychanalyse qui, bien qu'elle décrive des mécanismes génériques, autorise et encourage l'immersion dans l'unicité des expériences originaires (à l'opposé de la sociologie qui ne susciterait pas tant de résistances si elle ne réduisait au générique, au commun) entrera dans la variante moderniste de ce culte.

Pour rendre raison plus complètement de la prétention petite-bourgeoise à l'«opinion personnelle», il faudrait prendre en compte non seulement les effets de renforcement exercés par le système scolaire ou des institutions de diffusion comme la radio, la télévision ou la presse à sensation qui contribuent aussi à imposer une vision «personnaliste», voire «intimiste», de la politique, mais aussi les caractéristiques spécifiques des conditions sociales de production de l'habitus dont cette prétention est une dimension : on aperçoit en effet d'emblée comment la revendication du droit à l'«opinion personnelle», la défiance à l'égard de toutes les formes de délégation, surtout en politique, s'inscrivent logiquement dans le système des dispositions propres à des individus dont tout le passé et tout le projet reposent sur le choix du salut individuel, fondé sur les «dons» et les «mérites» *personnels*, sur la rupture des solidarités pesantes, voire le reniement des obligations encombrantes, sur le choix de privilégier systématiquement, dans l'habitat comme dans le travail, dans les loisirs comme dans les pensées, le privé, l'intime (le «chez soi»), contre le public, le collectif, le commun (30). Mais les dispositions naïvement «égoïstes» des petits-bourgeois n'ont rien de commun avec le subtil égotisme de ceux qui ont les moyens d'affirmer l'unicité de leur personne dans toutes leurs pratiques, et d'abord dans leur profession, *activité libérale*, librement choisie et librement conduite, où s'affirme, comme par sa seule vertu, une «personnalité» irréductible au rôle anonyme, quelconque, commun auquel les petits-bourgeois doivent

Un professeur inclassable

-Pouvez-vous vous situer sur l'échelle politique ?
 Ecoutez, c'est encore une question à laquelle je suis incapable de répondre. Je pourrais vous dire que j'ai voté tel ou tel groupe, à telle ou telle période.

-Pouvez-vous vous définir d'une autre manière ?
 Par ces mouvements là ? Ecoutez, où mettez-vous le gaullisme ? C'est à moi de poser une question. Il y a des gaullistes qui se disent de gauche, il y en a qui se disent de droite. Il y en a un qui l'a dit une fois (rires). C'est courageux. Si je regarde d'après mes bulletins de vote, depuis que je suis majeur, il m'est arrivé de voter à droite, il m'est arrivé de voter Mendès-France, il m'est arrivé assez souvent de voter de Gaulle. Alors vous me mettez là où vous voulez. Si on m'obligeait avec le couteau sous la gorge à choisir un parti politique, d'abord je ne choisirais pas. Je trouverais quelque chose pour ne pas en prendre. Non, je ne sais pas, le principe des partis politiques ne me satisfait pas, si vous voulez. Je pense que c'est un mal nécessaire comme beaucoup d'autres choses. Mais je ne me sens pas concerné personnellement. Je peux éliminer un certain nombre de choses, si vous voulez. Par élimination, je ne suis pas communiste. Il y a certainement des aspirations de type gauchiste, ou mendésiste ou gaullisme de gauche, qui à la limite se rejoignent, qui ne me sont pas étrangères. Et d'autre part, contradictoirement, je suis partisan d'un certain ordre. Je considère que dans le désordre on ne peut rien faire. En période normale bien sûr. D'autre part, je ne suis pas un homme de Centre. Quand je considère qu'il faut prendre parti, je prends parti. C'est difficile de répondre à ça, voyez-vous. Donc, si vous voulez, actuellement, je serais un peu gaulliste première manière, le gaullisme de la guerre, que j'ai été autrefois. Ce n'est pas un parti politique. C'est plutôt une certaine philosophie. Ça ne prouve pas que... dans le mouvement gaulliste, je n'approuve pas non plus bien des choses. C'est pour ça que je ne serai jamais inscrit à un parti quelconque.

(Professeur d'Université, Paris)

30 - Il n'est pas rare que les exigences du salut individuel - cours du soir ou docilité envers les supérieurs - entrent pratiquement en conflit avec les exigences du salut collectif - participation aux activités syndicales, etc. - (cf. C. Grignon, *L'art et le métier. Ecole parallèle et petite bourgeoisie, Actes de la recherche en sciences sociales*, 4, août 1976, pp. 21-46).

encore s'identifier («le règlement c'est le règlement») pour exister (31). Et la prudence méfiante qui freine la délégation ou l'enrôlement n'a rien de commun avec la certitude d'être le meilleur porte-parole de pensées et d'opinions sans pareilles (32). Mais c'est assez de rappeler, même sommairement, les conditions sociales de la constitution de la revendication de l'«opinion personnelle» et de la réalisation de cette ambition pour faire voir que, contre la foi naïve dans l'égalité formelle devant la politique, la vision populaire est réaliste qui ne voit pas d'autre choix, pour les plus démunis, que la démission pure et simple, reconnaissance résignée de l'incompétence statutaire, ou la délégation totale, remise de soi sans réserve que désigne magnifiquement la notion théologique de *fides implicita*, confiance tacite, adhésion silencieuse, qui choisit sa parole en choisissant ses porte-parole.

Il suffit donc d'entrevoir la philosophie de l'opinion et de l'action politiques que les différentes classes sociales mettent en oeuvre à l'état pratique pour douter que la théorie de l'opinion que les politologues acceptent, au moins tacitement, soit aussi neutre socialement qu'ils le croient. Faire du choix politique, vote ou réponse à une question politique, un *jugement* purement politique, mettant en oeuvre des principes proprement politiques (et non ceux de l'ethos par exemple) pour répondre à un problème appréhendé comme politique, c'est supposer que les agents possèdent tous au même degré la maîtrise des instruments de production du discours politique, c'est-à-dire des instruments nécessaires pour repérer la question politique comme telle, pour la comprendre et pour y répondre conformément à leurs intérêts politiques et de manière cohérente avec l'ensemble des choix engendrés à partir des principes politiques ajustés à ces intérêts. Le sondage d'opinion qui somme tous les agents, sans distinction, de produire une «opinion personnelle» («selon vous», «à votre avis», «et vous, qu'en pensez-vous?», etc.) ou de choisir

par leurs propres moyens, sans aucune *assistance*, entre plusieurs opinions toutes faites, porte au jour, lorsqu'on sait le lire, le sens véritable de la philosophie libérale de la politique que la plupart des politologues acceptent en pratique (c'est-à-dire par le fait de poser les questions comme ils les posent et d'analyser les réponses comme ils les analysent) (33) ; il fait voir, du même coup, le fondement réel des effets proprement symboliques de méconnaissance et d'imposition de légitimité que produit la démocratie formelle lorsqu'elle reconnaît à tous un droit d'accès égal à l'opinion personnelle, *par une utopie en son temps progressiste*, sans donner à tous les moyens de réaliser ce droit (34). Comme suffiraient à le montrer les variations du taux de non-réponses selon la classe sociale ou le capital scolaire, la propension et l'aptitude à verbaliser les intérêts, les expériences et les opinions, à rechercher la cohérence des opinions et à intégrer l'ensemble des prises de position autour de principes explicites et explicitement politiques, est directement fonction du capital scolaire (et, secondairement, de la structure du capital, croissant comme le poids relatif du capital culturel par rapport au capital économique).

31—Il faudrait évoquer ici toute la littérature produite par les défenseurs de «l'ordre médical» pour défendre l'unicité de l'acte médical, accompli librement par un homme libre (et solitaire), ou les débats universitaires sur les travaux «personnels» et les travaux collectifs.

32—On peut voir dans le fait que les cadres supérieurs sont les plus nombreux à dire qu'en matière d'information politique, ils font surtout confiance aux quotidiens (soit 27 % de même que 24 % des cadres moyens et employés contre 14 % des agriculteurs, 11 % des ouvriers, 8 % des artisans et petits commerçants) ou aux hebdomadaires (soit 19 % contre 7 % des cadres moyens et employés, 6 % des ouvriers, 5 % des artisans et petits commerçants, 4 % des agriculteurs), tandis que les autres se fient davantage à la télévision ou à la radio, une manifestation du souci (qui croît avec le niveau d'instruction) de *se faire une opinion*, comme on dit, en recourant à l'instrument le plus spécifique et le plus légitime, le journal dit d'opinion, que l'on peut choisir en fonction de son opinion (SOFRES, Télévision et politique, mai 1976). Pour faire aboutir leurs revendications, les ouvriers et les employés comptent sur la *grève* plus souvent que toutes les autres catégories ; les cadres supérieurs invoquent avec une fréquence particulière la *démarche* auprès d'un service public, les artisans, les petits commerçants et les cadres moyens, la *manifestation*, mobilisation soudaine qui ne préexiste pas et ne survit pas à son occasion (Enquête CSE).

33—Pour démontrer l'analogie entre le sondage et le vote, il faudrait analyser outre la philosophie implicite (comme on l'a fait ici) de l'interrogation même, la logique des questions et la logique des méthodes d'analyse (et en particulier la logique purement *agrégative* de la statistique). Il est certain que le sondage n'est jamais aussi proche de sa vérité que lorsque, visant à prévoir les résultats d'une consultation électorale, il fait procéder à un simulacre de vote.

34—Une histoire sociale de la notion d'«opinion personnelle» montrerait sans doute comment cette invention du XVIII^e siècle se relie d'une part à la foi *rationaliste* qui est au principe de la démocratie et selon laquelle la faculté de «bien juger», comme disait Descartes, c'est-à-dire de discerner le bien du mal, le vrai du faux par un sentiment intérieur, spontané et immédiat, est une *aptitude universelle d'application universelle* et, d'autre part, à l'idée d'*instruction laïque et obligatoire* qui est supposée nécessaire pour donner à cette aptitude son plein développement, c'est-à-dire pour fonder réellement le jugement universel, le suffrage universel. On verrait ainsi que, construite contre l'Eglise en tant qu'institution prétendant au *monopole* de la production légitime des jugements (à laquelle elle oppose l'idée de tolérance, c'est-à-dire l'affirmation que toutes les opinions, quel qu'en soit le producteur, se valent), l'idée d'«opinion» exprimait avant tout la revendication du droit à la production des opinions pour ces nouveaux *petits producteurs indépendants* que sont les nouveaux «opinion makers», écrivains, journalistes, intellectuels et dont le rôle se développe, parallèlement au développement d'un champ de production spécialisé et d'un marché pour les produits culturels nouveaux, puis de la *presse* et des *partis*, comme instances proprement politiques (par opposition à l'école et à l'église) de production des opinions. Aux présupposés inscrits dans cette genèse qui survivent dans l'inconscient historique, il s'en ajoute un autre, celui qui consiste à opposer, tacitement, liberté d'opinion et liberté d'action et à faire de la politique une question de jugement, biais *intellectualiste* (ou théoréticiste) qui est parfaitement conforme aux intérêts des intellectuels.

Les modes de production de l'opinion

Mais il ne suffit pas de reconnaître les inégalités de compétence statutaire qui contraignent à rappeler les conditions sociales de possibilité du jugement politique ; on masque complètement le problème politique le plus fondamental, c'est-à-dire la question des *modes de production* de la réponse (naïvement reçue comme une « opinion personnelle ») à une question politique en acceptant le postulat intellectueliste que toute réponse à une question politique est le produit d'un acte de jugement et d'un acte de jugement proprement politique. En fait, une réponse à une question que l'application de la définition dominante de la politique porte à classer comme politique (par exemple une question sur les manifestations étudiantes ou sur l'avortement) peut être produite selon trois modes de production très différents (on pourrait parler aussi bien de trois *modes de consommation* de l'opinion politique). Le principe de production de la réponse peut être l'*ethos de classe*, principe générateur non constitué comme tel sous forme d'une axiomatique éthique ou politique qui permet d'engendrer des réponses objectivement cohérentes entre elles et objectivement ajustées aux conditions d'existence ; il peut être aussi un « *parti* » politique systématique (au sens où l'on parle d'un parti artistique), c'est-à-dire un système de principes explicites et spécifiquement politiques, justiciables du contrôle logique et de l'appréhension réflexive, bref une sorte d'axiomatique politique (dans le langage ordinaire, une « ligne » ou « un programme ») qui permet d'engendrer ou de prévoir l'infinité des jugements et des actes politiques inscrits dans l'algorithme, et ceux-là seulement ; il peut être enfin le produit d'un *choix à deux degrés* : choix d'un *parti politique* au sens cette fois d'organisation investie d'une délégation en matière de politique et fournissant une « ligne » politique sur un ensemble de problèmes qu'il contribue à constituer comme politiques et choix des réponses conformes à la « ligne » définie par ce parti ou délégation à ce parti du soin de répondre (c'est le sens de certaines non-réponses) (35).

Ainsi, lorsqu'on les confronte à une question de morale domestique, celle de l'éducation sexuelle, qui tend à se constituer en question politique à travers l'institutionnalisation scolaire, les agriculteurs, les ouvriers, les artisans et les petits commerçants, les employés ou les cadres moyens produisent des réponses qui dépendent étroitement de leur *ethos de classe* et sont à peu près indépendantes de leurs opinions politiques déclarées : les agriculteurs sont par exemple les plus nombreux à juger soit qu'il ne faut pas parler de sexualité aux enfants, soit qu'il ne faut donner d'éducation sexuelle qu'après 15 ans, les employés et les cadres moyens dont on sait qu'ils sont plus soumis à la norme

dominante, celle-là même qui se rappelle à travers la question posée, étant plus nombreux à dire qu'il faut donner cette éducation avant 11 ans ; à l'opposé, pour ces catégories, les variations selon l'appartenance politique restent peu marquées. Au contraire, tout semble indiquer que les réponses des cadres supérieurs et des membres des professions libérales expriment inséparablement un *ethos de classe* qui les incline à un certain laxisme pédagogique et des principes explicitement politiques : 80 % de ceux d'entre eux qui se disent plutôt de gauche pensent qu'il faut donner une éducation sexuelle avant 11 ans contre 50 % de ceux qui se disent proches du centre et 33 % de ceux qui se disent de droite. Où l'on voit que, comme on l'a montré pour la disposition esthétique « pure », qui porte à faire de chaque choix esthétique une manifestation d'un « parti » esthétique, la propension à opérer les choix quotidiens à partir de principes proprement politiques, c'est-à-dire dans la logique du « parti » politique et non de l'intuition éthique, est une dimension d'un *ethos* qui s'exprime aussi dans le rapport au langage, au corps, aux autres et au monde en général.

En fait, les deux derniers modes de production des opinions se distinguent du premier en ce que les principes proprement politiques de production du jugement politique y sont portés au niveau explicite et constitués comme tels, soit par l'institution à laquelle on s'en remet de la production et de la gestion de ces principes (ce sont les « programmes » ou les « plateformes » des partis), soit par l'agent politique isolé qui, propriétaire de ses propres instruments de production des problèmes et des réponses politiques, peut apporter des réponses systématiques et systématiquement politiques à des problèmes apparemment aussi différents que la lutte des travailleurs de Lip, l'éducation sexuelle ou la pollution. Dans ces deux cas, la relation ne s'établit plus directement, par l'intermédiaire du seul inconscient de classe, entre la classe sociale et l'opinion politique : pour comprendre adéquatement les opinions politiques et pour en rendre raison complètement, il faut faire intervenir une instance proprement politique, soit la « ligne » politique ou le « programme » du parti politique ainsi investi, de facto, du monopole de la production des principes de production des opinions politiques, soit l'axiomatique politique qui permet de produire une opinion proprement politique sur tous les problèmes, qu'ils soient ou non constitués politiquement. Il reste que, pour les problèmes qui ne sont pas constitués en « parti » ou constitués par le parti, les agents sont renvoyés à l'*ethos* (par où s'expriment les conditions sociales de production particulières dont cet *ethos* est le produit). Il en est ainsi des agents ordinaires mais aussi des producteurs professionnels, intellectuels, journalistes ou hommes politiques : dans la production du discours (scientifique ou autre) sur le monde social comme dans la définition d'une ligne d'action politique sur ce monde, c'est l'*ethos de classe* qui est chargé de suppléer aux insuffisances de l'axiomatique et de la méthode (ou à la maîtrise insuffisante de ces instruments de pensée et d'action). L'« ouvriérisme » des partis révolutionnaires trouve sans doute sa racine dans cette intuition de la dualité des principes de production d'opinions et d'actions politiques et dans un certain scepticisme, bien fondé, concernant la possibilité de répondre à toutes les interrogations et à tous les défis *pratiques* de l'existence ordinaire à partir des seuls principes de l'axiomatique politique. Rien de plus opposé en tout cas que la systématité consciente et

35—Qu'il suffise d'indiquer que le choix à deux degrés s'observe très couramment dans le domaine du goût où, comme on l'a souvent montré, les consommateurs choisissent une unité de production ou de diffusion (un magasin, un théâtre, une chaîne de radio, etc.) et, à travers ce choix, les produits sélectionnés qu'elle offre, quand ils ne délèguent pas purement et simplement le choix à des mandataires esthétiques comme les décorateurs, les architectes et autres vendeurs de services esthétiques qui jouent en ces matières un rôle assez semblable à celui du parti.

L'histoire d'une prise de conscience

D'abord, premièrement quand je me suis mariée, j'avais pas d'opinions précises, je venais de la Bretagne, hein, je sentais bien qu'y avait des problèmes et puis, ben, je le sentais, mais je pouvais pas les définir. Je me suis mariée avec un communiste, sans m'en rendre compte. Au début, vous savez, quand je voyais l'Humanité-Dimanche, j'arrivais à la maison, j'étais en colère. Vous savez je l'ignorais ce journal, pendant des mois et des mois je l'ai ignoré. Et puis, petit à petit, vous savez, j'ai été amenée à reconnaître, vous savez, qu'il prenait des positions peut-être un petit peu dures, mais qu'en réalité, elles étaient valables. Mon mari était syndicaliste, donc j'avais affaire à un syndicaliste ; et puis j'ai eu, 1,2,3 enfants, puis vous savez, j'ai connu les difficultés de la vie, comme tout le monde les connaît, petit à petit ; j'en ai eu de particulièrement lourds, parce que j'avais une mère à ma charge par-dessus le marché. Mon mari, c'est un ouvrier, bon, ben, vous savez j'ai connu les problèmes des ouvriers. Et puis, j'ai vraiment pris position au moment de la guerre d'Algérie, vous savez, j'ai reconnu quand même qu'y a des choses monstrueuses qui ont été faites, qu'on avait toujours lutté contre. On avait toujours considéré que cette guerre n'était pas valable, et c'est là, vraiment, que j'ai compris la lutte du parti. C'est surtout quand y a eu Charonne, vous savez ? Alors, là, j'ai été complètement écoeurée, parce que vous savez, j'avais retenu mon mari, ce soir là, à la maison, il aurait très bien pu en être. Je l'avais retenu parce qu'il était malade. Et puis, petit à petit, vous savez, je sais pas, je peux pas définir comment que ça m'a gagné. J'ai commencé à apprécier et puis j'ai commencé à me dire en regardant mes enfants grandir, qu'il fallait quand même qu'ils aient un avenir plus potable que le nôtre, et puis c'est petit à petit, comme ça, que je me suis... Et puis alors aussi, vous savez, je voyais les militants, comment qu'ils se donnaient, comme ils passaient toujours à la maison, j'avais des contacts avec eux, j'appréciais quand même. Rien ne les retenait, même pas la fatigue, vous savez, au fond. Et puis, mon mari est syndicaliste, donc gréviste de première heure et tout, et je n'ai jamais été contre ces mouvements là ; j'ai appris à les connaître si vous voulez, en côtoyant...

-A quel moment, vous êtes-vous inscrite au Parti ?

-Ma carte, j'l'ai, depuis 62. J'ai pris ma carte au Parti quand mon mari a été au sana. Il est parti au sana, après avoir contaminé les 3 petits, dont ma fille qui a été échoir en prévent, puis j'ai soigné mes 2 garçons ; j'ai eu une période, très, très difficile à ce moment là, et puis j'ai quand même compris qu'il fallait faire quelque chose. Moi je m'en étais bien tirée, mais enfin que tout le monde ne s'en tirait pas à aussi bon compte. Vous comprenez ? Et c'est là que, petit à petit, vous savez, ça m'a beaucoup changé d'ailleurs ; j'étais 18 mois toute seule, j'ai mené une lutte très très duré, parce que on ne vous épargne rien, ni du côté médical, ni du côté matériel, alors je m'en suis bien tirée, mais

quasi forcée du «parti» politique et la systématisme «en soi» des pratiques ou des jugements engendrés à partir des principes inconscients de l'ethos (avec toutes les dissonances possibles) ; ou encore la conscience minimale et fondamentale à la fois qui est nécessaire pour déléguer à un parti la production des principes de production des opinions politiques et la conscience systématique qui permet de constituer toute situation comme politique et de lui apporter une solution politique engendrée à partir de principes proprement politiques. Si la

Quand ils font vraiment la grève, c'est qu'ils en ont vraiment besoin. Les gens ne font pas la grève histoire de faire la grève.

(Femme de ménage)

conscience politique sans les dispositions est irréaliste et incertaine, les dispositions sans la conscience sont opaques à elles-mêmes et par là toujours vulnérables au détournement opéré à la faveur des fausses reconnaissances (36). C'est l'opposition entre le premier et le second principe, c'est-à-dire entre la production en première personne et la production par procuration, qu'invoquent toujours les défenseurs de l'ordre établi lorsque, en cas de grève par exemple, ils opposent la logique «démocratique» du vote ou du sondage à la logique «centraliste» de

Moi ma politique elle est venue, c'est que j'ai souffert étant gosse, vous comprenez ?

(Employée communale, communiste)

l'expression par le syndicat, pour tenter ainsi de couper la relation organique de délégation et de réduire l'individu à ses seules forces propres, en le renvoyant à l'isoloir, à l'isolement (37). C'est en-

36—Entre tous les intellectuels, Sartre est sans doute celui qui a ressenti de la façon la plus obsessionnelle l'opposition entre l'irréalité abstraite de l'«engagement», toujours vécu comme arbitraire en tant qu'il est le produit d'un choix délibéré, et l'opacité et la compacité d'un choix imposé par les conditions d'existence. Les révolutionnaires, écrit-il, sont toujours sérieux et, identifiant sérieux et «esprit de sérieux», il balance toujours, comme entre l'en soi et le pour soi, entre la nostalgie du sérieux impossible de celui qui n'a pas de raisons sérieuses de se révolter et l'idéal de la liberté qui déréalise le monde en le constituant comme révoltant.

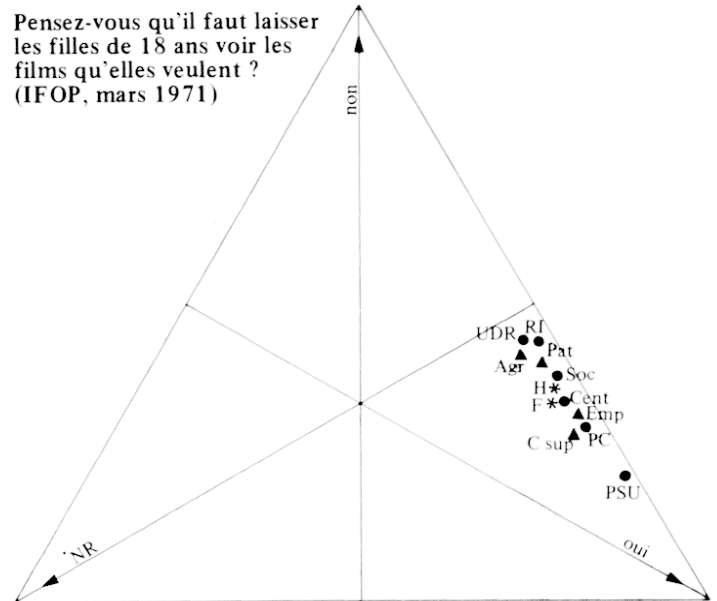
37—C'est exactement ce que fait aussi le sondage d'opinion qui instaure un mode de production des opinions propre à contraindre les plus démunis à produire des opinions *antagonistes à celles que leur prêtent (au double sens) leurs porte-parole attitrés*, mettant ainsi en question la validité du contrat de délégation. Ce n'est donc pas par hasard que la *procuration* (ou l'assistance) qui est la condition de l'accès à l'opinion politique pour ceux qui sont dépossédés des instruments de production de l'«opinion personnelle», est une des cibles plus ou moins savamment masquées de la pensée conservatrice (ou révolutionnaire conservatrice) (Cf. P. Bourdieu, *L'ontologie politique de Martin Heidegger, Actes de la recherche en sciences sociales*, 5-6, nov. 1975, pp. 109-156). Le phantasme bourgeois de l'isoloir est inséparable de la constitution de domaines séparés, auxquels correspondent autant d'agents abstraits, *homo economicus*, *homo politicus* (on sait le débat sur le droit pour les syndicats de «faire de la politique»).

core à l'opposition entre ces deux modes de production de l'opinion que l'on se réfère (sans avoir conscience de cette rencontre) lorsque, en fonction de deux systèmes d'intérêts et de dispositions différents (et par référence à des «clientèles» politiques plus ou moins complètement vouées à l'un ou à l'autre, celle des partis de masse d'un côté et de l'autre, celle des petits partis ou groupes d'avant-garde», dont la quasi-totalité des militants est en mesure de vivre la politique sur le mode du «parti»), on oppose deux conceptions des rapports entre le parti et les masses, celle qui, au nom du «réalisme» le plus souvent, demande un haut degré de délégation au profit de la direction centrale et celle qui, fondée sur l'universalisation inconsciente d'un type particulier de rapport à la politique (rapport propre à des petits propriétaires de leurs instruments de production des opinions politiques qui n'ont aucune raison de déléguer à d'autres le pouvoir de produire des opinions à leur place), invite à l'autogestion de l'opinion politique (38).

Ainsi, les électeurs du PSU, plus souvent intellectuels, manifestent par le haut degré de cohérence de leurs réponses leur aptitude à tout constituer politiquement (selon une disposition analogue à celle de l'esthète, apte à tout constituer esthétiquement) et à fournir un système de réponses explicitement cohérentes, plus nettement intégrées autour de principes politiques explicitement formulables que celles des électeurs du Parti communiste. Plus précisément, le principe selon lequel les électeurs du Parti communiste produisent leurs opinions varie selon le terrain, c'est-à-dire selon qu'ils savent pratiquement et/ou théoriquement, par expérience et/ou par l'apprentissage politique (comme pour tout ce qui concerne les luttes dans le champ des relations de production), «ce qu'il faut penser», ou que, au contraire, ils sont livrés aux dispositions de leur ethos et se vouent ainsi à apparaître comme les gardiens d'un état dépassé de la morale bourgeoise. Au contraire, les électeurs

38 - L'image que l'on se fait ordinairement de la relation entre l'appareil des partis et leur clientèle -notamment l'idéologie de la représentation imparfaite selon laquelle «l'élite politique ne répond pas à la demande de sa base sociale» ou «crée la demande politique qui lui permet de rester au pouvoir»- ignore les formes tout à fait différentes que cette relation peut revêtir selon les partis et selon les catégories de clientèle à l'intérieur d'un même parti et qui dépendent, entre autres choses: des modes de recrutement, de formation et d'avancement des responsables politiques (avec d'un côté par exemple le parti communiste qui doit créer en quelque sorte *ex nihilo* des hommes politiques, par une action de formation totale et quasi totalement assumée par le parti -cf. G. Ansart, *De l'Usine à l'Assemblée nationale*, Paris, Editions Sociales, 1977- et de l'autre les partis conservateurs qui peuvent se contenter d'incorporer des notables occupant une position établie par ailleurs); des caractéristiques sociales de la base (et, en particulier, de son niveau d'éducation générale et des modes de pensée politique qu'elle tend à mettre en oeuvre); des modes d'élaboration du discours politique ou, ce qui revient au même, des modes d'organisation des groupes dans lesquels ce discours s'élabore ou se diffuse, etc. Faute de s'appuyer sur l'analyse de ces processus, le discours sur la question ne peut être autre chose qu'une expression plus ou moins universalisée des attentes spécifiques des intellectuels qui, en tant que producteurs à leur compte de discours, tendent toujours à demander aux instances prétendant au monopole de la production légitime de biens symboliques, comme les églises ou les partis, le droit à l'autogestion de l'opinion (à ce titre le mouvement écologique, qui refuse de se conduire «en propriétaire» des voix de ses électeurs, récusant un des privilèges des appareils, représente l'utopie réalisée du parti intellectuel).

Pensez-vous qu'il faut laisser les filles de 18 ans voir les films qu'elles veulent ? (IFOP, mars 1971)



Comme dans le cas illustré par le triangle, les électeurs du PSU occupent une position tout à fait remarquable toutes les fois qu'il s'agit d'affirmer des principes politiques sur des terrains qui se prêtent à une perception éthique. C'est ainsi par exemple que 53 % d'entre eux désapprouvent le jugement selon lequel «les enseignants ne sont pas assez sévères pour les jeunes» contre 33 % seulement au PC, 28 % chez les socialistes, 22,5 % chez les UDR, 20 % chez les Républicains indépendants. De même, ils sont les plus enclins à désapprouver des jugements tels que «les enseignants en France ont trop de vacances», ou «les enseignants font trop de politique» (IFOP, mars 1970).

je pense aux autres. Puis je pense quand même qu'y a beaucoup de réformes à faire et que, dans le sens de la santé, des vieux, tout ça... Vous savez, ce qui m'a aussi fait prendre conscience, c'est de voir comment les vieux, les infirmes et tout ça étaient délaissés. Parce que j'avais une mère infirme, j'étais constamment obligée de subvenir à ses besoins, quand elle était opérée, on me laissait 50 % de son hospitalisation à charge et j'ai eu l'hospitalisation à payer, comme ça, mon mari ne travaillant pas. Ils m'ont laissé 50 %, c'est-à-dire 70 000 francs, mais, mon mari étant arrêté depuis 18 mois... Alors, ce sont tous ces problèmes là qui m'ont amenée, vous savez, à réfléchir et à me demander comment font certains pour s'en sortir, moi j'ai beaucoup de volonté, mais tout le monde n'en a pas.

-Vous avez senti le besoin de vous...

-Je ne milite pas beaucoup, parce que je ne peux pas, je n'ai jamais voulu délaissier mes enfants, parce que du fait qu'ils sont très nerveux, enfin, j'ai considéré que mon plus grand travail c'était quand même d'éduquer et puis d'élever mes enfants, je ne les ai jamais laissés seuls. Mais en fait, c'est mon mari qui milite le plus, moi, je ne milite pas beaucoup pour la bonne raison que je ne peux pas laisser mes enfants seuls. C'est lui qui est toujours parti, moi je reste là. Mais en fait, je participe quand même indirectement à tous les mouvements. Puis je vous dis, c'est la lutte quotidienne qui m'a amenée à ça. D'abord j'étais orpheline aussi, et je vous dis comme ma mère était infirme, elle était obligée d'accepter tous les travaux, et sans être

rémunérée par-dessus le marché. Quand on était jeune, mon père s'étant suicidé, elle avait pas d'allocations familiales ni rien, ce qui n'a pas empêché que mes frères sont dans l'enseignement et tout, elle nous a mené à l'école le maximum de ce qu'elle a pu, même c'est d'une manière inhumaine. Et je considère, voyez, la vie c'est pas ça. Et qu'il faut améliorer ces conditions inacceptables ; parce que vous savez, ma mère est morte à 67 ans, elle pesait 30 kg, faut voir. C'est une vie trop, trop rude, moi je trouve, voyez, on s'occupe pas suffisamment du côté social en France et puis que de ce point de vue là, y a beaucoup de choses à faire. Faut pas oublier qu'il y a des vieux qui n'ont pas de quoi vivre, qui crèvent de faim, qui se suicident pour ne pas être à charge de leurs enfants. C'est quand même une chose inhumaine, vous savez. C'est vrai, moi j'ai encore 75 000 F à payer pour ma mère et y aura un an au mois d'avril qu'elle est morte. Fallu que je paye tout après elle. Vous savez, c'est pas un héritage que j'ai fait.

-Vous avez choisi le Parti parce que...

-Parce que c'est de ce côté là qu'on trouve le plus d'éléments positifs. Regardez les vieux à Bagneux, comment qu'ils sont heureux. Enfin, heureux, c'est peut-être beaucoup dire, mais enfin, on les aide. Regardez, moi j'ai pas de problème, moi j'ai mes gosses, en colonies, ils vont en colonie à Pâques, aux grandes vacances, et même à Noël quelquefois, ben je paie selon ma feuille de salaire, y a des possibilités, les enfants sont quand même heureux ; ils ont tout, il ont des stades, ils ont le gymnase, ils ont la piscine, ils ont tout, ils peuvent évoluer, pour, pour une somme minime. Vous comprenez, c'est ça.

-Vous pensez que sur le plan social, le Parti...

-Et il faudrait que ce soit fait sur le plan national. Il faudrait, oui, ça, j'en suis convaincue, faudrait que ce soit fait sur le plan national. Mais avant qu'on aura fait comprendre ça à beaucoup de monde, vous savez, la misère, y en a encore ; mais elle est ignorée de la plupart des gens.

(couturière, femme de tourneur, 42 ans, communiste).

du PSU se distinguent de tous les autres par le degré auquel ils se montrent capables d'affirmer les principes de production proprement politiques jusque sur les terrains où les autres ont le plus tendance à «régresser» vers les principes de l'ethos -ce qui se comprend mieux si l'on se souvient que la propension à appliquer à toute chose des principes explicitement politiques est une dimension d'un ethos et que l'appartenance au parti («le parti des gens intelligents» comme disait un jour un de ses membres) ne peut avoir aucune influence spécifique puisqu'elle est elle-même l'effet d'un «parti».

La *fides implicita* est évidemment un «choix» de l'ethos qui s'attache moins aux paroles et aux «idées» qu'elles véhiculent qu'aux hommes qui les portent ou, mieux, aux nuances de l'hexis corporelle, du rapport au langage, des manières et du maintien, où se révèlent les dispositions profondes de l'habitus. L'intuition des habitus qui oriente toutes les interactions quotidiennes est aussi au principe de nombre de ces affinités qui, vécues et exprimées dans le langage de la sympathie ou de l'antipathie, jouent un rôle déterminant dans les relations entre les agents dépourvus d'instruments de production politique et leurs porte-parole. Faute de disposer toujours de moyens de contrôler la cohérence interne du discours, faute de pouvoir rapporter ce discours à une expérience propre souvent trop éloignée de l'abstraction dans laquelle le langage politique l'exprime, les plus démunis trouvent dans le déchiffrement des signes imperceptibles par où se révèle l'ethos une manière de contrôler le discours et même une information par soi seule suffisante, indépendamment du discours : parmi tous les prodiges attribués à la télévision, le moins remarqué et sans nul doute le plus déterminant réside dans le fait qu'elle offre une base infiniment plus étendue que le journal, la radio ou même le meeting à cette critique pratique, fondée sur l'attention aux contradictions entre les propos et l'habitus de celui qui les tient. Ainsi, le succès (relatif) qu'a obtenu Jacques Duclos au premier tour des élections présidentielles de 1969 tient sans doute pour une part au fait que son hexis corporelle, mélange de bonhomie populaire et de sérieux, voire de rigorisme petit-bourgeois, et aussi sa prononciation et tout son rapport au langage -aussi importants, dans ces situations, que le contenu informatif, au titre de repères de la *sincérité*, condition de la *fides*- exprimaient parfaitement sur le terrain de l'ethos l'aire sociale de la «clientèle» que le Parti communiste espérait atteindre (39). Tout jugement politique, y compris ceux qui se

39-- Lorsque Lipset conclut à l'absence dans une population d'étudiants de toute relation entre la profession des parents et la position politique des enfants, imputant toutes les différences constatées à des facteurs tels que le type d'université et de discipline, c'est d'abord qu'il oublie que, comme on l'a montré ailleurs, les différences de position universitaire à un moment donné sont la retraduction scolaire de différences d'origine sociale et cela même au niveau des aspirations puisque l'orientation vers une discipline exprime les ambitions qui sont accessibles aux individus d'une certaine origine sociale pour un niveau déterminé de réussite scolaire : c'est sans doute aussi que faute de s'être donné par une interrogation adéquate des indicateurs de la modalité de la pratique et des jugements politiques, il s'est condamné à mettre dans la même classe des prises de position qui, seraient-elles identiques dans leur contenu politique, peuvent exprimer des dispositions radicalement opposées,

veulent les plus éclairés, comporte une part inévitable de *fides implicita* qui tient à la logique même du choix politique comme choix de *porte-parole* et de *fondés de pouvoir*, comme choix d'idées, d'opinions, de projets, de programmes, de plans, *incarner dans les hommes* et dépendant dans leur réalité et leur crédibilité de la réalité et de la crédibilité de ces hommes. L'incertitude sur l'objet même du jugement, un homme ou des idées, est inscrite dans la logique même de la politique qui, sous quelque régime que ce soit, fait que le soin de formuler des opinions et de les imposer est nécessairement confié à des hommes en sorte que ces *fondés de pouvoir* peuvent toujours être choisis soit pour leur *programme* (objectif), au sens de catalogue de jugements déjà formulés et de mesures à prendre déjà annoncées et rendues publiques (dans la logique du *serment*), soit pour leur «personnalité», c'est-à-dire leur *habitus* comme *programme* (au sens de l'informatique) *incorporé*, comme principe générateur d'un ensemble de jugements et d'actions (les «mesures politiques») qui ne sont explicitement formulées, au moment du «choix», ni par le candidat ni par l'électeur (40). Il n'est pas de «choix» politique qui ne prenne en compte, inséparablement, la personnalité du garant et ce qu'il garantit. Si la *fides implicita* se voit davantage dans le cas de la relation entre les classes populaires et leurs partis, c'est que tout, dans une intention politique née de l'explicitation, se situe dans l'ordre de l'explicite : les partisans du changement sont, par définition, obligés de produire au grand jour, sous la forme d'un programme objectif, leurs intentions hérétiques, en rupture avec la doxa comme adhésion ordinaire à l'ordre ordinaire

comme le sérieux petit-bourgeois et le dilettantisme bourgeois (cf. S.M. Lipset, *Students and Politics in Comparative Perspective*, *Daedalus*, winter 1968, pp. 1-20 : constatant l'existence d'une relation entre les opinions politiques et la discipline, Lipset va jusqu'à affirmer que «les opinions politiques des étudiants influencent le choix de leur carrière future» -p. 14- sans voir que c'est le même système de dispositions qui s'exprime dans le choix de la discipline et dans les dispositions politiques ; et pour une critique fondée sur l'analyse d'une enquête sur les pratiques et les opinions politiques des étudiants français, voir aussi Y. Delsaut, Les opinions politiques dans le système des attitudes : les étudiants en lettres et la politique, *Revue française de sociologie*, XI, 1, janv-mars 1970, pp. 3-33).

40-Le délégué, fondé de pouvoir et porte-parole, est à la fois celui qui exprime les opinions déjà exprimées de ses mandants (il est, comme on dit, «tenu» par un programme, sorte de contrat de délégation explicite) ; mais il est aussi celui qui, agissant selon le programme incorporé plus que selon le programme objectif -et/ou selon les intérêts spécifiques associés à sa position dans le champ de production idéologique-, exprime les opinions non encore formulées, implicites et potentielles et qui, par là, les fait exister ; il peut même user du monopole de la parole que lui donne son statut de porte-parole reconnu pour prêter à ses mandants, par une usurpation incontrôlable, donc légitime, des paroles et des actions dans lesquelles ils ne se reconnaissent pas (et qui peuvent être, selon les cas, celles d'une avant-garde ou d'une arrière-garde du groupe dans son ensemble). Bref, le fait que le délégué soit le garant du programme non seulement comme *opus operatum*, ensemble de propositions déjà formulées, mais aussi comme *modus operandi*, ensemble de principes générateurs de propositions non encore constituées («la ligne»), est sans doute ce qui fait que, pour reprendre une formule de Durkheim, tout n'est jamais contractuel dans le contrat de délégation politique.

L'intuition de la personne

-Qu'est-ce que vous prenez en compte dans le choix d'un député ?

-En premier d'abord le parti. Ensuite non pas l'honnêteté, mais la manière de se bagarrer. Je préfère personnellement le gars qui sera un tantinet brutal, quitte à avoir des résultats peut-être moins bons que celui qui sera plus doux. Moi je préfère plus le gars qui mâche pas ses mots. Comme actuellement par exemple, mettons à la tête du parti, ben je préfère Jacques Duclos que Georges Marchais. Parce que j'estime que Jacques Duclos, quand il a envie de dire c'qu'il a envie, hé bien il prend pas de gants. Georges Marchais non plus, mais c'est un peu plus nuancé, un peu plus gant de velours.

(Ouvrier, communiste)

Les Radicaux, ils sont, enfin ils étaient surtout avant, maintenant je sais pas comment ils sont, bien que Servan-Schreiber tâche de les rajeunir, mais enfin c'était toujours un parti de vieilles badernes, avec beaucoup de Francs-maçons je crois, et pas tellement avec des opinions arrêtées. C'est pas un parti très très franc je trouve. (Secrétaire)

La remise de soi

J'ai confiance en eux, j'ai toujours eu confiance, ils ont toujours fait ce qu'ils ont dit, c'est pourquoi j'ai toujours voté pour eux.

(Employée communale, communiste)

Dans l'ensemble, moi je fais toujours tout de bon coeur, surtout pour le parti. Voilà. J'ai toujours fait ce qu'il me dit. Je vous dis, y a certaines choses qui m'ont pas plu, je le dis : moi ça me plait pas. Enfin, dans l'ensemble, moi je trouve qu'y a pas de problème, je trouve très bien ce qu'ils font.

(Femme de ménage, communiste)

Je suis d'abord les conseils de mon parti. J'en prends acte et j'arrive à voter selon les directives déjà demandées.

(Menuisier, communiste)

Beaucoup de personnes vont voter, parce qu'on doit aller voter. Tandis que moi non. Pour moi personnellement c'est pas mon cas. Moi je vais voter parce que je suis sûre de ce que je vote. Moi je fais partie d'un parti et je vote pour mes idées à moi.

(Dactylo, communiste)

J'estime que moi personnellement j'ai confiance, et qu'au Comité central, quand ils discutent de la candidature de tel ou tel, hé bien, ils ont des arguments que moi je n'ai pas. Un tel ou un tel pour moi me semblerait très bon, même peut-être meilleur à mon sens personnel que le candidat officiel, mais y a certains détails que j'ignore et qui n'est pas ignoré en haut lieu. Donc eux, s'ils ont choisi celui-là plutôt qu'un autre, c'est qu'y a une raison valable.

(Serrurier, communiste)

qui, allant de soi, va sans dire, obligés aussi d'en appeler à une adhésion consciente et expresse, c'est-à-dire au sens vrai, *hérétique* ; au contraire, les partisans de l'ordre établi, qui n'ont d'autre intention que de reconduire l'ordre établi, peuvent faire l'économie de ce travail d'explicitation et se contenter de présenter, sous la forme de leur personne, de sa distinction, de son élégance, de sa culture, et aussi de ses *propriétés* (titres de noblesse, titres scolaires, etc.) les garanties d'un programme incorporé de conservation (41).

Dépossession et détournement de sens

Cette ambiguïté essentielle du choix politique n'est qu'une des raisons qui fait qu'il n'est pas d'agent, s'agirait-il des virtuoses de la conscience politique, qui n'ait recours, dans la pratique, et cela d'autant plus que *la situation à laquelle il a à répondre est moins constituée politiquement*, à des modes de production différents (42). Les deux modes de

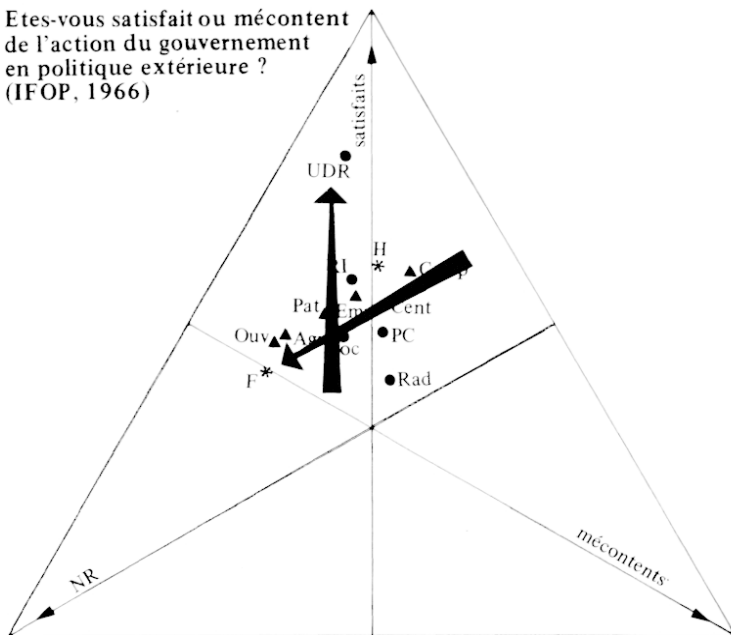
41—Etant plus contraints à l'explicitation, les partis du changement sont par là même plus exposés à la contradiction entre le programme qu'énonce le porte-parole et le programme implicite que trahit son habitus. Cela d'autant plus que ceux qui, en raison des conditions (tacites) de la compétence sociale et technique (et en particulier l'instruction), détiennent *en fait* le monopole de la production (intellectuels) ou même de la reproduction (permanents) du programme explicite sont le produit de conditions sociales de production (perceptibles dans les signes visibles de leur habitus) qui ont toutes chances d'être différentes de celles dans lesquelles sont produits leurs mandants.

42—Les membres des professions intellectuelles (enseignants, chercheurs, artistes) se disent plus souvent que les membres de toutes les autres classes ou fractions de classes, «partisans d'actions révolutionnaires», hostiles à l'«autoritarisme», en faveur de «la solidarité de classe internationale», pensent plus souvent que «la crise de mai 1968 a été profitable à l'intérêt général de la population», ou déclarent aussi souvent que les ouvriers que «les piquets de grève sont justifiés», que «le Front populaire a été une bonne expérience», qu'ils préfèrent le «socialisme» au «libéralisme», que «les choses iraient mieux si l'Etat était propriétaire de toutes les industries importantes». Mais leurs réponses trahissent parfois un ethos discordant avec leur discours : c'est ainsi qu'ils disent plus souvent que les ouvriers que leur «confiance dans les syndicats» a diminué depuis mai 68 ou que la caractéristique la plus importante d'un individu c'est sa personnalité (les ouvriers citant plus souvent la classe) ou encore que «le progrès économique a profité à la majorité» (les ouvriers pensant plutôt qu'il n'a profité qu'à une minorité). (Cette analyse s'appuie sur les résultats présentés par Mattéi Dogan à la Table Ronde de l'Association française de sciences politiques sur «les ouvriers et la politique en Europe occidentale»- d'une enquête menée après 1968 auprès d'un échantillon de 3 288 hommes dont 176 représentants des professions intellectuelles). Il se pourrait que la tendance à la surcohérence politique qui porte les intellectuels à cette sorte d'esthétisme politique consistant à appliquer à tous les problèmes la disposition propre à les constituer comme politiques et à rechercher la cohérence parfaite de toutes les prises de position dans toutes les dimensions de la vie, leur soit imposée par la discordance fondamentale qui, surtout quand ils sont originaires des fractions dominantes de la classe dominante, s'établit en eux, du fait que, à la différence de ce qui s'observe chez les membres des fractions dominantes, ces membres d'une fraction dominée de la classe dominante n'ont pas toujours spontanément l'ethos de leur discours.

production proprement politiques, la procuration ou la production autonome, sont d'autant plus fréquents, toutes choses égales d'ailleurs, que le problème posé est plus clairement reconnu comme politique. Ils sont aussi d'autant plus fréquents, à propos des problèmes politiquement constitués, que la conscience politique -aux deux sens du terme- est plus élevée : autrement dit, ils dépendent de l'ensemble des facteurs (sexe, niveau d'instruction, classe sociale, etc.) qui commandent la propension à répondre aux questions les plus spécifiquement politiques (par opposition à la propension à s'abstenir) (43). Cela signifie que la relation entre la classe sociale et les opinions politiques varie selon la classe sociale, c'est-à-dire selon le mode de production de l'opinion le plus fréquent dans cette classe : la probabilité de produire une réponse proprement politique à une question constituée politiquement, que ce soit une opinion «personnelle» ou une opinion par procuration croît à mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie sociale (et dans la hiérarchie des revenus et des titres scolaires). Ainsi, à propos d'un problème typiquement politique, comme la politique extérieure, où l'opinion sera politique ou ne sera pas, on observe une forte corrélation avec la classe sociale (et aussi, bien sûr, avec le sexe et le niveau d'instruction) en ce qui concerne la capacité d'accès à l'«opinion» et une corrélation très étroite avec l'appartenance politique déclarée lorsqu'il s'agit de l'orientation proprement politique des opinions affirmées (soit pour les non réponses, agriculteurs, 37,7 %, ouvriers, 38,6 %, petits patrons, 30,9 %, employés et cadres moyens, 25,0 %, cadres supérieurs et professions libérales, 16,1 % ; et pour ceux qui sont satisfaits de la politique du gouvernement, Parti communiste, 48,7 %, socialistes, 47,7 %, Parti radical, 41,2 %, centristes, 52,3 %, Républicains indépendants, 56,8 %, UDR, 76,3 % -IFOP, 1966). C'est ce qui apparaît très nettement sur le diagramme où, comme c'est le cas dans la plupart des questions de politique étrangère, les différentes classes et fractions de classes se distribuent selon l'axe des non-réponses tandis que les préférences pour les différents partis se distribuent selon l'axe des degrés de satisfaction.

43—Le pouvoir de constituer politiquement n'importe quel problème croît très fortement en fonction du capital scolaire : la part de ceux qui *reconnaissent* comme politiques la totalité ou la quasi-totalité des problèmes proposés, très faible chez les non-diplômés, croît régulièrement avec le niveau d'instruction, pour atteindre les deux tiers chez les bacheliers et les licenciés. (Sans doute parce qu'il s'agissait de «problèmes» les écarts selon le niveau d'instruction sont ici plus forts qu'en ce qui concerne l'aptitude à identifier comme politiques différents types d'actions). Comme on pouvait s'y attendre, les écarts qui séparent les différents sujets selon le capital scolaire sont d'autant plus élevés qu'il s'agit de «problèmes» qui sont *apparus depuis relativement peu de temps* dans les débats politiques ou qui ne se posent pas hors du champ de production idéologique comme la suppression du latin dans l'enseignement secondaire, la libération de la femme, la protection de la nature, l'éducation sexuelle. Mais on note aussi des variations non négligeables de la capacité à repérer comme politiques des problèmes tels que le chômage, la participation dans l'entreprise, l'augmentation des salaires dans les entreprises, le prix de la viande (Enquête CSE).

Etes-vous satisfait ou mécontent
de l'action du gouvernement
en politique extérieure ?
(IFOP, 1966)



Il suit de la distribution inégale des instruments de production de l'«opinion personnelle» entre les classes que la probabilité d'accéder à l'*opinion personnelle bien fondée*, c'est-à-dire à l'explicitation adéquate des intérêts propres (ce que l'on appelle communément «prise de conscience») et à l'action politique véritable (par opposition à la simple explosion, toujours plus ou moins aveugle à elle-même, comme la jacquerie ou l'émeute), c'est-à-dire véritablement et consciemment conforme à ces intérêts, est d'autant plus faible que l'on occupe une position plus défavorisée dans les rapports de production et, du même coup, dans les rapports de production de l'«opinion personnelle» comme opinion produite dans l'isolement, sans emprunter ni «copier», par un producteur réduit à ses seules forces de production (tout ce que réalise et symbolise l'*isoloir*). En d'autres termes, les agents, réduits à l'état d'individus isolés, sont exposés, et cela d'autant plus qu'ils sont plus démunis économiquement et culturellement, à l'*effet d'allodoxia* qui conduit l'acheteur d'opinions (comme l'acheteur de n'importe quelle autre espèce de bien) à prendre une opinion pour une autre, à reconnaître son «opinion personnelle» dans une opinion toute faite qui n'est pas la sienne, comme, dans la rue, on prend une personne pour une autre (44) ou à l'*effet de détournement du sens de la réponse* qui, plus systématique et plus caché, résulte presque automatiquement du décalage entre la capacité de produire une réponse minimale (oui ou non) et la capacité de produire la question correspondante ou, à tout le moins, de reconnaître (au double sens) dans la question posée la signification proprement politique qu'elle revêt pour ceux qui la produisent et la posent (c'est-à-dire dans le champ de production des problématiques proprement politiques). C'est dire que le taux de non-réponses

n'est pas une mesure exacte de la dépossession politique et que les plus démunis peuvent être encore dépossédés du sens de leur réponse, soit qu'ils répondent à une question qui ne se posait pas à eux jusque là, qu'ils ne se posaient pas (c'est l'*effet d'imposition de problématique*), s'exposant ainsi particulièrement à l'allodoxia, soit qu'ils répondent en fait à une question qui n'est pas celle qu'on leur a posée et qu'ils ont dû en quelque sorte produire avec leur appareil propre de production pour pouvoir répondre en mettant en oeuvre un mode de production de la réponse qui n'est pas celui qu'elle exige à la fois officiellement et réellement, s'exposant ainsi à l'effet de détournement (45).

Pour faire voir l'effet d'imposition et l'effet d'allodoxia qui en résulte- il suffira d'un exemple, une question sur l'influence exercée par les «affaires» en politique où l'on voit, en passant, deux *procédés rhétoriques* qui sont très souvent employés -en toute inconscience- dans les sondages et par où s'exerce l'effet d'imposition, soit d'abord

44—Sur l'effet d'allodoxia dans l'ordre esthétique, voir en particulier P. Bourdieu, Le marché des biens symboliques, *L'année sociologique*, 22, 1973, pp. 49-126.

45—Un des problèmes les plus difficiles que pose toute analyse statistique de réponses à un questionnaire est de savoir à quels problèmes les gens ont répondu, comment ils ont défini le problème (et cela, sans autre recours que l'ensemble même des réponses et le postulat de leur systématique). Mais en politique, la difficulté redouble du fait que les coups de force symboliques consistent essentiellement dans la transformation de la définition du problème (sur ce point, voir R.H. Turner and L.M. Killian, *Collective Behavior*, Englewood Cliffs (N.J.), Prentice Hall, 1957, pp. 226-228). L'effet de détournement peut consister dans le seul fait de retraduire dans le langage de la science politique, au moment de la production des entrées du codage, les formulations des enquêtes, à travers lesquelles s'exprime le problème auquel ils ont réellement répondu, le travail qu'ils ont dû faire subir à la question pour se l'approprier et le mode de production employé pour y répondre. Ainsi, dans telle enquête sur les pratiques économiques, on pourra ranger dans la même classe des expressions de la même pratique tout à fait différentes dans leur vocabulaire (par exemple, «rationaliser les choix budgétaires» et «éviter le gaspillage»), faisant ainsi disparaître, avec le vocabulaire, où se situe la différence essentielle, les différences statistiques entre les classes.

l'imposition de présupposés, ici «dans tous les pays», clause anodine par où se glisse toute la philosophie conservatrice de l'histoire, celle du toujours et partout ainsi, et ensuite l'effet de fausse symétrie qui permet de faire exister une réponse hautement improbable, voire quasi absurde, sous apparence de donner des chances égales à toutes les réponses (à quoi il faudrait sans doute ajouter l'effet de neutralisation et d'euphémisation, propre à décourager toute expression «peu décente» de l'indignation ou de la révolte) (46).

«Dans tous les pays, les affaires exercent une certaine influence sur la vie politique. A votre avis, cette influence est-elle, en France, trop grande, juste comme il faut, pas assez grande ?»

	trop grande	juste comme il faut	pas assez grande	sans opinion
agriculteurs	28	13	3	56
ouvriers, personnel de service	34	19	14	33
petits commerçants, artisans	39	23	7	31
cadres moyens, employés	44	25	11	20
cadres supérieurs, prof. libér., industriels, gros commerçants	55	21	8	16

(SOFRES, *La politique et l'argent*, novembre 1971)

On voit ainsi que la part de ceux qui jugent trop grande l'influence des «affaires» croît à mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie sociale (et, tout permet de le supposer, bien qu'on ne dispose pas des données, dans la hiérarchie selon le capital scolaire), c'est-à-dire en *raison inverse*, très exactement, de la part de ceux qui s'abstiennent de répondre. Et l'on voit ainsi 34 % des ouvriers seulement «juger» trop importante l'influence des «affaires» tandis que 52 % se réfugient dans l'abstention ou la position neutre («juste comme il faut»), une part non négligeable (14 %) allant jusqu'à «juger» cette influence trop faible.

La retraduction, souvent génératrice de contre-sens ou de malentendus, que les enquêtés les plus démunis doivent opérer pour pouvoir s'approprier tant soit peu, tant bien que mal, une question longue et complexe, portant sur un problème typiquement «politique», quasi «politologique», se voit bien dans tel autre cas où les enquêtés les plus démunis de compétence politique n'ont d'autre choix que de s'abstenir, ce qu'ils font le plus souvent, ou de répondre en fonction de l'image qu'ils se font de Mitterrand (47).

46—Cette question n'est d'ailleurs là elle-même que pour «faire passer», comme on dit, en l'euphémisant par un autre effet de symétrie, une autre question qui fait bien partie celle-là de la problématique dominante et qui porte sur l'action des syndicats («Et l'influence des syndicats, à votre avis, est-elle trop grande, juste comme il faut, pas assez grande»).

47—On notera ici encore l'effet d'euphémisation et de neutralisation qui s'exerce à travers des traits stylistiques aussi imperceptibles que le M. devant Mitterrand, ou l'usage d'un verbe aussi noble et scolaire que «préconiser» (l'expression de «socialisme du possible» qui est l'enjeu de l'interrogation appartenant elle-même au registre de la haute politique et renvoyant à la logique du champ de production).

«M. Mitterrand préconise une nouvelle forme de socialisme, le 'socialisme du possible' : c'est-à-dire des réformes qui tiendraient compte de la situation de la France dans le Marché commun et de la concurrence internationale. Pensez-vous que cette nouvelle forme de socialisme soit applicable ?»

	oui	non	O.S.
homme	37	35	28
femme	24	24	52
agriculteurs	16	33	51
ouvriers	32	30	38
artisans, petit commerçants	26	31	43
employés, cadres moyens	37	31	32
prof. libérales, cadres supérieurs	40	32	28
Parti communiste	45	34	21
Gauche non communiste	48	22	30
UDR	19	37	44
Centre démocrate (Lecanuet)	29	35	36
Centre PDM (Duhamel)	31	28	41
Républicains indépendants	20	42	38
nuls et abstentions	18	19	63

(SOFRES, *Le socialisme du possible*, juin 1971)

La preuve est faite, il semble, que, *dans la situation d'enquête*, les agents les moins compétents sont à peu près complètement à la merci des effets d'imposition qui résultent tous, en dernière analyse, du fait qu'ils doivent choisir entre des réponses qui ne prennent leur sens que par référence à une *problématique politique* (au sens d'univers de *prises de position* correspondant à des positions antagonistes dans le champ de luttes entre des agents et des institutions en concurrence pour le monopole de la production et de l'imposition de la représentation légitime du monde social et de l'action légitime sur ce monde). Il n'existe aucun autre moyen de s'approprier complètement cette problématique que de participer réellement à sa *production*, d'occuper une position qui compte, c'est-à-dire avec laquelle les autres doivent compter ou, mieux, une position dont la seule existence modifie les autres positions, obligeant leurs occupants à repenser leurs prises de position (il suffit de penser aux effets structuraux déterminés par l'apparition du gauchisme comme idéeforce dans le champ de production idéologique). Les «problèmes» politiques (comme tous les problèmes, philosophiques, religieux, etc.) existent toujours dans et par la relation entre deux ou plusieurs groupes antagonistes. C'est dire que, faute de pouvoir participer activement au jeu proprement politique qui est *de facto* réservé aux *professionnels à plein temps* (hommes politiques, permanents des appareils -mot adéquat en ce cas- de partis, journalistes politiques, idéologues professionnels), les *profanes* n'auraient quelques chances de reconnaître, dans l'univers des opinions toutes faites, celles qui leur conviennent, qui leur «vont», que si les produits offerts portaient toujours la *marque de fabrique*, le label qui est à la fois un repère et une garantie. En désignant, *inséparablement*, une position dans le champ des prises de position et une position dans le champ de production idéologique, le label qu'est la *référence politique* à une autorité (à une encyclique du pape, à une décision du comité central d'un parti, à un auteur canonique, etc.)

permet au profane de «s'y retrouver», de retrouver *la position à prendre* soit sur la base de la délégation qu'il accorde explicitement ou tacitement aux occupants d'une position déterminée dans le champ de production idéologique, soit grâce à sa maîtrise pratique des homologues entre le champ politique (c'est-à-dire le champ des luttes de classes ordinaires ou extraordinaires, larvées ou ouvertes, individuelles ou collectives, spontanées ou organisées, etc.) dans lequel il sait pratiquement se situer et s'orienter, et le champ de production idéologique qui en reproduit la structure selon sa logique propre (48).

Tous les agents ne possèdent pas au même degré le système de classement incorporé qui est nécessaire pour repérer immédiatement la vraie *valeur* d'une prise de position, c'est-à-dire sa position dans le système des prises de position et des agents qui les produisent ; il s'ensuit qu'on ne serait en droit de traiter toutes les déviations que les agents opèrent par rapport à l'«opinion» produite et proposée par l'autorité politique qu'ils reconnaissent explicitement, parti, syndicat ou église (c'est le cas, par exemple, lorsque les électeurs communistes déclarent que les syndicats sont trop politisés) comme des *divergences électives*, donc, comme des démentis de la représentativité des porte-parole délégués, qu'à condition d'assortir toutes les opinions proposées à l'examen, au risque de heurter la foi «libérale» dans l'«opinion personnelle», de l'indication de l'autorité qui l'autorise et la recommande. Les intuitions de l'habitus de classe ne sont pas infaillibles. Ceux qui prennent le risque d'affirmer leur compétence statutaire (les hommes essentiellement) sans posséder les instruments d'expression et de pensée nécessaires pour porter leur expérience du monde social et les intuitions pratiques de leur habitus au niveau du discours se font, en quelque sorte, les complices de la mystification dont ils sont victimes.

S'il est vrai que le discours politique systématique ne se rencontre qu'exceptionnellement chez l'ouvrier pris à l'état isolé, comme dans l'enquête d'opinion, il n'est pas vrai que son expérience politique, même à l'état isolé, puisse être décrite comme une table rase disponible pour toutes les «influences» : l'action de manipulation ne peut s'exercer que dans certaines limites parce qu'on peut résister à l'argumentation sans être capable d'argumenter la résistance et, moins encore, de formuler systématiquement les principes de cette résistance (49) ; en outre, les dispositions qui cons-

48—Ici encore l'analogie avec le marché des oeuvres d'art s'impose : que serait le «goût» comme système de classement incorporé s'il était soudain privé de tous les repères, de tous les classements objectivés, et en particulier de tous les indices de la position dans le champ de production que sont les lieux d'exposition ou de publication, etc. (cf. P. Bourdieu, La production de la croyance : contribution à une économie des biens symboliques, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 13, fév. 1977, pp. 3-43) et qui permettent de repérer ce que Flaubert appelait l'«opinion chic».

49—Le langage populaire dispose aussi de ses moyens propres, qui ne sont pas ceux de l'analyse, mais en trouvent parfois l'équivalent dans une formule ou une image, telle celle-ci, dirigée contre la politique de participation des travailleurs aux profits de l'entreprise : «Tu me prêtes ta montre et je te donne l'heure». (La critique politique retrouve parfois, lorsqu'elle ne se laisse pas neutraliser par

L'effet de label

C'est surtout au moment des élections là, quand ils passent à la télévision, là d'accord, on peut vraiment s'informer, et puis vraiment savoir le parti et tout. Mais autrement, entre deux... C'est-à-dire qu'y en a quand même qui s'expriment bien, tout ça, on arrive quand même. Mais quand même, quand avant il explique à quel parti il est et tout ça, alors là on fait davantage attention.

(Femme de ménage)

Ordre ou désordre ?

-Pourquoi pensez-vous que les grosses entreprises privées doivent être nationalisées ?

-Ben, parce que je pense que les plus grandes ressources reviendront à l'Etat plutôt qu'à des particuliers, qui eux sont déjà très gourmands (...). Ça serait un bienfait pour toute la nation, pour toute la classe ouvrière.

-Etes-vous d'accord ou pas d'accord avec l'opinion : il faut lutter contre le communisme ?

-C'est le seul parti qui défend la classe ouvrière, y en pas d'autre.

-Vous pouvez me développer un petit peu, pourquoi vous n'êtes pas d'accord avec ceux qui disent qu'il faut lutter contre le communisme.

-C'est-à-dire que moi, il y a très longtemps que je suis de ce côté là, voyez-vous ! D'abord je vais vous raconter une histoire : la première fois que j'ai commencé à lire l'Humanité, je me cachais, j'avais honte puisque tout le monde tapait tellement sur le communisme, c'est ce qui m'a poussé à acheter ce journal, et comme mes parents, mon beau père, lisaient Le Figaro et autres, j'allais chez eux, je me cachais. Et un beau jour je l'ai fait voir à mon beau-père, et il a commencé à comprendre aussi ; mais on n'y va pas tout seul au départ, c'est très difficile. Quand on est entraîné par des camarades qui vous causent, qui disent : viens donc avec moi, ça va. Moi j'y suis allé tout seul ; et j'avais honte de le lire, je le cachais (...) Entre 20 et 25 ans, je n'avais pas beaucoup de politique mais j'avais déjà un petit penchant vers où je suis arrivé ; c'était l'époque où, 20 et 25 ans, où on était heureux, on gagnait not'vie, on avait pas de télé, on n'avait pas ceci, cela, mais on se contentait. Et à partir de 25 ans c'est là que j'ai commencé à avoir des doutes, et c'est même là que j'ai commencé à acheter l'Humanité et que je le lisais en cachette. Et depuis j'ai jamais changé.

-Etes-vous d'accord ou non avec cette opinion : il est dommage que la France ait perdu toutes ses colonies ?

-C'est-à-dire que... évidemment, elle avait besoin de ses colonies, mais tous les peuples maintenant ont le droit et le besoin de se diriger eux-mêmes. Alors je crois qu'il faut arriver, nous comme l'Angleterre, à céder peu à peu toutes nos colonies, tout en les aidant, bien sûr, pour les aider à se développer, et faire après par la suite des peuples libres.

-Il y a des gens qui disent : «il faut s'efforcer de construire le socialisme». Etes-vous d'accord ou pas d'accord avec cette opinion ?

-Ah, je suis entièrement d'accord, puisque d'ailleurs c'est le communisme qui le premier a... c'est lui qui a créé le socialisme... c'est pas ceux qui disent qu'ils sont socialistes, ils sont pas socialistes. Ils sont pas au stade où les communistes prévoient le socialisme ; c'est eux qui sont sur la bonne voie.

-Mais comment les communistes prévoient le socialisme, vous pouvez... ?

-Ben, par petits intervalles, il arrivera... je sais pas comment vous dire, m'expliquer, j'ai pas beaucoup été à l'école. C'est pas du jour au lendemain qu'il arrivera à créer le socialisme, il faudra qu'il fasse

tituent l'habitus de classe enferment la virtualité de la prise de conscience politique et orientent en tout cas la pratique, en deçà du discours, même quand elles sont contredites par les prises de position explicites. La prise de conscience n'est pas le surgissement pur d'un acte originaire mais la découverte progressive de ce qu'enferme, à l'état pratique, l'habitus de classe, l'appropriation de soi-même par soi-même, la reprise en mains par l'explicitation cohérente dans un langage adéquat de tout ce qui, inconscient et incontrôlé, est exposé au détournement de sens et à la mystification (50).

L'effet de détournement s'exerce de manière à peu près inévitable toutes les fois que la question appelle deux lectures différentes et peut être ramenée du plan proprement politique où la situent les professionnels qui la produisent et qui en commenteront ou en analyseront les résultats, au plan de l'expérience ordinaire, à laquelle s'appliquent directement les schèmes inconscients de l'ethos. C'est le cas, bien sûr, lorsque telle ou telle question, déjà constituée politiquement pour tel ou tel groupe politique, donc pour l'ensemble du champ de production idéologique, ne l'est pas pour ceux qui, éloignés de la logique de la production de la problématique par leur incompétence statutaire, l'appréhendent comme une question de l'expérience «pratique» appelant une réponse pratique, c'est-à-dire éthique. On sait que, aussi longtemps que l'on reste dans l'ordre de la morale domestique, la propension au libéralisme ou au laxisme tend à croître à mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie sociale (ce qui semble autoriser les thèses bien connues sur l'«autoritarisme» des classes populaires) et cela, sans doute, par l'intermédiaire de l'élévation du niveau d'instruction (51). Mais cette relation tend à s'inverser dès que l'ordre social, et non le seul ordre moral, est en question (52).

les contraintes de la bienséance «politologique»- la logique du discours populaire -par exemple avec la formule «bonnet blanc, blanc bonnet»).

50-C'est dire que, sous ce rapport, les relations entre dominants et dominés sont loin d'être symétriques : tandis que les classes dominées doivent avoir une conscience politique pour avoir une politique, la méconnaissance de leurs intérêts les vouant à laisser jouer un système dont toute la logique joue contre leurs intérêts, les dominants peuvent se contenter de laisser faire et ils peuvent, jusqu'à un certain point, faire l'économie de la conscience (il arrive qu'ils agissent conformément à leurs intérêts lors même qu'ils semblent les compromettre). De là le fait que les partis conservateurs, au moins en France, n'ont pas à proprement parler de militants et qu'ils ont pour politique, comme ceux qui les soutiennent, l'apolitisme.

51-Pour un exposé classique de ces thèses, voir S.M. Lipset, *Democracy and Working-Class Authoritarianism*, *American Sociological Review*, XXIV, 4, août 1959, pp. 482-501.

52-On trouve de semblables chassés-croisés entre les prises de position des cadres supérieurs et des ouvriers à propos de problèmes plus proprement politiques : c'est ainsi que les cadres supérieurs peuvent même paraître plus «libéraux» à l'égard des travailleurs étrangers que les ouvriers, plus directement touchés par la concurrence de ces travailleurs : ils disent beaucoup plus souvent qu'eux que «la France fait un effort insuffisant pour permettre aux travailleurs étrangers de se loger» (67 % contre 48 %), «pour leur donner une formation» (52 % contre 36 %) ou «pour les accueillir avec hospitalité» (45 % contre 33 %). Mais leur «libéralisme» est moins marqué lorsqu'on envisage des mesures capables d'avoir des conséquences pour eux-mêmes : 41 % des cadres supérieurs et membres des professions libérales estiment que «la France fait un effort insuffisant pour donner des

Pour aller au-delà du constat que, «progressistes» sur certains terrains, les ouvriers peuvent, sur d'autres terrains, et en particulier, pour tout ce qui concerne la morale domestique, paraître attachés à des modèles «anciens», voire «archaïques», il faudrait déterminer -en procédant là encore, à des analyses concrètes- comment les conditions de travail et, plus, précisément, les *disciplines* -en particulier temporelles-, imposées par l'entreprise tendent, par elles seules, et en dehors même de toute inculcation idéologique (53), à imposer des dispositions profondes, dans tous les domaines de la pratique et, notamment, de l'existence familiale. Il faudrait analyser, plus précisément l'univers des médiations pratiques à travers lesquelles l'attachement à un *monde ordonné* et, d'abord, à un monde domestique ordonné, c'est-à-dire *subordonné à l'ordre imposé par l'univers de travail* (54), s'impose aux ouvriers de l'industrie, comment, en un mot, l'ordre de l'usine -ordre temporel, ordre moral, ordre social- s'étend jusque dans la sphère de la vie dite «privée» et, plus profondément, dans les schèmes de pensée et d'expression qui permettent de le penser et de l'exprimer et qui s'appliquent souvent, on l'a vu, au-delà de cette sphère. Il faudrait se demander si cet flot de sécurité, d'autonomie, de stabilité, n'est pas à la fois selon la conjoncture ou, plus précisément, selon l'intensité des luttes entre les classes, le lieu des défenses ultimes, avec, par exemple toutes les traditions de luttes ou tout ce qui constitue le *point d'honneur de classe* (et dont fait partie, par exemple, un certain culte de la virilité) et le point de moindre résistance (à la fois symbolisé et incarné par la femme, statutairement «dépolitisée» et préposée à la consommation) par où s'introduisent, jusqu'au plus intime des pratiques et au plus profond des inconscients, les forces de domination (55).

salaires convenables» aux travailleurs étrangers contre 43 % des ouvriers et 51 % des employés et des cadres moyens ; 48 % jugent que «la France devrait diminuer ou supprimer son aide aux pays sous-développés» contre 31 % des ouvriers et 35 % des employés et cadres moyens (SOFRES, *La France, l'Algérie et le Tiers-Monde*, février 1971).

53—Il va de soi en effet que l'«éducation politique» ne se réduit pas, comme le veulent la quasi-totalité de ceux qui s'intéressent à cet objet, à la transmission consciente (ou même inconsciente) des représentations les plus directement liées à la sphère de la «politique» au sens ordinaire du terme et qu'il serait à peu près aussi absurde de réduire les conditions de la production des dispositions qui sont au principe des jugements et des pratiques politiques à la socialisation proprement politique (ou, pire, à son aspect institutionnalisé, l'instruction civique) que de réduire les conditions sociales de production du goût -qui est aussi une disposition politique- à la formation proprement artistique.

54—On pourra lire, sur ce point, l'article de Danielle Bleitrach et Alain Chenu (*La Pensée*, 193, mai-juin 1977, pp. 3-30) qui montrent bien par exemple comment l'attachement (subjectif et objectif) à la division traditionnelle du travail entre les sexes et, plus précisément, la présence de la femme au foyer, la subordination de son emploi du temps et de son activité à celle du mari, sont imposés par les conditions de travail.

55—Ce qui contraint à apercevoir les effets proprement politiques de l'imposition de la nouvelle morale dominante à laquelle contribuent, en toute bonne foi, tant de prosélytes convaincus qu'on ne peut mieux faire le bonheur du peuple qu'en le façonnant à son image.

ses preuves, qu'il fasse du bien, qu'il aide la classe ouvrière, qui elle comprendra peu à peu qu'elle est là sa bonne voie.

-Le maintien de l'ordre à tout prix, êtes-vous d'accord ou non avec cette opinion ?

-L'ordre, le gouvernement c'est son devoir ; je ne veux pas dire avec des brutalités quelque fois qui ont dépassé leurs moyens et autres choses, mais le gouvernement doit être maître du maintien de l'ordre.

-Mais vous pensez qu'il doit le maintenir à tout prix, c'est-à-dire dans n'importe quelle condition ?

-Ben oui ; la loi qui défend de tuer, de se servir d'un fusil sur la voie publique, c'est tout à fait essentiel. Il faut de l'ordre, comment voulez-vous, si un pays n'a pas d'ordre.

-Et, êtes-vous d'accord ou pas d'accord avec l'opinion suivante : «Les masses populaires doivent s'emparer du pouvoir par une révolution» ?

-Ben, c'est-à-dire que c'est pas forcé qu'elle s'empare du pouvoir par une révolution, peut très bien y arriver démocratiquement. Seulement, vu les circonstances et vu ce qui se passe, la classe ouvrière sera peut-être obligée de prendre des moyens plus violents ; puisqu'elle ne peut pas y arriver par voie de vote, ou amitiés, si vous allez par là.

-Et vous pensez que de toute façon il faudra un jour ou l'autre...

-Ah, il faudra y arriver. On évite d'y arriver par la violence déjà, on cherche des moyens, je vous dis, ça doit s'appeler démocratique, mais on ne peut pas, on a des bâtons dans les roues ; regardez le gouvernement, regardez Pompidou qui est élu Président avec 37 % des voix, c'est un scandale, il a jamais été élu président de la République.

-Donc vous pensez que de toute façon, il faudra une révolution ?

-On essaie d'éviter de faire de la casse comme ça, mais, si on est obligé, faudra quand même y passer.

-Êtes-vous d'accord ou pas d'accord avec cette opinion : «C'est par une série de réformes qu'on arrivera à réaliser la justice sociale» ?

-Ça n'est pas lié à la révolution qu'on vient de parler, je ne crois pas. C'est justement que, si cette révolution arrivait et qu'on prenne le pouvoir, c'est là qu'on ferait des réformes, mais avant, c'est difficile, je crois qu'il faut commencer par là. Faudrait commencer par là. (...) On a tellement tenté de choses, déjà ; vous savez moi, depuis 1933 que je suis toute l'évolution là, on en a fait des choses ; en 36 on avait fait de belles choses. On avait commencé à faire des réformes. Mais ils nous ont repris le dessus depuis. Ils nous ont repris à peu près, pas tout, mais ils nous ont repris pas mal de choses qu'on avait acquises. Parce que là en 36, la révolution était proche. C'est pour ça qu'ils nous ont lâché quelque chose, ils ont eu peur, voyez-vous ! Mais on étaient bien groupés, ils nous ont empêchés d'aller plus loin. Vous vous souvenez de 36 ? pas beaucoup, hein. Alors là, c'était une grève hein, boulanger, pharmacien, tout était fermé hein. Ça a duré quatre jours d'ailleurs. Le 5e jour, comme le gouvernement voulait rien entendre, il s'est dit bon, ils vont la fermer. Alors c'est Renault qui a commencé. Renault il a dit, mais on n'a pas besoin

des patrons pour travailler. Ils ont rallumé les feux, ils ont fait marcher l'usine, alors là, ils sont arrivés tous. «Ça c'est à nous, ça c'est à nous». C'est là qu'on a commencé à causer. (...) C'est-à-dire qu'on avait formé le front populaire. Alors là, y avait communistes, socialistes, radicaux, y avait Léon Blum, Maurice Thorez, et tout quoi, qui étaient au gouvernement. Ils étaient tous, Léon Blum était Président de la République, alors, c'était presque une petite révolution qui démarrait quoi. Et y a pas eu un blessé, ni rien du tout ; tout s'est passé dans le calme. Alors petit à petit, ils ont dit, bon, vous aurez des congés payés, bon on va augmenter le salaire, alors, là c'est là que Thorez avait dit, les socialistes voulaient continuer, voulaient aller plus loin, mais on était pas mûrs pour prendre des fusils. C'est là que Maurice Thorez a dit, on lui a reproché longtemps : «Il faut savoir arrêter une grève. Parce que là, ça allait tourner à une petite révolution, que personne était prêt pour le faire (...). Ah ! on avait rien ! on avait pas d'armes, on avait rien du tout. Et puis la classe ouvrière était pas mordue pour se battre, voyez. Y avait encore, comment on peut dire, y avait encore trop de bien-être dans la classe ouvrière, parce que c'est réellement quand ils meurent de faim qu'ils arrivent à faire quelque chose de beaucoup mieux. Toutes les révolutions ça part de là (Il désigne son ventre). Et y a une autre chose aussi que j'ai reproché aux femmes dans toutes ces luttes que nous avons faites, évidemment, y avait les enfants qui n'avaient rien à manger à la maison quand le père faisait huit ou quinze jours de grève, c'est la femme qui disait à son mari : «Tu vas aller travailler, y a pas de sous». Alors, la guerre à la maison, l'homme il recommençait à travailler alors que sa grève n'était pas terminée. Les femmes ont fait beaucoup de mal à ce moment là. Et puis c'était avant 36, qu'on n'avait pas d'allocations familiales, on n'avait rien du tout, y avait rien à la maison ; alors c'était la bagarre à la maison, voyez-vous ? Alors le mari, pour avoir la paix, eh ben il recommençait à travailler et souvent, il avait pas eu gain de cause. Souvent, souvent. Je vous raconte tout ça... Quand la guerre de 45 a été terminée, les patriotes ils étaient décidés pour continuer, pour faire la révolution ; tous ceux qui avaient lutté dans les bois, tous les maquisards, ils étaient décidés. A ce moment là, on voulait faire revenir Thorez qui était en Russie. Moi j'ai toujours dit aux copains : de toute façon, Thorez on l'aura. De Gaulle il a fait la proposition : laissez vos armes, je vous donnerai Thorez. Là on a fait une grosse erreur, le peuple était tellement monté, les gars qui s'étaient vu tuer leurs camarades dans les camps et partout, ils étaient prêts à se battre. Il aurait fallu aller plus loin, aller jusqu'à la chambre des députés, tâcher de faire un front populaire, fomenté quelque chose, de toute façon on aurait eu Thorez après ; et là ç'a été une erreur du parti communiste. Désarmer tous les gars pour avoir un homme. Bien sûr, c'était un homme, Thorez. Mais enfin, voyez Thorez parti, y en a un autre. Nul n'est irremplaçable. Parce que les gars qui s'étaient battus pendant deux ou trois ans, qui avaient souffert, qui avaient vu tous leurs camarades se faire

Ces indications devraient au moins suffire à montrer la naïveté de ceux qui veulent trancher le problème du «changement social» en assignant à la «novation» ou à l'«innovation» un *lieu* dans l'espace social, au plus haut pour les uns, au plus bas pour les autres, toujours ailleurs, dans tous les groupes «nouveaux», «marginaux», «exclus», pour tous ceux dont le premier souci est d'introduire à tout prix la «novation» dans le discours (56). Mais, sans espérer en finir avec ce topique, on voudrait indiquer seulement que, en caractérisant globalement une classe comme «conservatrice» ou «novatrice» (sans d'ailleurs préciser sous quel rapport), on fait disparaître l'essentiel, c'est-à-dire le champ de luttes comme système de relations objectives dans lequel les positions et les prises de position se définissent *relationnellement* et qui domine encore les luttes visant à le transformer : c'est seulement par référence à l'espace de jeu qui les définit et qu'elles visent à maintenir ou à redéfinir, en tant que tel, plus ou moins complètement, et non par rapport à je ne sais quel étalon éthique, nécessairement situé socialement, que l'on peut comprendre les stratégies individuelles ou collectives, spontanées ou organisées, visant à conserver, à transformer, à transformer pour conserver ou même à conserver pour transformer.

Ordre moral et ordre politique

La dualité des principes de production du discours se trahit sans cesse, dans le discours même des militants ou des plus politisés des ouvriers, à travers les changements de ton et de style qui s'observent d'un domaine à l'autre et même à travers la tension permanente, au sein du même discours, entre les deux modes d'expression : d'un côté, les formules toutes faites, petits blocs insécables de pensée et de parole préfabriquées, qui donnent aux propos leur couleur d'universalité conceptuelle mais aussi leur air de leçon apprise et cette sorte d'irréalité si caractéristique des dissertations (un cheminot peut parler de «couches défavorisées» comme un adolescent peut disserter sur «la jeunesse d'aujourd'hui»), les mots du lexique politique le plus savant («mandants», «réévaluation des salaires», etc.) qui sont là pour marquer, parfois au prix de malapropismes («c'est contraire à l'intérêt de la masse salariale»), l'intention de «politisation» et aussi le souci de montrer, surtout lorsque l'entretien se

Comment qu'ils ont appelé ça les patrons ? L'an I de l'âge ouvrier, un truc comme ça, enfin on devait être vachement heureux...

(Ouvrier du bâtiment)

56—On trouvera un exposé ancien, mais classique, de ce problème in S. Graham, *Class and Conservatism in the Adoption of Innovations*, *Human Relations*, Vol. IX, 1, 1956, pp. 91-100.

déroule en présence de témoins, qu'on est capable de faire face à une épreuve quasi scolaire et de défendre à la fois un attribut statutaire de l'homme et un point d'honneur de classe, bref, qu'on ne s'en laisse pas compter, qu'on « a de la défense » et qu'« ils peuvent y venir, avec leur baratin, tous ces politiciens » ; de l'autre, séparées par de brusques ruptures de ton, les références les plus concrètes à l'expérience immédiate dans sa singularité indépassable, qui confère sa réalité, sa plénitude, son authenticité, au discours en même temps qu'elle tend à lui interdire l'universalisation, condition de la mobilisation (57).

Visibles dans le langage parlé, ces effets sont plus marqués encore dans le langage écrit. C'est ainsi que parmi les ouvriers qui ont répondu à l'enquête de l'AEERS et qui, très fortement sursélectionnés, se distinguent de leur classe par un ensemble de différences (ils sont plus diplômés, leurs enfants fréquentent davantage les lycées, les institutions privées ou l'enseignement supérieur, ils sont plus souvent parisiens et lisent plus souvent des journaux parisiens), on voit tel mécanicien discourir à la première personne du pluriel sur « la mission de la France face au monde », tel mineur s'exclamer, « Pauvre France, tout le monde s'en fout », tel monotypiste, exposer dans un discours particulièrement exemplaire de l'effort pour reproduire tant bien que mal la hauteur, l'emphase et l'enflure du discours politique officiel sa vision d'un système d'enseignement capable d'assurer « l'avènement d'un mieux-être général ». Mais, hormis ces tentatives de généralisation qui témoignent d'une certaine familiarité avec le discours syndical et politique sur le système d'enseignement, réduit le plus souvent à des mots clés ou des mots d'ordre (« réformette », « leurre », « résorption du chômage » -ajusteur-, « intégration des forces vives du pays », « concertation », « gestion incontrôlée », « couches défavorisées », -cheminot-), les réponses sont extrêmement particularisées : tout se passe comme si les répondants saisissaient cette occasion de formuler quelque grief personnel et sans rapport immédiat avec les questions posées. Il arrive aussi que la réponse ne soit qu'une façon de « faire savoir en haut lieu, ce qui se passe » et en particulier le manque de conscience des enseignants : tel agriculteur répond *exactement* la même phrase à toutes les questions, « les enseignants ne font pas leur devoir, ils ne pensent qu'aux vacances », tel autre revient toujours, dans ses commentaires, au gaspillage d'heures de travail, telle autre enfin (une sténodactylo dont le mari est carrossier), qui laisse sans réponse la moitié des questions, répond à chacune des autres, « on n'a plus de conscience professionnelle, on ne parle que de loisirs ».

C'est sans doute pour une part parce qu'elle se heurte continuellement à ces *effets d'interférence* et à la tendance à l'auto-exclusion qui est imposée par la dépossession et le sentiment de l'impuissance que l'action de formation par laquelle les organisations politiques ou syndicales s'efforcent d'inculquer aux plus démunis politiquement la volonté d'avoir une opinion et de leur fournir les moyens de la produire doit elle-même osciller continuellement entre le formalisme des formules générales

tuer, hé ben, ils étaient capables encore de se faire tuer à ce moment-là pour aller plus loin. On a fait une grosse, grosse faute. Je l'avais même écrit à Jacques Duclos, il m'a pas répondu bien sûr. Pour arriver à prendre le pouvoir on est obligé d'arriver à une révolution. Lénine nous a indiqué en 1924 qu'il était impossible d'imposer les communistes dans un gouvernement capitaliste. On peut pas se développer tant que le gouvernement est capitaliste. Donc il faut pour arriver à développer le communisme et arriver au socialisme, il faut prendre le pouvoir. Et en ce moment on est trop démocratique, aussi ; on cède sur bien des choses, on n'a pas la violence qu'y avait y a quelques années. Violence, je veux pas dire tout casser, mais, on est mou dans les grèves, on hésite à prendre une décision. Et je vous dis, je crois que c'est parce que la classe ouvrière n'est pas assez malheureuse.

(Menuisier, 67 ans, communiste)

Un langage emprunté.

Messieurs,
L'innovation qu'est la présente forme de contact est bénéfique pour tous, il faudrait essayer de développer ces derniers, l'esprit d'équipe doit être de plus en plus recherché.

La théorie doit maintenant céder la place à plus de technique, les méthodes audio-visuelles favorisées au maximum, des visites d'entreprise sont souhaitables, la politisation à condition qu'elle s'aiguille vers un englobement suffisamment large pour que la stabilité prenne nettement l'avantage.

La formation des adultes et surtout le perfectionnement devient indispensable, les formations de base ne peuvent plus suffire, le contrôle des connaissances et le savoir pratique devraient pouvoir permettre une progression sociale.

A l'exclusion de toutes tendances, le progrès doit être recherché, une reconversion importante de la façon d'orienter vers les métiers est à faire, l'insurrection et l'intelligence sont deux choses différentes, le dirigeant ou le chef intègre peut être trouvé tout jeune, un esprit organisateur est vite découvert. (...)

(Monotypiste, extrait d'une lettre adressée à l'AEERS, en réponse au questionnaire publié dans la presse)

57- Pour rendre complètement compte des formes particulières que peut revêtir ce discours en tout opposé à l'homogénéité des produits « purs » de l'ethos ou de l'axiomatique politique, il faudrait décrire (à la façon de Bachelard décrivant des « profils épistémologiques ») les « profils politiques » que dessinent des discours ou des pratiques engendrés selon des principes différents, en des situations différentes, c'est-à-dire sur des terrains où les effets de l'inculcation politique ou du contrôle proprement politique s'exercent très inégalement.

C'est toujours la personnalité (1).

Le sympathisant, si on veut, ben y avait certaines questions qui se posaient et qui ne recevaient pas de réponse. De même que le gars, le militant si on veut, il se posait la même question, mais avec d'autres militants ils discutaient sur des données vraiment solides et ils arrivaient à avoir la position juste. Alors que le sympathisant, lui, il pouvait pas l'avoir parce qu'il jouait à cercle fermé. Alors il avait beau retourner le problème dans tous les sens, ben il en arrivait toujours au même point de dire : c'est toujours la personnalité. Alors que si il supprimait la personnalité, qu'il prenait juste les faits, ben il en arriverait au même point que le parti était arrivé, de dire : mais ça c'est pas valable. Et c'est ça qui manque beaucoup dans les sympathisants, et je pourrais même presque dire que bien souvent y en a beaucoup, c'est ça qui les empêche de rentrer au parti, parce qu'ils sont pas d'accord sur telle ou telle décision sans avoir eu les explications voulues. Alors que si ils les avaient eues, ben ils diraient : oui, mais au fait j'suis tout à fait d'accord, qu'est-ce que je fous encore dehors ?

(Ouvrier chez Renault, communiste)

1—Ce texte, par son obscurité même, a pour vertu de rappeler qu'une interrogation sur la politique, qui veut être autre chose qu'une enquête d'opinion, suppose que l'on sache entrer dans une autre pensée et un autre langage politiques.

La politique, moi je crois que c'est une lutte. Et pour ça, faut être beaucoup. Faut la masse.

(Femme de ménage, communiste)

sur le monde économique et social et les références directes à l'expérience immédiate -sans pouvoir jamais procéder à l'analyse impossible pour le producteur autant sans doute que pour le récepteur, qui rapporterait vraiment le cas particulier à ses fondements ultimes dans l'économie politique (58) : si l'attention à la situation concrète est indispensable pour donner crédit, le dépassement du cas particulier qui enferme dans la particularité, donc *isole*, ne s'impose pas moins puisqu'il est la condition de la mobilisation collective autour de *problèmes communs*. Cette dialectique du général et du particulier est au coeur de la politique et notamment de l'entreprise de *politisation*, avec la nécessité pour les uns, qui ont partie liée avec l'ordre établi, d'universaliser leurs intérêts particuliers et pour les autres, d'appréhender dans son uni-

La grève, elle est obligée d'être politique. Parce que vraiment, une grève tout simplement revendicative, financière, y en a très peu. Parce que automatiquement, par exemple mon patron, pour nous donner satisfaction, faut vraiment que ça soye minime. Dès que c'est un p'tit peu plus gros, ben, il faut qu'il en réfère à son syndicat de patrons. Puis en remontant les escaliers, ben on en arrive au gouvernement. (Ouvrier)

versalité la particularité de leur condition. Or, dans la pratique politique, dont les sondages, par la diversité des domaines de l'existence qu'ils touchent, restituent la diversité, on passe insensiblement des questions particulières et privées, toutes celles par exemple qui concernent la morale domestique (par exemple l'éducation des enfants, la sexualité, l'autorité dans la famille, la division du travail entre les sexes, etc.) et qui peuvent déjà être des enjeux de luttes politiques pour certaines avant-gardes, à des questions qui, bien qu'elles concernent encore l'éducation ou la sexualité, se situent à un niveau plus général et plus abstrait, puisqu'elles engagent l'institution scolaire, mais aussi plus éloigné de l'expérience pratique, comme les questions sur les méthodes pédagogiques, le recrutement, la formation ou la rémunération des professeurs, l'introduction de l'éducation sexuelle ou de la politique dans les lycées, les manifestations étudiantes, etc.- ou enfin à des questions constituées comme politiques par la tradition de la lutte syndicale ou politique, comme toutes celles qui portent sur les grèves, sur les rapports entre patrons et travailleurs, sur le rôle des syndicats, etc. L'effet de détournement s'exerce au maximum lorsque, dans des situations politiques ambiguës, comme toutes les situa-

58—Ce qui distingue ces organisations dans l'univers des institutions d'éducation, c'est sans doute le fait qu'elles réalisent leur action pédagogique au sein même des groupes primaires, par l'intermédiaire d'agents, les militants, appartenant au groupe même.

L'ordre politique et l'ordre moral

	agriculteurs	artisans, petits commerçants	ouvriers	employés, cadres moyens	cadres supérieurs, professions libérales
L'ordre politique					
les grèves font plus de mal que de bien aux travailleurs (SOFRES, 1970)	<u>58</u>	<u>57</u>	35	33	42
quand il y a une grève dans une entreprise, ceux qui veulent continuer le travail doivent pouvoir le faire (SOFRES, 1970)	<u>74</u>	62	41	61	<u>82</u>
les patrons et les travailleurs ont les mêmes intérêts, ils doivent travailler ensemble et s'entendre pour l'intérêt de tous (SOFRES, 1970)	72	<u>87</u>	53	60	<u>80</u>
sont favorables à une certaine limitation du droit de grève dans le secteur public (SOFRES, 1970)	<u>60</u>	54	51	50	<u>57</u>
estiment souhaitable que le rôle des syndicats de salariés soit en France moins important qu'il n'est actuellement (IFOP, 1971)	16	<u>26</u>	7	14	<u>20</u>
désapprouvent le rôle que jouent en France les syndicats de salariés (IFOP, 1969)	24	<u>30</u>	19	26	<u>33</u>
L'ordre moral					
une fille (ne) peut sortir seule (qu') à 18 ans et plus (IFOP, 1959)	<u>83</u>	<u>88,5</u>	81,5	82	69,5
il ne faut pas laisser les filles de 18 ans voir les films qu'elles veulent (IFOP, 1971)	<u>38,5</u>	<u>38,5</u>	31,5	29,5	28
les écoles mixtes sont une mauvaise chose pour l'éducation des filles (IFOP, 1971)	<u>24</u>	<u>24</u>	20	14,5	8,5
désapprouveraient la création dans les écoles de cours d'éducation sexuelle (IFOP, 1966)	<u>33</u>	<u>29</u>	19	19	19
la vente de pilules aux mineures non mariées (ne) se ferait (qu') avec l'autorisation des parents (IFOP, 1967)	74	70	<u>78</u>	<u>76</u>	62
il paraît préférable de dire aux enfants ce qu'ils ont à faire et d'éviter de se montrer faibles avec eux (IFOP, 1972)	<u>36</u>	34	<u>40</u>	29	25

La SOFRES regroupe les industriels et gros commerçants avec les cadres supérieurs et membres des professions libérales ; l'IFOP, les regroupe avec les artisans et petits commerçants. On a donné ici les pourcentages de membres de chaque catégorie (e.g. agriculteurs) qui ont approuvé chacun des jugements proposés (les taux de non-réponses sont de façon générale plus faibles dans l'ensemble des classes pour toutes les questions touchant à l'ordre moral -à l'exception des questions sur la vente de pilules aux mineures et l'introduction de cours d'éducation sexuelle- que pour celles qui concernent l'ordre politique).

tions de crise qui mettent en question les repères et les schèmes de pensée établis (dans le cas particulier, juste après mai 1968), les plus démunis politiquement -qui sont aussi, pour une bonne part les plus démunis économiquement et socialement- appliquent à des problèmes politiques encore mal définis comme ceux que posent l'introduction de la politique dans les lycées, les manifestations étudiantes ou la participation des professeurs aux activités politiques, les schèmes de perception et d'appréciation qui font conclure à leur «autoritarisme» en matière de morale domestique (et politique), apportant ainsi leur renfort aux défenseurs ordinaires de l'ordre établi : la statistique montre que cette contamination du jugement politique par le jugement moral qui incline, toutes choses étant égales par ailleurs, vers le camp de l'ordre varie à peu près comme la propension à la démission devant la politique et que, nettement plus forte chez les femmes que chez les hommes, elle se rencontre de plus en plus souvent à mesure que l'on va vers les âges les plus élevés, vers les unités de résidence les plus petites (culminant dans les communes rurales), ou que l'on descend dans la hiérarchie des niveaux d'instruction ou des positions sociales (si l'on excepte toutefois les ouvriers, plus «politisés» que les agriculteurs et les petits patrons). Cette incapacité ou ce refus de penser la politique comme

telle et de lui appliquer des catégories spécifiques d'intelligibilité expliquent que *l'intégrisme* qui, soucieux de maintenir l'ordre partout, dans la morale domestique comme dans la société, prend ses racines dans l'*indignation morale* contre la dégradation des mœurs (qui n'est souvent qu'une expression universalisée de la révolte et du ressentiment contre la dégradation de la position sociale) puisse se rencontrer avec le *rigorisme* (pas toujours exempt de ressentiment) qui accompagne souvent les dispositions révolutionnaires ; en sorte que le conservatisme éclairé, toujours prêt à accepter ou même à engager des changements dans tous les domaines qui ne touchent pas aux fondements de l'ordre social ou qui n'y touchent qu'en apparence comme la morale sexuelle ou la symbolique de l'autorité et de la hiérarchie, se voit offrir de droite et de gauche, d'arrière-garde et d'avant-garde, les repoussoirs dont il a besoin pour s'affirmer comme la véritable avant-garde. Si l'on n'observe pas toujours entre la position dans l'espace social et les opinions politiques des relations aussi simples et aussi directes qu'en d'autres domaines, c'est bien sûr que sur ce terrain plus encore que partout ailleurs le poids de la trajectoire sociale est très important, dans la mesure où, à travers par exemple l'expérience de l'ascension ou du déclin, il commande toute la perception du monde social et surtout de l'*avenir* de ce

Morale et politique.

J'ai toujours voté communiste, parce que j'estime que c'est le parti le plus propre. On a jamais vu des communistes faire des scandales financiers ou autres. On en a trouvé qui au bout de quelques années ça ne leur plaisait plus et ils glissaient un peu de l'autre côté, et ils sont partis d'eux-mêmes ou bien on leur a fait comprendre de partir, mais j'estime que c'est le parti le plus propre et c'est le seul qui défend la classe ouvrière.

(Menuisier)

monde (59) ; c'est aussi que le souci de l'ordre moral a d'autant plus de chances de contaminer la perception du monde politique que la compétence sociale est plus faible. Comme on le voit bien à propos des questions situées en une position ambiguë entre la morale et la politique, le glissement de l'indignation morale à l'intégrisme politique, du sentiment moral à la révolte politique, n'est pas le fait seulement des individus ou des classes que leur position dans la structure sociale prédispose à une aperception morale du monde social, comme la petite bourgeoisie en déclin. La contamination de la politique par la morale n'épargne pas les membres des classes populaires, plus que tous les autres démunis des instruments de production des opinions politiques fournis par l'Ecole, et surtout ceux d'entre eux qui, du fait de leur sexe -les femmes-, de leur âge -les vieux-, de leur résidence -les ruraux- et, corrélativement, de leur milieu de travail -les travailleurs des petites entreprises- sont moins « politisés », moins formés, soutenus et encadrés politiquement, donc moins inclinés et préparés à appréhender les problèmes et les situations à travers des catégories de perception et d'appréciation politiques et plus portés au rejet généralisé de la « politique » et des « politiciens », quels qu'ils soient, qui les voue à l'abstentionnisme et au conservatisme.

Pour établir ce qui, à l'intérieur des classes dominées, détermine la séparation entre ceux qui choisissent et ceux qui s'abstiennent, il faudrait prendre en compte un certain nombre de variables secondaires dont la plus importante est, sans aucun doute, l'origine sociale, en tant qu'à travers elle s'expriment à la fois l'effet de trajectoire et l'effet d'inculcation directe (qui varie, évidemment, selon l'ancienneté de la lignée dans la classe, la taille de l'entreprise, les traditions propres de la branche, etc.). Tout semble en effet indiquer que, comme dans le cas de l'appartenance religieuse, le principe de l'adhésion politique n'est pas un « choix » spécifiquement politique mais une sorte de tradition transmise par les groupes primaires, la famille d'abord et ses dispositions politiques, liées essentiellement à l'ancienneté de l'appartenance à la classe ouvrière, et aussi par le groupe des compagnons de travail et le groupe de voisinage. C'est dans ce cadre que se constitue une expérience particulière de l'opposition fondamentale entre « nous » et « eux » (« les autres ») : lorsque la relation prend la forme d'une méfiance généralisée (« ils s'entendent tous sur le dos des pauvres », « ça ne sert à rien, ils sont tous pareils », etc.) à l'égard de tout ce qui est autre, l'indifférence à l'égard de la politique (« la politique, on s'en fout », « tout ça, c'est de la politique ! ») ou le désespoir politique (« personne ne veut rien et ne peut rien pour nous, il faut se démerder ») s'exprime par l'abstention ou même par un vote de droite qui n'implique aucune adhésion profonde ; lorsque, dans cette méfiance globale, instruite par l'expérience, à l'égard de tout ce qui vient d'en haut et du dehors, il y a place pour une exception, fondée sur un jugement pratique de l'ethos de classe (« Duclos, il n'est pas riche », comme dit une employée de maison de 65 ans qui vote PC) ou sur un jugement plus « politique », en tout cas plus spécifique (« c'est le plus près des intérêts des ouvriers », comme dit du PC une femme de

59—Pour comprendre les pratiques et les opinions politiques des personnes âgées, il faut prendre en compte non seulement l'effet de retrait qui, avec la retraite hors du milieu professionnel et l'affaiblissement des relations sociales, tend à réduire la pression et le soutien collectifs, mais aussi et surtout l'effet de déclin social, qui s'exerce d'autant plus fortement et surtout plus brutalement que l'on appartient à une classe plus défavorisée et qui peut sans doute se comprendre par analogie avec l'effet que les trajectoires sociales déclinantes exercent sur les individus ou les groupes.

35 ans, épouse d'un ouvrier typographe), ou lorsque le sentiment de déréliction et d'impuissance laisse une place pour l'espérance d'une action *collective*, la délégation peut s'opérer.

Si le mode de pensée proprement politique est très inégalement réparti entre les classes (par l'intermédiaire, évidemment, de l'accès inégal au système d'enseignement), c'est qu'il n'est rien moins que naturel, qu'il exige un entraînement spécial, comme le mode de pensée religieux ou scientifique : il suppose en effet que l'on puisse et que l'on sache s'arracher au cas particulier et le dépasser vers des principes généraux permettant de rendre raison de manière unitaire et intégrée d'une infinité d'autres cas particuliers dépourvus de toute relation apparente (l'augmentation du coût de la vie, les restrictions du crédit et les ventes d'armes à l'Afrique du Sud) ou, ce qui revient au même, de produire des opinions politiques cohérentes entre elles sur n'importe quelle situation constituée en problème. C'est dire que l'appartenance ou l'allégeance politique déclarée n'est pas un facteur comme un autre, dont on pourrait étudier les effets comme on étudie les effets du sexe, de l'âge ou de la profession : les principes proprement politiques fonctionnent comme des facteurs relativement autonomes par rapport aux déterminants économiques et sociaux qui (bien que l'adhésion à ces principes ne soit pas indépendante de ces déterminants) permettent de produire des opinions ou des pratiques contraires à l'intérêt personnel immédiat. Et il en est ainsi chez les virtuoses, qui peuvent constituer en problème politique n'importe quelle situation et lui appliquer les principes proprement politiques d'une axiomatique consciente, mais aussi chez les autres, et même les plus démunis, qui sont toujours capables de produire, sur quelques problèmes constitués, des opinions proprement politiques engendrées à partir de principes politiques (et plus ou moins compatibles avec celles qu'ils engendrent à partir des principes de l'ethos sur les problèmes les plus directement inscrits dans leur pratique).

Les professionnels et les profanes

On voit qu'on n'est pas près d'en finir avec la division du travail de production idéologique, qui donne aux uns le privilège de la propriété de leurs instruments de production des opinions politiques et ne laisse aux autres que l'alternative de la démission ou de remise de soi au parti. La foi démocratique que ce rappel peut choquer contribue à dissimuler le monopole de la production et de l'imposition des instruments de perception et d'appréciation du monde social et, par là, à le légitimer. Le champ de production idéologique produit selon sa logique propre, c'est-à-dire en fonction, pour une part, des intérêts spécifiques des agents qui s'y trouvent engagés, des produits politiques, problèmes, opinions, procédés polémiques entre lesquels doivent «choisir», avec des chances de malentendu d'autant plus grandes qu'ils sont plus éloignés du lieu de production, les citoyens ordinaires, réduits

au statut de consommateurs (aussi longtemps au moins qu'ils acceptent la définition légitime, c'est-à-dire dominante et méconnue comme telle, de l'action politique)(60).

Si apparente soit-elle, l'autonomie relative du champ de production idéologique a pour effet de contribuer à exclure ceux que leur incompetence statutaire porte naturellement à s'exclure et à légitimer cette exclusion en constituant les questions politiques comme des affaires de spécialistes à propos desquelles il appartient aux spécialistes de trancher sur le mode du savoir et non de la préférence, les simples *profanes* n'ayant d'autre liberté que de choisir leurs professionnels.

Sans entrer ici dans des analyses esquissées ailleurs (61), il faut rappeler la contribution qu'apporte à l'illusion de l'autonomie et de la compétence spécifique comme droit d'entrée absolument exigible, ce que l'on appelle la «science politique» et qui s'enseigne dans les Instituts de sciences politiques. Rationalisation-au double sens- de la compétence qu'exige pratiquement l'univers de la politique et que possèdent à l'état pratique les «professionnels» de la politique, cette fausse science est une quasi-systématisation de l'«art» des praticiens, de ce «sens politique» qui permet de s'adapter à un public, d'anticiper les stratégies d'un adversaire ou de s'ajuster à une situation : elle vise à légitimer cette maîtrise pratique en lui donnant les apparences de la scientificité en même temps qu'à en accroître l'efficacité en mettant à son service des techniques rationnelles, comme le sondage ou les relations publiques. Loin de contribuer à la science objective de l'univers «politique», elle travaille à sa légitimation en reprenant à son compte le découpage de l'objet préconstruit et l'axiomatique implicite qui est au principe de ce découpage, c'est-à-dire la réduction du champ de la politique au champ de production idéologique : par là, elle fait disparaître l'ensemble des questions posées ici et en particulier la question des conditions sociales de la production des *dispositions durables et transposables* qui sont elles-mêmes la condition de la production et de la réception du discours politique ou, ce qui revient au même, la question de la *mobilisation* comme action proprement politique -irréductible à un simple effet d'«influence» ponctuelle- s'exerçant par l'explicitation dans un discours à la fois public et commun de ce qui existait à l'état pratique dans les dispositions ou, si l'on veut, par la rencontre de l'ethos avec un logos capable de le révéler à lui-même. L'apparence de «l'influence» (que recherche toujours l'imagination mécaniste) empêche de soupçonner que le principe de l'efficacité du discours peut résider dans les dispositions de ceux qui la subissent ou, plus subtilement, de l'accord objectif des dispositions de celui qui émet l'opinion et

60—La domination politique s'exerce, pour une part essentielle, par l'imposition, capitale pour les dominants, de cette définition (comme on le voit bien à propos du débat sur le «droit» des syndicats à faire de la politique), c'est-à-dire d'une «règle du jeu» politique favorable aux dominants.

61—Sur ces effets et sur l'effort pour faire de la politique un domaine réservé à la seule «compétence», voir P. Bourdieu et L. Boltanski, *La production de l'idéologie dominante, Actes de la recherche en sciences sociales*, 2-3, 1976, pp. 3-73.

de celui qui la reçoit, le porte-parole étant porté par celui dont il porte la parole, et que, par conséquent le principe de l'efficacité de toutes les actions symboliques pourrait résider dans des dispositifs qu'elles n'ont pas elles-mêmes produits et qu'elles ne font que réactiver ou réveiller -ce qui n'est pas rien-. C'est pourquoi la théorie de l'opinion qui fonctionne à l'état implicite dans les questionnaires sur les *opinion-makers* retrace les réseaux de circulation des opinions afin de remonter, suivant l'imaginaire hydraulique qui soutient toute cette philosophie émanatiste de la diffusion comme ruissellement, jusqu'à la source d'où elles jaillissent, c'est-à-dire jusqu'à l'«élite» des *opinion-makers*, mais sans jamais demander l'éthique scientifique l'interdit-, ce qui fait l'opinion des faiseurs d'opinion (62).

Le champ de production idéologique n'a jamais que les apparences de l'autonomie du champ scientifique. Les luttes politiques n'opposent pas des jugements dont le plus fort serait nécessairement le plus vrai (il n'y a pas de vainqueur ou de vaincu dans les batailles de chiffres auxquelles donnent lieu les discussions électorales) mais des idées-forces, instruments de pouvoir qui doivent leur efficacité propre au fait qu'ils fonctionnent en tant qu'instruments de connaissance, de construction de la représentation du monde social, et dont le poids dépend, jusque dans les luttes internes, de la force qu'ils peuvent mobiliser et manifester -par le rassemblement du groupe mobilisé qui redouble sa propre force en la rendant visible aux autres groupes et à lui-même. Bref, les idées-forces, même lorsqu'elles invoquent la vérité de la science, ne sont jamais réduites, comme la science, à la force de leur vérité, la force proprement politique de l'idée résidant en dernière analyse dans la force du groupe qu'elle peut mobiliser ; et inversement, dans cette lutte entre des professionnels qui sera tranchée en dernier ressort par des profanes, les professionnels ne peuvent s'en tenir à l'affirmation pure et simple d'une force qu'ils ne peuvent détenir que s'ils parviennent à convaincre qu'ils détiennent la vérité. C'est pourquoi le monde de la politique oscille toujours entre deux critères de validation, la science et le plébiscite (63).

Le jugement politique, aussi bien au niveau des responsables chargés de définir une «ligne»

d'action pour tout un groupe qu'au niveau de l'individu isolé, mis en demeure de répondre à une question politique, est un jugement performatif (64). Il a la vérité du souhait qui dépend du pouvoir ou de l'autorité de celui qui le prononce. Ce qui serait un «discours irresponsable» dans la bouche de celui-ci est une prévision raisonnable dans la bouche de celui-là, dont les «désirs sont des ordres». Le discours politique n'est jamais complètement faux en soi ; il est vrai dans la mesure et dans la mesure seulement où celui qui le prononce (au nom d'un groupe) est capable de le rendre historiquement vrai, en le faisant advenir dans l'histoire, ce qui dépend inséparablement de son aptitude à apprécier de manière réaliste, étant donné ses forces actuelles et potentielles, les chances de réussite de l'action destinée à le faire passer à l'acte, et de ses capacités de mobiliser les forces nécessaires pour y parvenir, en parvenant à inspirer la confiance dans sa propre véracité, donc dans la vérité de ses idées. A la différence de ce qui se passe dans d'autres champs, plus fortement autonomes, chacun ne tient sa force, dans le champ même, que de la force qu'il peut mobiliser hors du champ, en sorte que la force que le discours exerce sur les autres producteurs de discours dépend, plus que de ses propriétés intrinsèques, de la force mobilisatrice qu'il exerce sur la clientèle, c'est-à-dire au moins pour une part, du degré auquel il est reconnu par un groupe nombreux et puissant qui se reconnaît en lui et dont il exprime les intérêts (sous une forme plus ou moins méconnaissable). Bien qu'on ne puisse nier au discours -et notamment au discours critique, qui met en question la doxa- toute efficacité symbolique propre, il reste que, comme en témoigne le statut accordé aux avant-gardes, les rapports de force à l'intérieur du champ dépendent de la force que ceux qui s'y affrontent peuvent y importer et qu'ils y importent en fait en tant que porte-parole et fondés de pouvoir concentrant et symbolisant dans leur personne toute la force et toute la vérité d'un groupe.

Si l'on admet que, sur le marché des opinions politiques, l'offre contribue pour une grande part à produire la demande, seule une véritable analyse de la logique spécifique du champ de production idéologique pourrait permettre de rendre compte complètement de la distribution des opinions entre les classes sociales. Il est clair que l'offre d'opinions toutes préparées dépend à chaque moment premièrement des luttes, arbitrées de loin en loin par la clientèle, dont le champ de production idéologique dans son ensemble est le lieu et qui opposent les différents partis, obligés de mener à la fois, à la façon des journaux d'opinion, deux luttes, tout à fait différentes dans leur forme et leur enjeu, l'une contre leurs voisins les plus immédiats dans l'espace idéologique, chacun ne pouvant accroître sa force propre, c'est-à-dire la force de ses idées, qu'en accroissant l'étendue du groupe qu'il mobilise par ses idées, l'autre, contre leurs ad-

62—Si ces analyses peuvent paraître réductrices, c'est qu'elles ne font que ramener à leur plus simple expression, en les dépouillant de tout l'appareillage technologique qui les entoure, les thèses les plus fondamentales des ouvrages de «science politique» en apparence les plus «sophistiqués», comme ceux qui se produisent à Yale ou à Columbia (cf. par exemple, C. Kadushin, *Power, Influence and Social Circles : A New Methodology for Studying Opinion Makers*, *American Sociological Review*, XXXIII, 1968, pp. 685-699).

63—Cette ambiguïté hante le sondage d'opinion qui est toujours, inséparablement, une invitation au jugement d'expert -absurde en tant que telle puisqu'elle est adressée par des experts à des profanes et qu'il n'est plus question d'opinion lorsqu'il existe une réponse légitime et une seule, produite par les spécialistes, les choix offerts devenant fictifs et témoignant seulement du savoir ou de l'ignorance, comme dans un test- et au vœu de militant -absurde aussi dans la plupart des cas, c'est-à-dire lorsque la question s'adresse à des non-militants-.

64—De là la fréquence, en politique, des propos de statut logique tout à fait indéfinissable qui, comme dans la magie, énoncent l'être (présent ou avenir) et contribuent à son existence par le fait de l'énoncer («Nous sommes le premier parti de France», «Nous gagnerons les élections»).

versaires communs ; et deuxièmement, des luttes, elles aussi arbitrées par la clientèle et par les militants dont chaque parti est lui-même le lieu et dans lesquelles les fractions rivales s'opposent les idées les plus capables de faire avancer leurs intérêts et, inséparablement, de donner force à leurs idées et à leurs convictions en s'attirant une partie plus importante de la clientèle actuelle ou potentielle du parti. Du fait qu'il est ainsi étroitement soumis à la logique de l'offre et de la demande, le champ de production idéologique tend à reproduire dans la structure des positions et des oppositions qui le définissent la structure du champ des classes sociales. Lors même qu'ils se fient aux minorités agissantes, les partis politiques doivent travailler à améliorer leur position sur le marché en élargissant leur base et en attirant par des *concessions* la clientèle des partis concurrents (donc les plus proches idéologiquement), adhérents potentiels dont les intérêts peuvent ne pas coïncider avec ceux de leur *public focal*, le plus ancien, le plus sûr, le plus spécifique, le plus anciennement installé aussi dans un appareil où «l'avancement» se fait aussi, au moins pour une part, à l'ancienneté. Bref, le parti politique (comme l'Eglise), institution dont la force spécifique dépend de l'étendue de la clientèle qu'il peut mobiliser, est nécessairement le lieu d'une lutte entre ceux que leurs dispositions et leurs intérêts spécifiques dans ce champ de concurrence portent à défendre les traits distinctifs de l'institution, sa ligne, sa marque distinctive et ceux que leurs dispositions et leurs intérêts spécifiques inclinent au contraire à rechercher l'élargissement maximum de la clientèle et de l'influence au prix de transactions et de concessions ou, plus concrètement, d'un *brouillage* méthodique de tout ce que les prises de position peuvent avoir de «trop marqué» selon les taxinomies en vigueur. Le parti politique ne peut, sans se détruire en tant que tel, et se réduire à l'état de secte, de groupuscule dépourvu de base, donc de force, s'abandonner, comme le groupe artistique ou littéraire, à la logique de la distinction, qui s'impose jusqu'à un certain point, mais qui ne peut être poussée jusqu'au bout, comme dans certains partis d'avant-garde qui importent dans le champ politique la logique du champ intellectuel.

Mais les profanes interviennent autrement qu'au travers des transactions et des concessions incessantes qu'ils imposent aux professionnels par leurs stratégies de consommateur isolé, bien décrites par Albert Hirschman, retrait (*exit*) ou protestation (*voice*). Rien ne serait plus faux que de penser le champ de production idéologique comme un lieu central d'où émaneraient, par simple diffusion, des ordres et des mots d'ordre, des problèmes et des réponses imposés. Le champ de production idéologique reproduit, dans sa logique spécifique, le champ politique comme champ de luttes entre les groupes et les classes : bien qu'elle puisse parfois, sur tel ou tel aspect, être le monopole de ceux qui en participent, la problématique qu'il produit par son existence même n'est jamais complètement autonome par rapport à la problématique que le champ politique produit lui-même par les conflits dont il est le lieu. Si complètement exclues soient-elles du champ de la production idéologique légitime, les classes populaires, par les «problèmes

qu'elles posent», comme on dit, du fait même de leur existence et aussi, bien sûr, par leurs luttes spontanées et surtout organisées, interviennent dans la définition des problèmes politiques et dans leur transformation. Il reste que la contribution du champ politique à l'élaboration de la problématique, c'est-à-dire le travail d'énonciation, de constitution dans le discours et par le discours, que réalisent les professionnels et qui contribue à déplacer la frontière entre le dicible et l'indicible, et par là entre le pensable et l'impensable, fait partie des conditions suffisantes d'une véritable action politique collective, supposant la mobilisation et l'orientation rationnelles des forces potentielles. Si la politique ne se situe évidemment pas sur le seul terrain de l'opinion, c'est-à-dire du discours, comme le veut la définition dominante de la lutte politique, il reste que, sous peine de se réduire à des flambées aveugles, les luttes politiques ne peuvent se passer du discours politique, seul capable de donner au groupe la conscience des objectifs communs par lesquels et pour lesquels il peut se mobiliser.